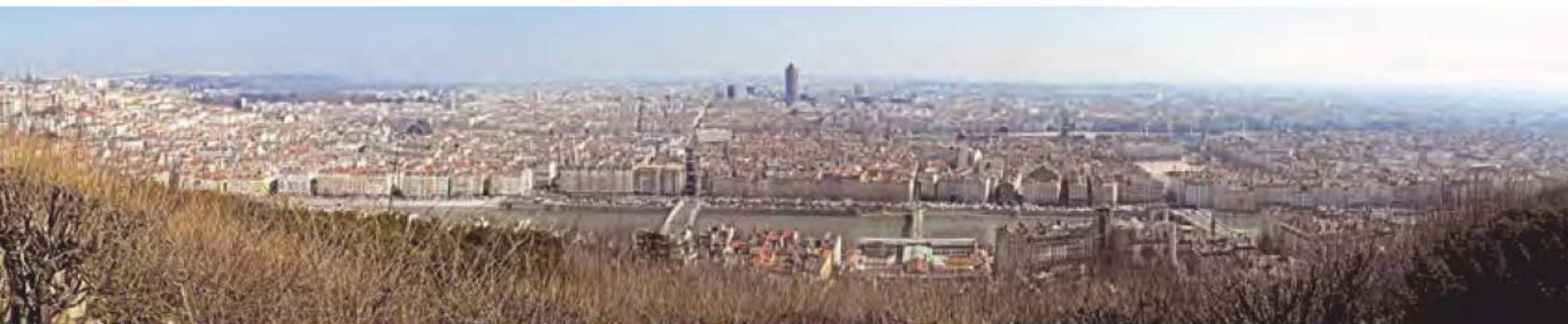


étonnantes
histoires de
Lyon

MURIEL ET PHILIPPE LEMAIRE



Sommaire

- 6 Avant-propos
- 8 -43 Lyon
Une naissance romaine
- 10 -30 Lyon et ses fleuves
Une cité au fil de l'eau
- 14 -10 Caligula et Claude
Le fou et le sage
- 16 177 Sainte Blandine
Une martyre de sa foi
- 18 1184 L'Hôtel-Dieu
L'hôpital du Pont du Rhône
- 20 1218 Les ordres mendiants
Les chemins de l'ascèse
- 22 1300 La Fête des Merveilles
Quand l'église avait tout pouvoir sur le peuple
- 24 1463 L'apogée des foires
La prospérité au rendez-vous
- 26 1481 La cathédrale Saint-Jean
Un ciboire vers le ciel
- 30 1514 Philibert Delorme
Le premier architecte de l'histoire
- 32 1523 Les Gadagne
Ou la banque et le goupillon

- 34 1524 Jean de Verrazane
Le lyonnais qui découvrit New York
- 36 1532 Rabelais, médecin de l'Hôtel-Dieu
Un appétit de géant
- 40 1555 La Belle Cordière
Une féministe avant la lettre
- 42 1600 Le mariage d'Henri IV
Brève rencontre
- 44 1643 Le 8 décembre
Une légende de lumière (Texte Emmanuelle Lemaire)
- 48 1761 Claude Bourgelat
La première école vétérinaire française
- 50 1777 Juliette Récamier
La dame blanche
- 54 1784 Le premier vol habité
La folie des ballons gagne Lyon
- 56 1792 Le théâtre des Célestins
Melpomène au paradis, Thalie au parterre
- 60 1793 L'insurrection de Lyon
Sanglante révolte
- 64 1797 Guignol
Un gone bien de chez nous
- 68 1801 Joseph Jacquard
Le père de l'industrie de la soie
- 70 1814 André-Marie Ampère
Le Newton de l'électricité

- 72 1831 Les révoltes des Canuts
Drapeau noir sur la colline
- 76 1835 Le Palais de Justice de Lyon
Vingt-quatre colonnes à la une
- 80 1836 La Brasserie Georges
Une rhapsodie pour les yeux et le palais
- 82 1848 La Cour des Voraces
Le Creuset de la colère
- 84 1857 Le Parc de la Tête d'or
Une respiration dans la ville
- 88 1859 Le Progrès
La naissance d'un journal
- 90 1860 La Chambre de Commerce
Au cœur de l'activité économique
- 92 1860 Les Rancy
Une vie sur un fil
- 94 1862 Des bateaux sur la Saône
Les lyonnais auraient pu prendre la mouche
- 96 1862 La Ficelle
Une institution lyonnaise
- 98 1863 Le Crédit Lyonnais
Une réussite mondiale
- 100 1872 La Basilique de Fourvière
Un sanctuaire pour la Vierge
- 104 1882 La faillite de l'Union Générale
Un krach prémonitoire

- 106 1894 **La dynastie des Berliet**
Ombres et lumières d'une réussite industrielle
- 110 1894 **La Saga des Mérieux**
Un empire en bonne santé
- 114 1894 **L'assassinat de Sadi Carnot**
Sous les coups de l'anarchie
- 118 1894 **L'Exposition Universelle**
Les colonnes s'invitent à Lyon
- 120 1895 **Les frères Lumière**
Premier pas sur grand écran
- 124 1905 **Herriot, le radical**
La foi du bâtisseur
- 126 1910 **Jules Bonnot**
Prélude pour un massacre
- 130 1912 **Alexis Carrel**
Le père du cœur artificiel
- 134 1914 **Tony Garnier**
L'inventeur de l'urbanisme moderne
- 136 1915 **Paris-Rhône**
Une aventure industrielle
- 138 1930 **La catastrophe de Fourvière**
La colère de la terre
- 140 1933 **Les mères de la cuisine lyonnaise**
La bonhomie au piano

- 144 1941 **Bertrand Tavernier**
Le cinéaste de la révolte
- 148 1948 **Une école lyonnaise, le Sansisme**
L'école de la liberté
- 150 1950 **Les bouchons lyonnais**
Une musique tendre au palais
- 154 1950 **L'ordre du clou**
Agapes et canulars au menu
- 156 1952 **Maryse Bastié**
Une funambule du destin
- 158 1952 **Positif**
Une bible pour le cinéma
- 160 1954 **Le chiffonnier de Dieu**
L'abbé Pierre
- 164 1954 **Michel Juvet**
Le sorcier du sommeil
- 168 1958 **Paul Bocuse**
La toque dans les étoiles
- 172 1975 **Cardin à Satolas**
Un aéroport haute-couture
- 174 1975 **La malédiction des Mérieux**
Destins brisés
- 176 1975 **Ulla**
La Madone du trottoir

- 178 1977 **Siparex**
Révolution dans le financement des entreprises
- 180 1978 **CitéCréation**
L'histoire fait le mur
- 184 1981 **Le TGV Paris-Lyon**
Métro, boulot, dodo, taille XXL
- 186 1982 **L'institut Lumière**
La mémoire du cinéma
- 188 1985 **Le procès Barbie**
Un exemple pour l'histoire
- 190 1999 **La Croix-Rousse**
Une colline de légende
- 194 2000 **La Demeure du Chaos**
Une alchimie flamboyante
- 198 2010 **Bernard Clavel**
L'homme du Rhône
- 200 2014 **Le Musée des Confluences**
Un coûteux nuage [Texte Emmanuelle Lemaire]
- 204 2016 **Groupama Stadium**
Un grand stade pour l'histoire

Avant-propos

Toute flânerie est source de bonheur. À une époque où le monde accélère sa course folle vers ce que d'aucuns prétendent être un abîme, prendre le temps, comme un lent travelling cinématographique, de redécouvrir la fascinante et tumultueuse histoire de Lyon a d'abord été pour nous un plaisir rare, semblable à celui que procure une promenade un peu mélancolique sur les bords du Rhône.

Il y a très très longtemps, toute l'histoire a commencé là, au confluent de deux fleuves, lorsque des tribus gauloises y installèrent des autels pour y honorer leurs dieux. Puis vinrent les Romains qui fondèrent *Lugdunum*. Dans les gènes de la ville, les représentants de Rome inscrivaient le commerce et l'échange. Plus tard, n'est-ce pas d'abord parce qu'il y avait à Lyon les plus grands imprimeurs du royaume que Rabelais vint y exercer la médecine à l'Hôtel-Dieu et y écrire et imprimer son *Gargantua*. La prospérité de la ville s'affirmait dès lors autour des foires et de l'industrie balbutiante de la soie en même temps qu'elle attirait les grandes familles de banquiers florentins.

Plonger dans cette alchimie mystérieuse des hasards et des destins qui ont forgé l'identité de cette ville secrète et distante, ce qui entre parenthèses la prédestinait à devenir un jour la capitale de la Résistance, n'était pas sans risques. Pourquoi retenir un évènement plutôt qu'un autre ? S'attacher au rôle de telle dynastie qui a marqué la puissance de Lyon plutôt qu'à une autre ?

Pourquoi choisir les Berliet plutôt que les Gillet dont l'aïeul François fondait pourtant en 1831 un petit atelier de teinture qui deviendra un jour Rhône-Poulenc, multinationale de la chimie et du textile ? Pourquoi, sinon l'impossibilité d'éviter toute subjectivité. Subjectivité nourrie de véritables coups de cœur.

La ville n'a toujours livré d'elle-même que l'écume d'une vie secrète et intense, trouble parfois aussi. Anticipant ce qui deviendra un jour le « gang des Lyonnais », n'est-ce pas de Lyon que Jules Bonnot préparait ses premiers coups de main ?



N'est-ce pas à Lyon qu'on assassinait un juge pour la première fois depuis l'occupation. François Renaud, juge d'instruction est abattu montée de l'observance, le 3 juillet 1975. Ville de puissance et de clans mais aussi ville libertaire et rebelle, Lyon est marquée du sceau tragique de nombreuses révoltes.

Celle des corporations contre le chapitre des chanoines en 1269. Funeste rupture avec la Convention. Ou encore sanglantes révoltes des canuts de la Croix-Rousse.

Ces mouvements ont nourri de tous temps cette sourde rancœur lyonnaise contre l'encombrant autoritarisme du pouvoir central qui ne s'est quelque peu atténuée qu'avec l'arrivée du TGV. Il y avait tant de richesses insoupçonnées dans ce que l'on croyait parfaitement connaître que l'écriture de ce livre fut effectivement une source de plaisir pour ne pas dire d'émerveillement.

« Tout le monde peuvent pas être de Lyon » écrivait Justin Godart, l'ancien ministre d'Édouard Herriot. Qu'ils le soient tous un peu plus après la lecture de ce livre, c'est notre seule ambition.

L'Échancrure entre les deux fleuves étant aussi généreuse que le décolleté printanier d'une jolie fille, elle était tout naturellement vouée à la naissance d'une ville.

D'autant que l'ultime méandre de la Saône, avant qu'elle ne se jette dans le Rhône, sertit une magnifique colline au sommet de laquelle on aperçoit, les jours de grand beau temps, les neiges éternelles des Alpes. Et même aux époques les plus reculées, cette colline a toujours eu vocation à rapprocher les hommes des dieux. Vocation intangible même lorsque les divinités plurielles se réduisirent à la seule Sainte Trinité au sommet de laquelle trônait un dieu unique.

C'est par un jour de printemps de l'an 43 avant JC que Lucius Munatius Plancus, proconsul de la Gaule chevelue et partisan de César, assassiné un an auparavant, aurait, assisté d'un augure, allumé le feu sacré. Puis il aurait enfoui au pied d'un autel de marbre une motte de terre provenant du sol même de Rome, ce qui faisait de cette nouvelle cité une part inviolable et sacrée de la capitale de l'empire. Ensuite Munatius Plancus, au moyen d'une charrue au soc d'argent « tirée par une génisse et un taureau blanc » selon Gabriel Chevallier, aurait tracé l'enceinte du *Templum*, cœur de la nouvelle colonie qui se développera sur les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse et sur la presqu'île...

En dépit du progrès de l'archéologie moderne, il est encore difficile aujourd'hui de démêler la légende de la réalité. La nouvelle cité portera d'abord le nom de *Colonia Copia Felix Munatia*, colonie prospère et heureuse de Munatius, ce qui était un peu long pour le plébéien moyen. D'où l'adoption de *Lugdunum* aux racines bâtarde, du celtique Lug, dieu de la lumière et du soleil et de Duno, colline ou forteresse. Lug est assimilé à Mercure dont on retrouve deux sanctuaires sur la colline de Fourvière, ce qui ne doit rien au hasard.



Aqueduc du Gier-Chaponost © Creative Commons Jmh2

Après la chute de l'empire romain en 476, selon les règles de l'évolution linguistique, *Lugdunum* se transformera progressivement en Lyon, le nom définitif apparaissant au début du XIII^e siècle. C'est dans la correspondance entre Munatius Plancus et Cicéron que l'on trouverait la véritable explication de la fondation de *Lugdunum*. Après l'assassinat de César et une fois son corps brûlé sur le bûcher entouré de pourpre et d'or, dressé sur le champ de Mars, des troubles éclatèrent partout dans l'empire.

Il en subsistera d'ailleurs des traces dans les gènes de la ville puisque, bien des siècles plus tard, les frères Lumière réaliseront le premier peplum de l'histoire du cinéma, un court-métrage qui met en scène l'empereur Néron, testant l'efficacité de nouveaux poisons sur des esclaves...

Profitant de l'affaiblissement temporaire de Rome, les Allobroges chasseront de leur capitale, Vienna, située à quelques encablures de



Théâtre antique Fourvière © Wikipedia commons Pymouss

la future *Lugdunum*, les colons latins installés par Tiberius Néron. Ils y avaient prospéré grâce au commerce sur le Rhône. C'est à ce moment-là que le sénat romain aurait ordonné à Munatius Plancus d'aller fonder une nouvelle ville au confluent des deux fleuves avec amphithéâtre, thermes publics et temples.

Pour les sénateurs, c'était un moyen habile d'occuper ce farouche partisan de César et ainsi de l'empêcher de joindre ses troupes à celles de Marc-Antoine qui menaient la révolte contre eux. Pour séduire les vétérans des différentes campagnes de César, installés à Vienne et les marchands qui gravitaient dans leur sillage, le sénat accorde à la nouvelle colonie le privilège de vivre sous le droit romain. Il lui confère un certain nombre d'avantages, notamment en matière d'impôts. Ainsi la cité de Lyon devra-t-elle sa naissance à de subtils calculs politiques. Une marque originelle qui subsistera à travers les siècles...



étonnantes
histoires

Lyon et ses fleuves

-30 UNE CITÉ AU FIL DE L'EAU

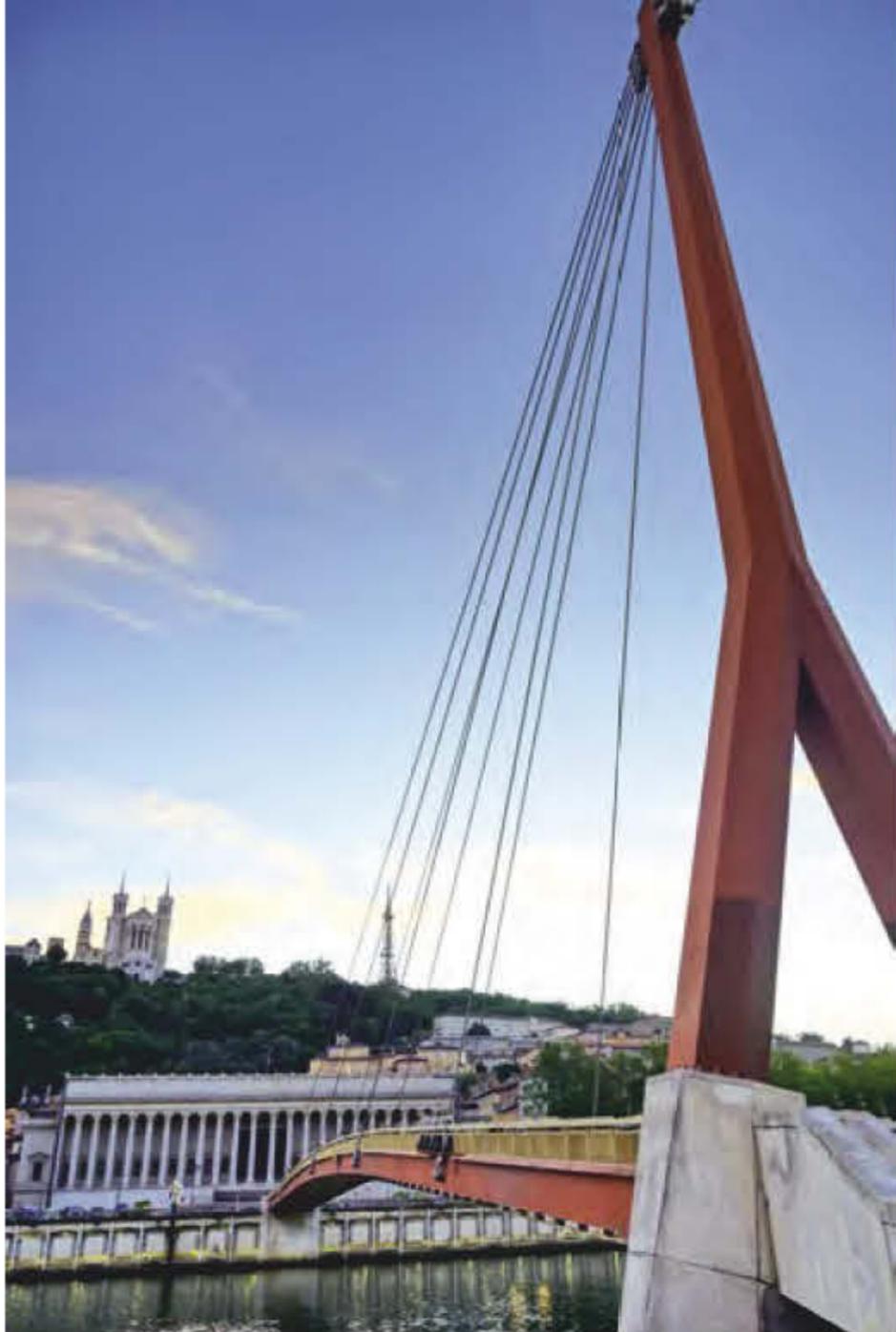
*Comme en écho à Giono,
rappelons d'abord que Lyon
est la seule ville au monde
avec Pittsburgh aux États-Unis
à se situer au cœur
d'un confluent.*

En effet, Le Rhône né en Suisse dans le glacier de la Furka et la Saône qui prend sa source dans les Vosges se rejoignent aujourd'hui à la limite sud de Lyon. Ils forment ce qu'on appelle la Presqu'île qui est l'un des plus vieux quartiers de la ville. Considéré comme un obstacle à son agrandissement, le confluent a été au cours des siècles repoussé vers le sud. À l'origine, il se situait au pied de la colline de la Croix-Rousse, au niveau de l'actuelle place des Terreaux. Le confluent a d'abord été un marécage que l'ingénieur Antoine-Michel Perrache propose d'assécher en 1760 et ainsi de repousser le nouveau confluent du sud du quartier d'Ainay au niveau de la Mulatière.

L'histoire de Lyon est donc indissociable de celle de ses fleuves, le Rhône et la Saône, et de leur union. Dès l'Antiquité, *Lugdunum* est un important port fluvial au confluent de l'Arar (Saône) et du Rhodanus (Rhône). La rivière et le fleuve constituent des atouts uniques pour la ville et vont lui permettre de devenir une grande place du commerce européen.

Mais le fleuve roi c'est le Rhône qui relie la Méditerranée à l'Europe du nord. Il a apporté à la fois prospérité, mais aussi désolation aux populations riveraines. Ses crues, synonymes de morts et de destructions, ponctuent l'histoire de Lyon jusqu'à ce que, au fil des siècles, son aménagement avec la construction de digues, de quais, de ponts et de barrages permette d'en maîtriser le cours et ainsi d'étendre la ville.

Dès l'antiquité, il est la voie de circulation privilégiée des marchandises. Le blé, les huiles de Provence, les bois, les vins, les laines et les peaux, le sel et les matières précieuses venant d'Italie ou les soies



et épices d'Orient remontent son cours vers le nord grâce au halage, seule technique possible jusqu'à l'invention de la vapeur au milieu du XIX^e siècle. En 1811 par exemple, il faut 48 chevaux pour tirer un convoi transportant 6000 quintaux de blé ou de seigle et assurer la remonte du Rhône, d'Arles à Lyon. Et ils sont une quinzaine d'équipages à assurer la liaison de façon régulière. Mais il faut discipliner le fleuve qui fait peser de nombreuses menaces sur la population. Les colères du Rhône sont redoutables et légendaires. En 1856 une digue située sur le Haut-Rhône se rompt et l'eau se déverse sur la Guillotière avec la force d'un torrent engloutissant plus de 500 maisons. Outre les inondations, des épidémies mortelles engendrées par les eaux stagnantes du fleuve, dans ses îles, menacent les habitants. Des digues parallèles sont édifiées pour parer à ces inondations, mais il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour que Lyon soit quasiment à l'abri de ses caprices. L'apogée de l'économie fluviale se situe au milieu du XIX^e siècle. Mariniers, cordiers, charpentiers, cloutiers, radeliers ou flotteurs de bois qui conduisent depuis le Jura ou les Alpes des radeaux faits de tronçons assemblés, tous ces métiers vivent du fleuve. Les pêcheurs aussi sont très présents avec leur pêche fixe ou leurs filets. En l'absence de ponts, des passeurs avec leurs bacs à traîlle [câbles] sont les seuls à pouvoir assurer la continuité du transport terrestre. Sur les berges, de nombreux artisans bénéficient de la présence du fleuve : fours à chaux, tanneurs, teinturiers, tailleurs de pierre, mate-lassiers, lavandières et même quelques orpailleurs.

Des moulins flottants pour la farine suivent les variations du courant pour capter la force nécessaire à la rotation de la meule. La révolution industrielle va engendrer des besoins de transport encore plus importants entre les régions et le fleuve va occuper une place prépondérante jusqu'à l'apparition en 1832 de son principal concurrent, le chemin de fer.

L'arrivée du premier bateau à vapeur en 1829, le Pionnier, qui remonte le Rhône d'Arles à Lyon en trois jours et demi avec 150 tonnes à son bord, va bouleverser le système de navigation. Mais les difficultés liées au régime du fleuve rendent la navigation impossible pendant plusieurs semaines. De plus, en 1857 est créée la Société des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée. La batellerie entre alors dans une phase de récession qui l'oblige à fusionner les différentes compagnies existantes. En 1858, naît la Compagnie générale de navigation, seule société de transport fluvial qui subsistera jusqu'en 1956. En 1878 commencent alors les grands travaux pour régulariser le cours du fleuve d'Arles à Lyon. Un chenal navigable au tirant d'eau régulier est créé entre les deux ports et les bateaux peuvent enfin naviguer toute l'année. Puis l'électricité est produite par le courant du fleuve.

Le barrage de Cusset à Vaulx-en-Velin sera le précurseur de l'aménagement du Rhône, une usine hydroélectrique qui produit à elle seule plus que les 136 centrales existant alors en France. L'électricité va permettre le développement de nouveaux secteurs industriels, métallurgie, chimie, relance de l'industrie de la soie, distribution de l'eau potable. C'est en 1933 que la Compagnie nationale du Rhône voit le jour. L'État commence la réalisation des aménagements fluviaux qui vont transformer le Rhône : le port Édouard-Herriot puis le barrage de Génissiat en 1946 et celui de Donzère Mondragon entre 1950 et 1956. Le principe d'aménagement consiste à créer un barrage de retenue coupant le cours du Rhône et un canal de dérivation parallèle avec son usine-écluse. De 1950 à 1980, un fleuve nouveau est né, industrialisé, barré, endigué. Une autre révolution va se produire dans l'histoire du Rhône au XIX^e siècle, c'est celle du développement des ponts suspendus en câbles de fils de fer inventés par Marc Seguin.



Pont Lafayette ©Wikimedia commons Arnaud Fafournoux

Ils permettent de s'affranchir des courroux du fleuve auxquels n'échappaient pas les ponts en bois, le premier étant celui de la Guillotière, construit à Lyon au XIII^e siècle et qui restera en service jusqu'en 1772, ni les ponts de pierre édifiés dès le Moyen Âge et sans cesse attaqués par le courant et les crues.

Dès les années 80, des politiques nouvelles en France et en Europe visent à réhabiliter les bas-ports transformés en parkings ou en voies sur berge.

L'objectif est de reconquérir les rives des fleuves et de se les faire réapproprier par les citoyens. Le Rhône et la Saône, déclarés patrimoines naturels, deviennent l'objet d'un « Plan Bleu » défini en 1991 qui vise à relier la terre et l'eau. Aménagement de pistes cyclables, de voies piétonnières, de haltes nautiques avec la végétalisation des quais, ouverture du parc de la Feyssine et réaménagement du Confluent, autant de réalisations propres à rapprocher les Lyonnais de leur fleuve.

étonnantes
histoires

Caligula et Claude

-10 LE FOU ET LE SAGE

Rome n'en avait pas fini
avec Lugdunum.
En effet Caligula y séjourna.

Rome n'en avait pas fini avec *Lugdunum*. En effet Caligula y séjourna. Pressentant avant l'heure que le pouvoir n'est qu'une vaste comédie, parfois sinistre, il y organisera selon Suétone des jeux burlesques et des concours d'éloquence où le vaincu devait effacer ses écrits avec sa langue ou être jeté dans le Rhône. Pour financer la conquête de la Bretagne, il jouera les commissaires-priseurs avant l'heure, organisant lui-même les enchères pour vendre à l'encan biens, meubles et esclaves de sa famille.

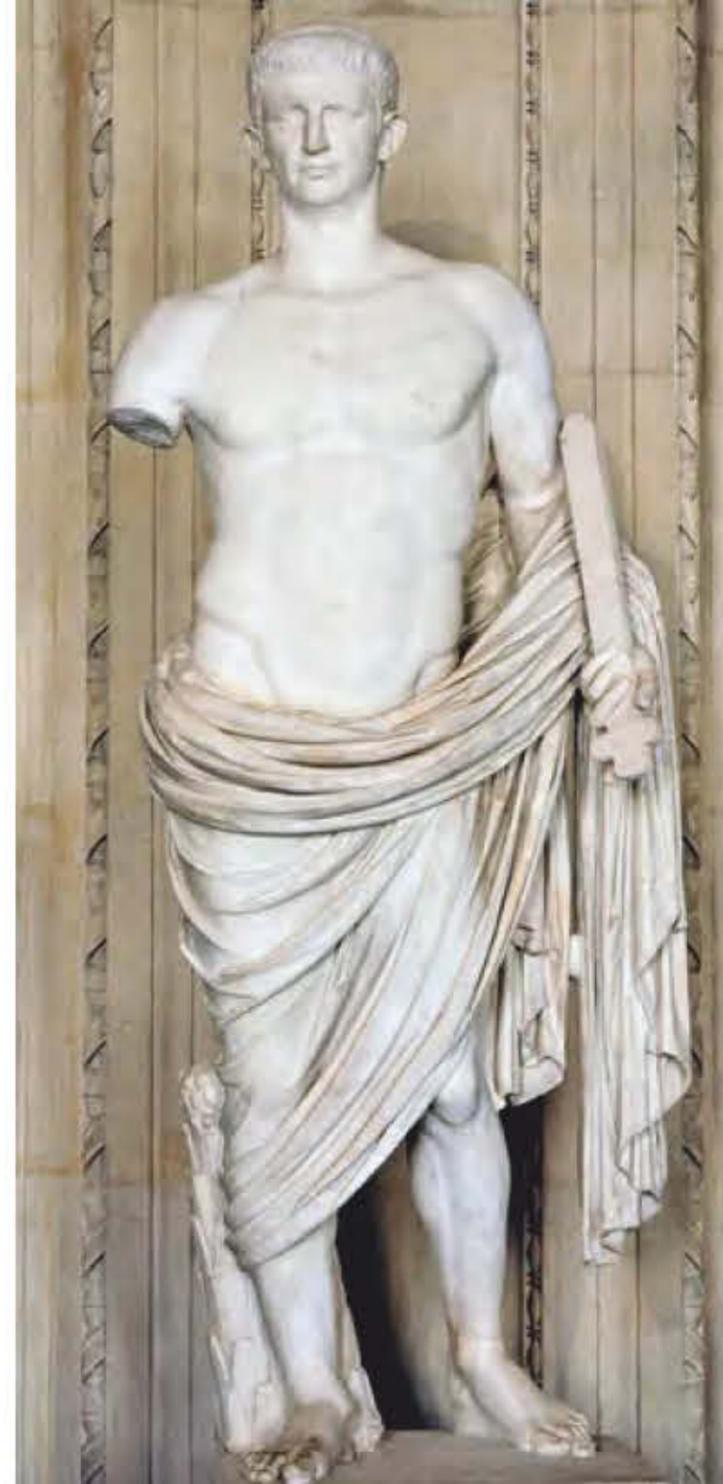
Claude, lui, est né à Lyon. Empereur bègue et solitaire, il succède à Caligula en 41. Il cultive les belles-lettres, affiche sa préférence pour la langue grecque.

Ses continuelles citations d'Homère suscitent moqueries et mépris. À Rome, détaché du pouvoir, il organise le gouvernement des affranchis. À l'autorité tyrannique des consuls qui régnaient dans les provinces, il opposa les procureurs dont les excès pouvaient être plus facilement réprimés.

Il se déclara protecteur des esclaves, interdisant aux maîtres de les tuer. Il séjourna dans sa ville natale en 43 et 44 à l'aller et au retour de la conquête de Bretagne.



Statue Caligula
© Wikimedia commons Christophe Jacquand



Claudius
© Wikimedia commons Jastrow



Table claudienne © Wikimedia commons Rama

Dans un fameux discours en 48, il ouvrit le Sénat aux représentants des peuples conquis, dont les Gaulois. En signe de reconnaissance, les habitants de Lugdunum firent graver ce discours sur une plaque de bronze, les célèbres Tables claudiennes, un des trésors du musée gallo-romain de Fourvière. En fait cette table qui fut brisée se présente sous la forme de deux fragments. Ils ont été retrouvés à Lyon, dans le quartier de la Croix-Rousse, en 1528. L'utilisation du pluriel, les *Tables claudiennes*, est courante, mais elle n'est pas exacte. Il n'existe qu'une seule *Table claudienne*, deux fragments d'une seule et même table.

Sainte Blandine

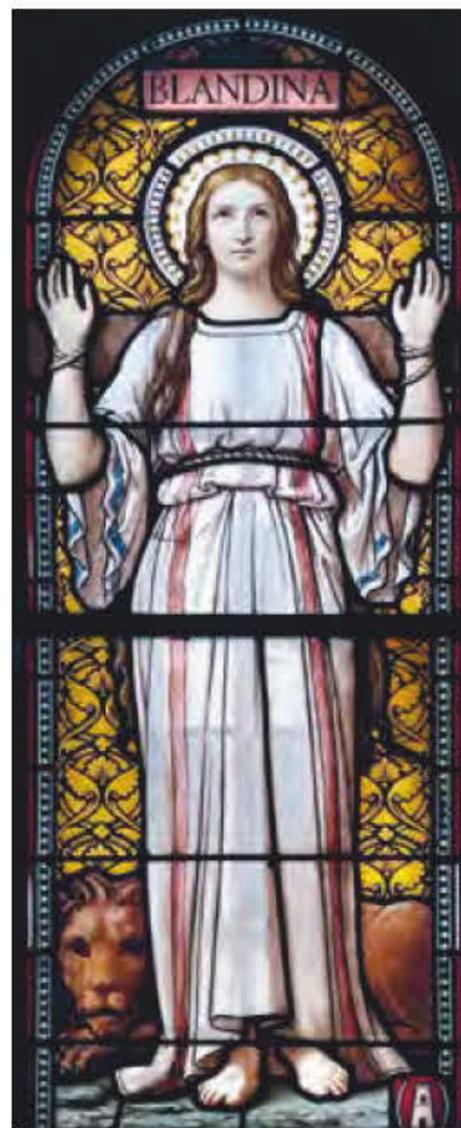
177 UNE MARTYRE DE SA FOI

Avec sa chapelle dédiée à sainte Blandine, la basilique romane de Saint-Martin d'Ainay est à Lyon le monument le plus ancien qui perpétue le souvenir des martyrs de Lugdunum au II^e siècle.

Leur persécution est généralement considérée comme l'évènement fondateur du christianisme dans la Gaule romaine. Après celle de Rome, *Lugdunum* abrite la plus importante communauté chrétienne d'Occident. Elle le doit à l'évêque Irénée, un grand théologien qui succède à Pothain, premier évêque de Lugdunum. Comme Pothain, Irénée vient de Smyrne. Il se préoccupe de lutter contre les hérésies qui menaçaient l'unité de la communauté chrétienne de *Lugdunum*. Son ouvrage *Contre les hérésies* témoigne des menées dans la région lyonnaise d'un certain Marc d'Égypte, décrit comme un séducteur incitant les femmes au plaisir des sens.

En cet été 177, quarante-six martyrs vont accompagner l'ancienne esclave Blandine dans la mort. Vingt-deux d'entre eux seront décapités en tant que citoyens romains.

Cinq hommes et Blandine seront exposés aux fauves et mis à mort dans l'amphithéâtre, et dix-neuf seront torturés et périront en prison.



Vitrail Sainte Blandine
© Wikimedia commons Romainbehar



Sainte Blandine
© Wikimedia commons Benoît Prieur

Mais que s'est-il passé pour que Blandine et les autres fidèles soient suppliciés, leurs corps exposés pendant six jours avant d'être brûlés et leurs cendres dispersées dans le Rhône ? Jusqu'alors, préfigurant une forme de syncrétisme, à *Lugdunum*, Jupiter avait toujours fait bon ménage avec le dieu gaulois du vent, le terrible Kirk, tout comme avec les divinités orientales. On célébrait aussi bien le culte de Cybèle ou celui de Dionysos dont la présence est attestée par la découverte de sarcophages ornés de thèmes dionysiaques.

Jusqu'à cette date fatidique, les Romains s'étaient montrés plutôt tolérants.

De nombreuses hypothèses tentent d'expliquer les persécutions de 177.

Les chrétiens de *Lugdunum* auraient d'abord refusé de participer aux cérémonies religieuses de soutien à l'empire réclamées par Marc Aurèle, en difficulté sur ses frontières. D'autres évoquent une rivalité avec le culte de Cybèle qui comme le christianisme promettait le salut après la mort. Les chrétiens qui avaient tendance à se replier sur eux-mêmes auraient pu être victimes de préjugés populaires. Ne les accusait-on pas de cannibalisme – ils mangeaient le corps du Christ – et d'inceste ? Mais selon l'archéologue Jacques Lasfargues, les seuls préjugés antichrétiens ne seraient pas suffisants pour expliquer les martyrs. D'après lui, Pothain et ses compagnons originaires de Phrygie, berceau du montanisme, une branche extrême du christianisme, auraient pu exercer un prosélytisme provocateur et rechercher eux-mêmes le martyre. Une forme d'intégrisme avant la lettre ? Il ne faut surtout pas oublier les tensions économiques très fortes à cette époque et une vraie misère matérielle face à une fiscalité dévorante. D'ailleurs, la première mesure de l'empereur Constantin sera de réduire le poids des impôts après s'être écrié :

« Loin, loin du peuple, les mains rapaces des agents fiscaux. » Ce genre de situation est toujours favorable à l'émergence de boucs-émissaires. Il est vraisemblable que plusieurs de ces facteurs ont pu jouer pour isoler d'abord les chrétiens du reste de la communauté et ensuite provoquer leur persécution. Il faudra donc attendre l'avènement de l'empereur Constantin et l'édit de Milan qui mit fin aux persécutions en l'an 313, pour que les chrétiens puissent exercer leur culte en toute liberté.

L'Hôtel-Dieu

1184 L'HÔPITAL DU PONT DU RHÔNE



Le Palace cinq étoiles est le symptôme d'une affection parfaitement identifiée, la vanité.

En accueillant prochainement une des chaînes hôtelières les plus prestigieuses du monde dans ses anciens bâtiments, au bord du Rhône, l'Hôtel-Dieu ne fait que renouer en somme avec sa vocation originelle.

Fondé en 542 par le roi Childebert, le premier hôpital lyonnais était initialement situé sur la rive droite de la Saône. Ce n'est que six siècles plus tard qu'il sera déplacé sur la rive droite du Rhône, à l'emplacement actuel de l'Hôtel-Dieu.

Vers l'an mil, une congrégation créée pour faciliter les pèlerinages et les échanges, l'ordre des frères pontifes, faisait construire des ponts pour faciliter les communications et bâtissait à leurs débouchés des hôpitaux pour recueillir les pèlerins. C'est ainsi qu'au XII^e siècle, la section lyonnaise de l'ordre commença la construction du pont du Rhône (le pont de la Guillotière) et dans son voisinage établit un hôpital en 1184-1185 : l'hôpital du Pont du Rhône, ancêtre de l'Hôtel-Dieu.

Ce premier bâtiment est modeste, composé d'un prieuré et d'une petite église, ouverte aux nécessiteux. Maître Martin Conras, le premier médecin attitré, fut embauché en 1454. Sans remettre en question son appartenance aux ordres religieux, la municipalité pour faire face à l'expansion de la population, rachète l'édifice en 1478 pour l'agrandir.

Le nouveau bâtiment fait 65 mètres de long et peut accueillir jusqu'à 200 malades sans compter la chapelle ouverte à la fois sur la salle commune, et sur la rue. Ce nouvel hôpital est ouvert en 1493, mais il faudra patienter jusqu'au milieu du XV^e siècle pour que tout soit achevé. De cet Hôtel-Dieu, il ne reste rien aujourd'hui. En 1529, suite à une famine due à de mauvaises récoltes, les rues de Lyon sont envahies par les mendiants et les familles venues de la campagne.

François I^{er} décide alors de faire construire l'Hôpital de la Charité implanté à deux cents mètres de l'Hôtel-Dieu et qui décharge celui-ci de certaines de ses obligations comme l'accueil des enfants abandonnés. En 1622, les locaux devenus exigus sont détruits et remplacés par un ensemble de constructions en forme de croix, groupées autour d'un dôme central : les salles des Quatre-Rangs. On construit une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancien bâtiment.

Au XVIII^e siècle, la réputation de l'Hôtel-Dieu est telle que les malades affluent. Plus de cent mille patients sont soignés chaque année. On décide alors d'agrandir l'hôpital selon le souhait de la municipalité : « Il faudrait que ce soit un peu noble, que cela ait de l'allure, que cela soit représentatif de la puissance de Lyon, donc il faut de la pierre de taille et un bon architecte... » Les plans sont établis par Soufflot ; la façade en pierre de taille blanche est véritablement opulente avec une riche décoration extérieure. Le grand dôme est construit à partir de 1755 afin de permettre le renouvellement de l'air dans les immenses salles communes, donnant à l'Hôtel-Dieu sa physionomie actuelle. Les statues du roi Childebert I^{er} et de la reine Ultrogothe, fondateurs du tout premier hôpital en 549, ornent l'entrée principale.

À partir de là, l'Hôtel-Dieu va connaître trente années prospères. Des travaux sont réalisés à l'intérieur pour humaniser l'accueil des malades. On remplace les lits de bois à trois ou quatre places par des lits métalliques individuels. Pour cela, on organise des souscriptions. Cent cinquante-six mille livres sont ainsi recueillies. Des bâtiments salubres, des infirmières compétentes, des médecins et des chirurgiens de valeur, la mortalité à l'Hôtel-Dieu de Lyon est de 6 % à cette époque contre 25 % à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Cela commence à se savoir. Dès qu'un visiteur célèbre s'intéresse à la médecine, on lui conseille d'aller à Lyon qui possède alors le plus bel hôpital du royaume. Mais à la fin du siècle, la situation financière est catastrophique et le nouveau bâtiment n'est toujours pas achevé. Il faudra attendre le début du siècle suivant pour que la situation se redresse et que l'Hôtel-Dieu soit enfin terminé. Au XIX^e siècle, l'Hôtel-Dieu devient un foyer de médecine expérimentale.

Deux mois seulement après que Röntgen ait découvert les rayons X, on y fait les premières radiographies. Antonin Poncet introduit l'antiseptie et Léon Bérard crée en 1923 son centre anticancéreux. Mais l'anticléricalisme aidant, l'Hôtel-Dieu sera menacé dans son essence même. Ses bâtiments ne devront leur survie qu'à l'inscription à l'inventaire des monuments historiques en 1934.

Jusqu'en 2010, l'Hôtel-Dieu est resté un centre hospitalo-universitaire avant d'être désaffecté et que se dessinent ses nouvelles vocations.



Les ordres mendiants

1218 LES CHEMINS DE L'ASCÈSE

Lyon n'eut pas le privilège de voir naître le premier ordre mendiant mais ils y furent beaucoup plus nombreux et actifs qu'ailleurs.

Peut-être parce que la ville avait conservé une mémoire vive du temps où elle resplendissait comme capitale des Gaules et continuait à célébrer le culte de ses martyrs.

C'est au XIII^e siècle que l'église a approuvé la formation de ces ordres mendiants poursuivant l'idéal de pauvreté de Jésus-Christ. À la fin du Moyen Âge, Lyon ne comptait pas moins de cinq couvents obéissant à leurs règles. En 1218, deux ans seulement après que le pape Honorius III eut confirmé la règle de l'ordre fondé par saint Dominique, les frères Prêcheurs s'étaient installés dans la montée du Gourguillon avant d'émigrer dans le quartier plus secret et plus cossu d'Ainay. En 1220, c'était au tour des Frères mineurs d'être accueillis par Humbert de Grolée, dans son riche hôtel particulier, avant de les doter d'une partie de sa fortune pour leur permettre de construire le couvent des Cordeliers.

Comme quoi, on peut faire vœu de pauvreté et s'accommoder des bienfaits de la fortune. En effet, en théorie les frères mendiants ne pouvaient subvenir à leurs besoins qu'en pratiquant la mendicité, deux frères quêteurs partant chaque jour dans les rues de Lyon pour nourrir la communauté. Les frères et les sœurs de ces ordres s'en remettaient à la providence, autrement dit à la charité des laïcs. Les Carmes et les Augustins arriveront beaucoup plus tard, entre 1303 et 1319 et le couvent des moniales de la Déserte sera fondé quant à lui en 1304 au pied de la montée Saint-Sébastien. Très vite des dissensions importantes apparaissent entre ces différents ordres dans la manière d'appliquer la règle mendicante. Intégrisme d'un côté, accommodements avec le ciel de l'autre, la fracture n'est pas nouvelle.



©Wikimedia commons Romualdo Alinar

Ainsi, les pauvres Dames de la Déserte exposaient-elles leur pauvreté en ces termes : « Nous sommes privées des biens de nos parents tellement que jamais mieux n'en vallent, nous ne pouvons en posséder aucun ou propriété nous revenant. »

Tout maniement d'argent était interdit aux sœurs et aux frères mendiants.

Quand ils entraient dans ces ordres, ils devaient leur faire don de tous leurs biens. Le débat rigoriste et théologique sur la valeur du dépouillement ne faisait que commencer. On peut penser qu'il se poursuit encore aujourd'hui. En effet, dans leur rapport schizophrénique à l'argent, les Français ne sont-ils pas d'une certaine façon les héritiers des ordres mendiants qui ont essaimé à Lyon.

La Fête des Merveilles

1300 QUAND L'ÉGLISE AVAIT TOUT POUVOIR SUR LE PEUPLE

En ce 2 juin 1300, quand enfin cesse le vacarme des cloches qui retentissent dans toute la ville de Lyon comme pour en réveiller la ferveur religieuse, la procession qui piaffe d'impatience devant le cloître Saint-Paul, peut enfin s'ébranler.

L'itinéraire est parfaitement balisé puisque cela fait plus de quatre siècles que la Fête des Merveilles obéit au même rituel, emprunte les mêmes rues pavoisées et jonchées de fleurs le long de la Saône.

Bannières des confréries et des congrégations religieuses en tête, le cortège se dirige d'abord vers Saint-Jean, dans l'exaltation des cantiques et des actions de grâce, où le rejoint le clergé de la cathédrale. Revenant sur ses pas, il se dirige alors vers l'église Saint-Pierre de Vaise et l'île Barbe, grossi à chaque fois par d'autres communautés collégiales et monastiques.

C'est à l'île Barbe que ce cortège embarque sur cinq grands navires parés de tapis et de cierges qui vont descendre la Saône jusqu'à Ainay, escortés par des bateaux affrétés par des officiers seigneuriaux et des citoyens. Selon Grégoire de Tours, la Fête des Merveilles célèbre l'apparition miraculeuse sur la Saône des cendres de saint Pothin, premier évêque de Lyon, mort en prison le 2 juin 177 sous les coups de ses bourreaux. Grégoire de Tours est toujours très précis dans ses chroniques mais, en réalité, le martyr de saint Pothin et de ses quarante-huit compagnons se situerait entre les années 175 et 180. De même, on trouve les premières mentions de la Fête des Merveilles dans le martyrologe composé entre 855 et 870 par l'archevêque de Vienne, Adon. Au fil

du temps et de l'évolution de l'histoire médiévale, la Fête des Merveilles qui traduit une certaine prospérité de la ville, se métamorphosera en une fête plus séculière avec par exemple la participation des maîtres-artisans qui en profiteront pour exposer leurs chefs-d'œuvre. Au XI^e siècle, elle s'accompagnera de donations de vivres aux chanoines de Saint-Just, « pour faire bonne chère ensemble », de distribution de méreaux, ces jetons qui donnaient droit aux aumônes. La Fête des Merveilles est d'abord un rappel à l'ordre du pouvoir des évêques sur le peuple, qui sur la rive du fleuve les applaudit plus ou moins de bon cœur. Quand le 23 juin 1313 est signé l'édit de Pontoise qui instaure la juridiction royale de Philippe le Bel sur la ville de Lyon, annulant *de facto* le pouvoir temporel de l'église, les jours de la Fête des Merveilles sont comptés.

Même si personne n'en a vraiment conscience, ce sont les sourdes rivalités entre ces deux pouvoirs qui la condamnent à partir du moment où c'est celui des monarques qui s'impose. D'autre part, le XIV^e siècle connaît aussi des cycles noirs de famine et de peste qui engendrent une grande insécurité.



Le cœur n'est donc plus à une fête qui, quelle que soit la profondeur de leur foi, a aussi la particularité d'être ruineuse pour le gousset du peuple et des bourgeois. Le roi prendra ce prétexte pour la supprimer une première fois en 1364. En 1383, des troubles et des révoltes menaçant le royaume, le Chapitre renoncera de lui-même, à la Fête des Merveilles.

En 1400, elle aura vécu.

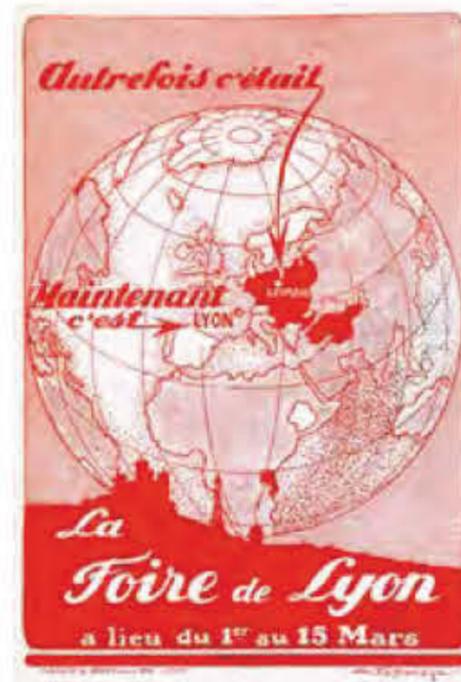
Tous ceux qui débarquaient de la flottille à Ainay empruntaient ensuite la rue Mercière à pied pour se rendre à l'église Saint-Nizier devenue depuis 1208 le haut lieu des rassemblements des citoyens en lutte pour « leurs franchises ». Près de huit siècles plus tard, les prostituées qui

occuperont l'église Saint-Nizier pendant plusieurs semaines pour défendre « leur comptée » reprenaient en quelque sorte le flambeau de ces très anciennes révoltes citoyennes, inventant leur propre Fête des Merveilles...

L'apogée des foires

1463 LA PROSPÉRITÉ AU RENDEZ-VOUS

Depuis l'Antiquité romaine,
l'histoire de Lyon est liée
à celle du commerce.



© Wikimedia commons Benoit Prieur

Au Moyen Âge, les foires contribuent à la prospérité de la ville, mais elles ne peuvent se développer dans un contexte agité de guerre et d'insécurité où les habitants ne pensent qu'à se protéger. Des bandes de routiers, « les écorcheurs » sillonnent les villes et les campagnes pour les affamer.

Ce n'est qu'en 1463, dans un climat plus apaisé, à la fin de la guerre contre les Bourguignons, que les foires atteignent leur apogée. Louis XI décide alors de la tenue à Lyon de quatre grandes foires annuelles d'une durée de quinze jours chacune, le jour de la fête des rois, à la Quasimodo, le 2 août et à la Toussaint, assorties de plusieurs privilèges : les étrangers peuvent se déplacer librement dans le royaume, les marchandises ne sont taxées ni à l'entrée ni à la sortie du royaume, toutes les monnaies étrangères sont autorisées lors des échanges mais on encourage surtout les lettres de change. Cette décision datée de juillet 1494 marque la naissance de la libre circulation des hommes, des marchandises et des monnaies dans le royaume.

Ces foires où se rendent les marchands et les banquiers d'Italie, d'Allemagne, des Flandres et d'Espagne vont faire la richesse et la renommée de Lyon. On y vend des draps, des toiles, du chanvre et des soieries et Lyon devient même le centre du commerce des épices. On les apporte d'Italie, d'Espagne et du Levant, on vient les chercher d'Allemagne et des cantons suisses. Grâce à elles, Lyon devient la première place européenne en matière de change et de banque.

Durant la première moitié du XVI^e siècle, les artisans, les aubergistes, les marchands et les banquiers italiens viennent s'y installer en grand nombre. Les Florentins sont les plus nombreux. Parmi eux, Thomas I^{er} de Gadagne devient le banquier du roi François I^{er} mais aussi Hans Kleberger, originaire de Nuremberg.

Lyon est au début du XVI^e siècle la véritable capitale de la Renaissance française. Quatre-vingt pour cent de l'activité commerciale du pays se tient à Lyon. Outre le commerce des textiles, des cuirs, des pelletteries et des armes, les livres donnent naissance à une nouvelle industrie, celle des « dents noires » [lettres de plomb utilisées sur les presses], autrement dit de l'imprimerie dont les ateliers se situent près des quais de Saône, rue Mercière essentiellement.

Elle compte de grandes figures lyonnaises comme Sébastien Gryphe arrivé à Lyon en 1520, qui publie au début de sa carrière des traités administratifs ou juridiques en lettres gothiques ou Jean de Tournes qui travaille avec les plus grands poètes français de son époque, Louise Labé,

Maurice Scève ou Joachim du Bellay. Rabelais, médecin à l'Hôtel-Dieu, n'aura pas à aller loin pour se faire éditer.

La ville accueille chaque année toute la cour du roi François I^{er} pour qui elle constitue une étape commode pour ses expéditions militaires en Italie mais surtout, par sa prospérité, elle peut en assurer le financement. Le roi légifère, organise des soirées littéraires, des fêtes et des tournois et il peut y apprécier les mets les plus raffinés et les meilleurs vins du royaume comme le Beaujolais, le Bourgogne ou le Côte du Rhône.

Les foires de Lyon subsisteront jusqu'au XVIII^e siècle. Après une longue éclipse et malgré les difficultés économiques liées à la Première Guerre mondiale, Édouard Herriot, maire de Lyon, décide de créer en 1916, une « foire d'échantillons » sur le modèle des foires de Leipzig en Allemagne. Entre 1918 et 1938, il fait construire un vaste palais sur des terrains situés entre le Rhône et le parc de la Tête d'Or. En 1985, faute de place, le palais est détruit et la foire s'installe dans ses nouveaux locaux à Eurexpo, à l'est de l'agglomération lyonnaise.



étonnantes
histoires

La cathédrale Saint-Jean

1481 UN CIBOIRE VERS LE CIEL

*Deux tours dressées
comme un ciboire vers le ciel,
c'est la cathédrale Saint-Jean.
Plus exactement la primatiale
Saint-Jean-Baptiste
et Saint-Étienne de Lyon,
un mélange de style gothique
et roman.*

Les dimensions sont impressionnantes, 80 mètres de long, 26 mètres de large et 33 mètres de haut. Située au cœur du quartier médiéval et renaissance du Vieux Lyon, elle est classée monument historique depuis 1862. Elle possède une splendide horloge astronomique du XIV^e siècle avec ses trois cadrans qui indiquent la date, les positions de la lune, du soleil et de la terre, ainsi que le lever des étoiles au-dessus de Lyon. Quatre fois par jour, à midi, 14 h, 15 h et 16 h des automates entrent en scène. Ils représentent des animaux et le mystère de l'Annonciation.

La cathédrale a rang de primatiale ce qui confère à l'archevêque de Lyon le titre de Primat des Gaules. Église importante, elle a connu des événements marquants comme le premier et le deuxième concile de Lyon en 1245 puis 1274, le couronnement du pape Jean XXII en 1316 et le mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis en 1600. La construction de l'édifice débute en 1165 par le mur du cloître composé de blocs de monuments romains en particulier du forum effondré au IX^e siècle.

La nouvelle cathédrale se trouve sur l'emplacement d'une ancienne église, qui n'est détruite qu'au fur et à mesure de l'avancement des travaux, et dont ne subsistent que quelques traces dans le sous-sol. Les travaux vont durer plus de trois cents ans et on peut observer à l'intérieur la chronologie de la construction, l'abside et le chœur sont romans et plus l'on s'avance vers la façade plus le style évolue vers le gothique. Les parties basses de l'abside, les deux chapelles latérales et le transept sont construits entre 1165 et 1180 en style roman. La voûte de l'abside, les deux tours orientales et les quatre premières travées de la nef sont achevées entre le XII^e et le



premier tiers du XIII^e siècle. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle que le gothique s'impose totalement : sont alors réalisées, les voûtes du chevet, les verrières du chœur, les dernières travées de la nef et la façade occidentale. Par manque d'argent, le clocher, les voûtes des dernières travées, les deux rosaces du transept et la rosace de la façade ne seront achevés qu'à la fin du XIV^e siècle. Il faudra attendre 1481 pour voir La statue de Dieu le Père veiller sur l'édifice du haut de son pignon. À l'intérieur, la couleur des vitraux a été adaptée à leur position : ceux situés plus au sud ont des couleurs froides pour compenser la chaleur du soleil, alors que ceux du nord ont des couleurs plus chaudes. Achevée au début du XVI^e siècle, la chapelle des Bourbons, du nom de ceux qui ont décidé de sa construction, est tout à fait représentative du style gothique flamboyant. De nombreux tableaux et sculptures ornent la primatiale, notamment les statues réalisées par Blaise en 1776 et 1780 des deux saints patrons de la cathédrale.

Quant aux trois cents médaillons qui ornent la façade et racontent différents épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils relèveraient plutôt de la part du diable avec ses quelques scènes sulfureuses, une sorcière chevauchant un bouc, un homme flagellé par sa femme ou ces gargouilles qui témoignent de l'imagination des bâtisseurs : l'une arbore des oreilles d'âne, une autre se tourne vers Dieu en un geste insultant, une troisième s'adonne sans complexe à la masturbation. Facéties sculpturales qui jusqu'à présent n'ont pas attiré la colère divine sur l'édifice. Encore que... en mars 2013 un forcené à coups de barre de fer s'attaquait à son horloge astronomique du XIV^e siècle, au motif que sa beauté perturbait la prière des fidèles.

©Wikimedia commons Chris 73



Philibert Delorme

1514 LE PREMIER ARCHITECTE DE L'HISTOIRE

« J'Ay beaucoup conduit de grands édifices et petis en mon temps, et de diverses sortes, voire autant ou plus d'hommes que je cognoisse » déclarait Philibert Delorme, architecte de la Renaissance qui a réalisé une centaine de constructions durant sa vie : des Tuileries, au Château neuf de Saint-Germain en Laye, de Fontainebleau au château d'Anet.

Il naît à Lyon en 1514 dans une famille de maîtres-maçons. Il possède une extraordinaire connaissance technique à laquelle il adjoindra une grande culture humaniste. Technicien et intellectuel, il « marie le Moyen Âge et la Renaissance ». De 1533 à 1536, il séjourne à Rome où il étudie les monuments antiques. Il arrive à Paris en 1537 appelé par le cardinal Jean du Bellay ambassadeur de France à Rome, qui le fait connaître à la cour de François I^{er} et de Henri II. Il réalise pour François I^{er} le château de Saint-Maur dont il ne reste rien et qui était un manifeste de la Renaissance française. C'était un quadrilatère inspiré des villas italiennes. Durant le règne de Henri II, il est nommé surintendant des Bâtiments royaux, et le premier à porter le titre d'« architecte du roi ». Delorme multiplie les chantiers, et, de 1545 à 1557, tous les plus importants l'ont vu passer ou ont été dirigés par lui.

Il est comblé de faveurs et reçoit même la commande de plusieurs abbayes qui lui procure de confortables revenus. Parmi elles, l'Abbaye Saint-Serge d'Angers dont il portera le titre d'abbé dans les derniers temps de sa vie. Il rencontre, par l'intermédiaire de son frère Jean Delorme (contrôleur général des Bâtiments de France), l'architecte angevin de la Renaissance Jean Delespine.

Philibert Delorme fournit à Henri II les plans des châteaux d'Anet et de Meudon, et plus tard, pour Catherine de Médicis, ceux du palais des Tuileries, dont il est nommé gouverneur. En 1557 cependant, il tombe en disgrâce, accusé de malversations. Il passe le reste de son existence à rédiger des traités théoriques et entame la rédaction d'une somme de l'architecture.



Il a publié un *Traité complet de l'art de bâtir*, suivi des *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à petits frais*, Paris, 1561. Le premier tome de sa somme d'architecture est publié en 1567. Enthousiaste de l'architecture antique, Philibert Delorme s'efforce de l'adapter au climat et aux mœurs de la France de la Renaissance. Selon Arlette Jouanna, professeur émérite d'Histoire à l'université de Montpellier, il a fait « passer l'architecte du statut d'ouvrier à celui d'artiste ».

Delorme rompt avec la tradition des maîtres maçons constructeurs des cathédrales qui ont tout appris sur les chantiers. Il incarne la figure de l'architecte porteur de la Renaissance, porteur d'une culture savante. Il s'est aussi distingué comme un grand inventeur. Alors que ses contemporains réalisent des voûtes d'ogives de style gothique, il met au point vers 1550 la technique de construction des toits en carène, dite également charpente « à petits bois », technique largement répandue dans plusieurs régions françaises, par exemple en Lozère autour de Mende. Dans les bûches dont se chauffent toutes les maisons, il fait couper des planchettes de même taille et les assemble par des chevilles. Un défi à l'équilibre. « Cette technique permet de faire l'économie des grands bois et lui fait envisager des portées tout à fait extraordinaires de près de 60 mètres » explique Pérouse de Montclos, auteur de *Philibert De L'orme, architecte du roi*. Il est aussi l'initiateur de l'assemblage de bois pour fabriquer de grandes pièces, poutres en lamellé. Plus tard, cette technique aboutira à la charpente lamellée-collée. Il est également l'inventeur de la stéréotomie, science de la coupe des pierres et de leur assemblage, ce qui permet de faire porter des charges au-dessus du vide comme la trompe du château d'Anet soutenant en porte-à-faux le cabinet du roi. Il meurt en 1570 à Paris sans avoir eu le temps d'achever le second tome de son traité sur l'architecture.

Les Gadagne

1523 OU LA BANQUE ET LE GOUPILLON

À Lyon, les circuits de l'argent sont aussi indéchiffrables que les grimoires d'alchimiste, secrets et noyés dans le clair-obscur troublant d'une opulence cachée.

Car si richesse il y a, elle doit se murmurer. La cause est entendue, sa richesse, Lyon la doit d'abord à sa géographie.

La ville tassée à la fourche du Rhône et de la Saône comme un dépôt d'alluvions, a d'abord été une fantastique voie de passage, donc d'échanges et de commerce, exemple rare d'une entente parfaite entre le Saint Sacrement et la richesse « Il y a quatre foires par an et la quantité d'argent qu'on y échange de toutes parts est immense », écrit en 1528 l'ambassadeur vénitien auprès de François I^{er}, Andrea Navagero, en découvrant Lyon. Dès le XV^e siècle, Lyon bénéficie en effet, grâce à ces foires, de nombreux privilèges et facilités bancaires qui vont contribuer à sa prospérité et lui permettre d'occuper une place prépondérante en Europe en matière financière, en attirant les banquiers étrangers et en particulier les Italiens.



Thomas II de Gadagne
© Creative commons Romainbehar

Contraints de quitter leur ville suite à des différends avec les Médicis qui détiennent le pouvoir depuis 1434, les Florentins sont les plus nombreux mais aussi les plus riches et les mieux structurés. Regroupés en « nations », sorte d'organisations chargées de définir les règles de vie de la communauté et de défendre ses intérêts, ils sont représentés par un consul élu chaque année qui préside la foire des Paiements, période pendant laquelle s'effectuent les règlements, ce qui atteste de l'importance de la fonction. L'activité de ses membres est très encadrée et chacun s'engage à respecter les statuts qui réglementent la vie de la communauté.

Parmi ces Florentins, la famille Guadagni dont le nom sera francisé en Gadagne, est un des exemples les plus illustres de l'ascension de ces marchands-banquiers italiens. Ne dit-on pas à Lyon « riche comme Gadagne » ? Dès la fin du XV^e siècle, les deux frères Tommaso et Francesco s'associent pour créer leur propre compagnie après avoir fait leurs armes chez les banquiers Pazzi et Capponi qui s'étaient établis rue du Puits de la Porcherie, actuelle rue de La Loge, dans le vieux Lyon. Leur activité est à la fois bancaire et commerciale.

Ils importent d'Italie ou d'Allemagne des étoffes, des armes, des œuvres d'art ou des épices qu'ils exportent ensuite. Ils profitent largement de la généralisation de la lettre de change qui permet les transactions commerciales et les transferts d'espèces pour développer leur activité bancaire. Mais les Gadagne trouvent des débouchés encore plus rentables dans le financement des campagnes royales. Si les opérations courantes se négocient



cient à des taux de 8 à 12 %, les prêts qu'ils accordent au roi peuvent atteindre 20 %. C'est Thomas Gadagne qui prêtera à Louis XII l'argent nécessaire à la conquête du duché de Milan. De même François I^{er} aura-t-il recours à eux pour financer ses campagnes militaires. Après la défaite de Pavie, c'est encore la famille Gadagne qui participera à hauteur de 50 000 ducats à la rançon de François I^{er} prisonnier de Charles Quint. Consul de la nation florentine en 1505, Thomas Gadagne va s'intégrer à la société noble lyonnaise en épousant en 1506 Péronette Buatier. La fortune colossale de la famille se mesure au nombre de ses propriétés, maison, jardin et vignes au-dessus de la montée Saint-Barthélemy, maison montée du Gourguillon, une autre rue Tramassac et une autre encore avec vignes et terres à Saint-Genis-Laval, au lieu-dit la Tupinière.

Elle s'exprime aussi par une grande générosité envers l'église. Thomas Gadagne aura même le privilège d'avoir une médaille frappée à son effigie en remerciement pour la construction de la chapelle familiale Saint-Thomas en 1523.

Ce sont ses neveux, Paul-Antoine, Thomas II et Pierre qui héritent de la compagnie à sa mort en 1533. Thomas II, élu au consulat, va s'investir dans les affaires sociales de la ville et faire construire à ses frais un hôpital sur la rive droite de la Saône, en face de l'abbaye d'Ainay. Ses enfants, Guillaume et Thomas qui ont acheté les bâtiments occupés aujourd'hui par le musée Gadagne, abandonnent le commerce et la banque et deviennent de grands propriétaires terriens, parfaitement intégrés à la noblesse française.

Jean de Verrazane

1524 LE LYONNAIS QUI DÉCOUVRIT NEW YORK

*Barbe abondante et fleurie,
nez long et droit, visage large cuirassé
de certitudes, menton autoritaire
un rien méprisant pour la valetaille
humaine, ainsi se présente le portrait
de Giovanni da Verrazzano, sans qu'on
puisse décider si l'artiste a voulu
flatter le modèle en lui conférant
cet air de noblesse orgueilleuse.*

Giovanni da Verrazzano, s'il n'a pas une grande place dans l'Histoire, a légué au moins son nom au pont suspendu qui relie Staten Island à Brooklyn, le Verrazzano-Narrows. Il n'est pas certain que les New-yorkais qui l'empruntent chaque jour sachent que c'est ce navigateur intrépide et homme d'affaires avisé, qui, dans le sillage de Christophe Colomb, découvrait en 1524 le marais plus ou moins insalubre qui allait devenir New-York. Jusqu'en 1920, on a cru que Giovanni da Verrazzano, dont la mère portait alors le nom si musical de Fiametta Capelli, un air d'opéra à lui seul, était né dans une famille florentine. Mais comme dans n'importe quel livret de Da Ponte, toujours fertile en rebondissements, une nouvelle hypothèse étayée par de solides documents s'imposait en lever de rideau des années 30.

Le découvreur de New York ne serait pas né à Florence mais à Lyon dans une branche éloignée de cette famille florentine. La rectification de son arbre généalogique en fit alors le fils de Bartolomeo da Verrazano et de Jeanne Gadagne mariés en 1480 à Lyon.

Le futur navigateur devenu tout naturellement Jean de Verrazane naissait quelques années plus tard. Il troquait l'opéra contre la fortune. Il ne perdit pas au change puisqu'il put puiser presque sans limite dans les poches de sa riche famille maternelle, des banquiers d'origine italienne, en particulier dans celle de Thomas II de Gadagne, son oncle, pour financer ses expéditions. Dès 1522, il commence à recueillir des fonds auprès de Lyonnais très à l'aise et de riches Florentins en affaires avec les



Gadagne, réunis dans une sorte de société en commandite. Ces fonds sont destinés à financer une flotte appelée à voguer toutes voiles dehors vers l'Inde.

Mais François I^{er} lui donnera mission d'explorer plutôt la zone entre la Floride et Terre-Neuve afin d'y découvrir un accès direct à l'océan pacifique. Tout naturellement son navire armé au Havre deviendra « La Dauphine ». Il appareillera de Dieppe en 1523, contournera la Bretagne, et fera route vers le golfe de Gascogne. C'est seulement le 17 janvier 1524 que La Dauphine se lancera dans la traversée de l'Atlantique. Jean de Verrazane, à la tête d'un équipage d'une cinquantaine de marins, connaîtra les plaies habituelles de ce genre d'expédition, scorbut et mauvaise humeur des hommes d'équipage. Malgré tout, *La Dauphine* accoste près de Cape Fear, sur les côtes de la Caroline du nord, le 1^{er} mars 1524 avant de remonter vers la Floride.

Enfin, le 17 avril 1524, Jean de Verrazane mouille dans la baie de New York qu'il baptise alors Nouvelle-Angoulême avant de prolonger son voyage jusqu'à Terre-Neuve. Aux termes d'un périple long et éprouvant, au cours duquel on procéda sans doute au massacre de quelques indiens, Jean de Verrazane pourra faire le récit de son exploit au roi François I^{er} en personne, de passage à Lyon en août 1524 sur la route de la Provence. Il sera alors question d'une nouvelle expédition, mais la capture de François I^{er} à Pavie mettra un terme à ce projet. La vie de ce Lyonnais, d'embruns et de grand large, oscillera désormais entre honneurs et aventures, connaîtra quelques mutineries et quelques naufrages, avant de se terminer tragiquement aux Antilles en 1528 où Jean de Verrazane aurait été tué par des indigènes anthropophages, les massacres culinaires étant assez fréquents à l'époque.



François Rabelais

étonnantes
histoires

*Si on retient l'année 1490
comme celle de sa naissance
à La Devinière près de Chinon,
François Rabelais a déjà franchi
le cap de la quarantaine lorsqu'il
arrive à Lyon au printemps 1532.*

Rabelais, médecin de l'Hôtel-Dieu

1532 UN APPÉTIT DE GÉANT

Il est alors sous le coup d'une accusation d'apostasie, ayant quitté son couvent des Bénédictins sans autorisation de l'évêque. On peut légitimement penser qu'il est d'abord attiré à Lyon par la renommée de ses imprimeurs parmi lesquels Sébastien Gryphe, Étienne Dolet, François Juste ou encore Claude Nourry.

La plupart d'entre eux sont installés rue Mercière où leurs presses assurent sans interruption le rayonnement de l'esprit de la Renaissance et de son humanisme. Imprimeur, métier à risques s'il en est, avec tout ce qu'il implique de transgression et d'habileté à jongler avec les lois et les idées. Les imprimeurs sont à la fois surveillés par l'église et un pouvoir royal qui les tient à la merci de ses lettres de cachet.

Dans ses bagages, Rabelais a apporté plusieurs manuscrits. Il publie d'abord chez Sébastien Gryphe une édition critique de *L'Art médical* de Galien et des *Aphorismes* d'Hippocrate, deux célèbres médecins de l'Antiquité. Si on en croit l'épître-dédicace des *Aphorismes*, il semblerait que Sébastien Gryphe ait beaucoup insisté auprès de Rabelais pour publier ces textes « dans l'intérêt commun des personnes studieuses ».

Puis, il publie chez Claude Nourry, dont l'atelier jouxte le couvent des dominicains, les *Horribles faits et prouesses de Pantagruel*, fils du grand Gargantua, son premier chef-d'œuvre qu'il n'aura de cesse de remanier édition après édition. Il n'y en aura pas moins de sept en trois ans. « Comme Sodome et Gomorrhe, puissiez-vous tomber en souffre, en feu et en abîme au cas où vous ne croiriez

fermement tout ce que je vous raconterai en cette présente chronique ». Voilà le lecteur averti. À travers sa truculence, sa gouaille paillardie qui moque les tyrans et les abus des autorités ecclésiastiques, Rabelais invente à Lyon le rire subversif. Il y invente aussi un nouvel appareil révolutionnaire pour réduire les fractures, le *glottocomon*, un nom que l'on dirait tout droit sorti de l'abbaye de Thélème dont on prétend qu'elle lui fut inspirée par les réunions des compagnons de l'Angélique sur la colline de Fourvière. Car depuis le 1^{er} novembre 1532, le bachelier en médecine, François Rabelais, a été nommé médecin à l'Hôtel-Dieu pour une rétribution annuelle de 40 livres. Pas de quoi faire des folies, mais suffisante malgré tout pour payer son loyer de la rue Dubois, toute proche de l'église Saint-Nizier, pour s'encanailler et « paillarder » dans les estaminets les plus louches de Lyon et sans doute faire à une fille du peuple un enfant baptisé Théodule qui ne vivra que quelques mois. À l'Hôtel-Dieu, on peut aisément imaginer François Rabelais dans son ample vêtement d'un rouge pourpre - les docteurs sont en noir - parcourir dès 5 heures du matin les salles de l'hôpital où s'entassent les malades, prodiguant ses conseils et ses soins. Dans la grande salle, il y a six rangs de paillasse en crin de cheval, au centre une immense cheminée pour la chauffer par grand froid et à son extrémité, une minuscule chapelle où chaque jour, un prêtre vient célébrer une messe que les malades peuvent suivre de leur lit. Le poste de médecin a été créé à l'Hôtel-Dieu en 1528. C'était un poste important, ce qui signifie que Rabelais qui a fait ses études à Montpellier et qui connaît le latin, le grec et l'hébreu, le droit et la philosophie, jouissait déjà d'une solide réputation puisqu'il l'a obtenu. Il a autorité sur le chirurgien, sur l'apothicaire et tout le personnel soignant. Lorsque Jean du Bellay, l'évêque de Paris passe par Lyon pour se rendre à Rome, Rabelais dont la curiosité est insatiable, décide de le suivre en tant



© Musée Rabelais



que médecin. Il reprendra son service à l'Hôtel-Dieu quelques mois plus tard. Ayant réitéré dans une nouvelle édition de *Gargantua* ses attaques contre la faculté de théologie, à travers l'épisode allégorique du Clocher de Notre-Dame, il estime plus prudent de s'exiler quelques semaines à Grenoble. François Rabelais alternera séjours lyonnais et voyages en Italie jusqu'en 1537 où il participe à une leçon d'anatomie sur le cadavre d'un célèbre pendu, dont Étienne Dolet écrira l'épithaphe sous forme d'un dyptique :

*Me voilà disséqué.
Un médecin très savant expose clairement
Avec quelle beauté, art et méthode
La Mère des Choses façonne le corps humain*

En 1538, il sera assigné à résidence à Lyon par le cardinal de la cité de Tournon, alors lieutenant-général du Lyonnais, qui a intercepté une de ses lettres subversives. Dès l'automne 1541, il prépare dans l'atelier de François Juste l'édition définitive de son *Pantagruel* et de son *Gargantua*. En 1548. On suppose qu'il envoie depuis Metz à Pierre de Tours, le successeur de François Juste, les onze premiers chapitres de son Quart Livre dans lequel il dénonce les ambitions temporelles des papes à travers des personnages devenus des archétypes de la littérature universelle. Son *Pantagruel* est en fait le fruit de sa rencontre avec les libraires lyonnais soucieux de s'imposer sur le marché lucratif des récits destinés à un plus large public.

C'est sans doute grâce à leur sollicitation commerciale que Rabelais qui aurait pu s'en tenir comme tant de ses contemporains à des publications savantes, est devenu un auteur populaire.

La Belle Cordière

1555 UNE FÉMINISTE AVANT LA LETTRE

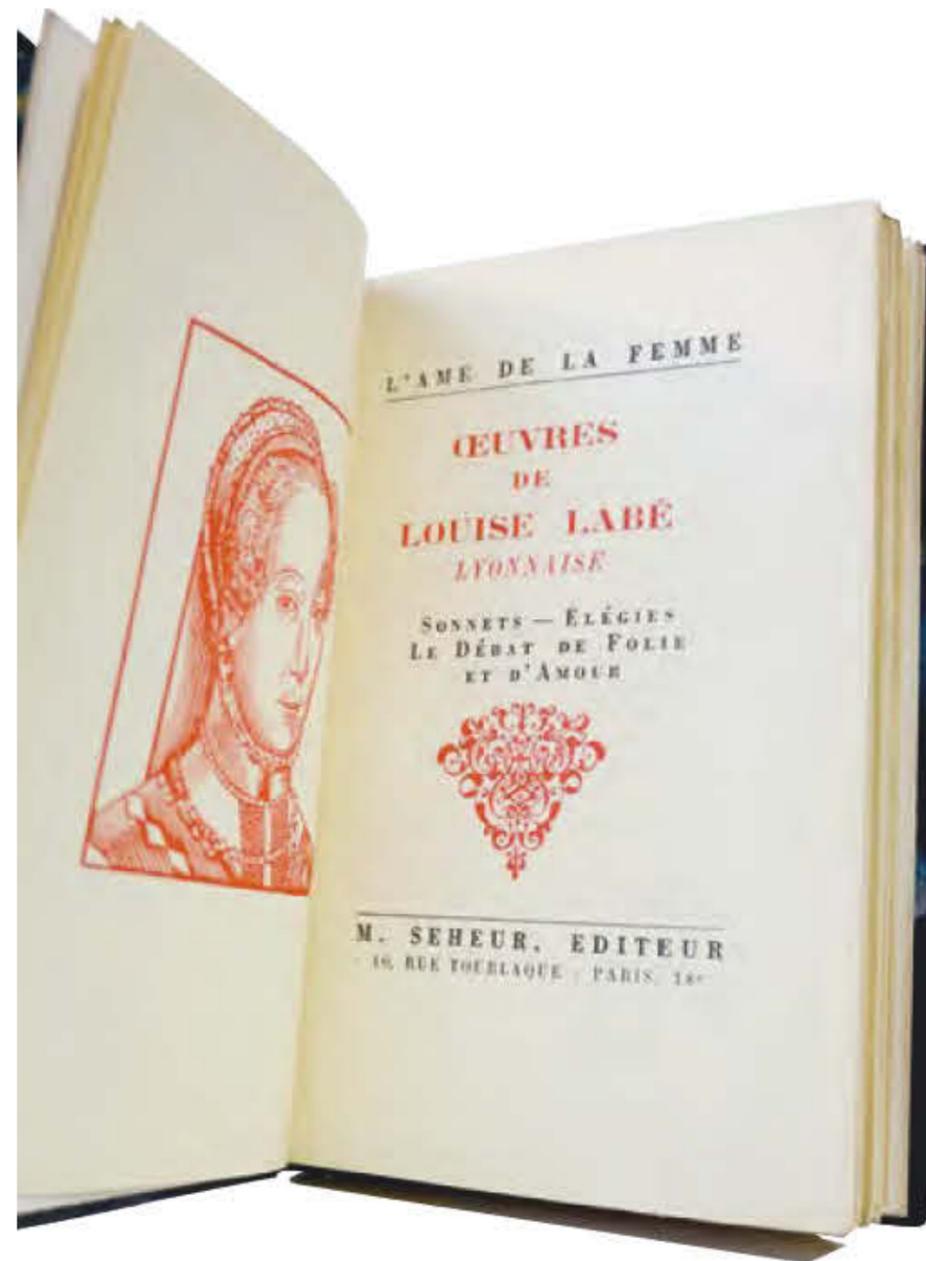
Une tête gracieuse, des cheveux dorés et frisés, de jolies rondeurs, des attaches fines et une voix musicale, tel est le portrait de cette poétesse féministe du XVI^e siècle qui revendiqua pour la femme l'indépendance de pensée, la liberté de parole amoureuse et le droit à l'éducation.



Louise Labé est la fille unique de Pierre Charly, cordier de la rue du Confort à Lyon. Son père travaille le chanvre pour en faire des cordages et ses affaires sont prospères car les cordages sont utilisés quotidiennement dans de nombreux domaines dont le transport par mules ou barques. Née en 1524 à Lyon, la petite Louise se retrouvera orpheline de mère dès l'âge de 2 ans.

Louise est une enfant vive, très éveillée et cela, elle le doit à son père qui n'hésite pas à lui donner les meilleurs maîtres. Elle apprend le latin, l'escrime, monte à cheval comme un écuyer, joue du luth mieux qu'un musicien alors qu'à son époque, une fille doit être élevée au couvent et est destinée « au lit et au fourneau. » Louise est élevée comme personne avant elle.

Pour son éducation, Montaigne sera la référence :
« Si nous apprenons aux femmes ce que nous savons, elles seront nos égales. »



Son père la marie à un de ses collègues, Ennemond Perin, cordier comme lui, d'où le surnom de Louise, de 25 ans plus âgé qu'elle. Il possède plusieurs maisons à Lyon. Elle trouve dans la fortune de son mari un moyen de satisfaire sa passion pour les lettres. Dans un temps où les livres étaient rares et précieux, elle a une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages grecs, latins, italiens, espagnols et français. Elle s'initie aux traditions poétiques dominantes de l'époque, le pétrarquisme et le néo-platonisme. Louise Labé tient son « bureau d'esprit » dans sa maison lyonnaise. Elle appartient alors à ce qu'on appelle l'école lyonnaise, aux côtés d'autres poètes comme Maurice Scève et Pernette du Guillet. Un privilège royal lui permet en 1555 de publier ses écrits, un recueil de textes en prose intitulé *Le Débat de folie et d'amour*, trois élégies et vingt-quatre sonnets. Le livre rencontre un grand succès et est même réédité à trois reprises au cours de l'année 1556. Louise Labé disparaît en 1566 en laissant une œuvre plutôt mince mais qui est l'une des premières à aborder aussi directement la passion féminine. On prête à la jeune femme de nombreuses outrances amoureuses qui n'ont fait qu'accroître le mythe autour de cette femme dont on sait finalement peu de choses. Elle fut si adulée, si courtisée que la rue qu'elle illustra de ses excès portera son nom de son vivant, la rue Belle-Cordière.

Le mariage d'Henri IV

1600 BRÈVE RENCONTRE

*Son priapisme était royal.
Une réputation en rien usurpée
au regard du nombre impressionnant
de bâtards qu'il fit fleurir
dans le ventre de ses maîtresses,
la plus célèbre d'entre elles
étant Gabrielle d'Estrées.*

Mais en cette nuit du 17 décembre 1600, s'il honora Marie de Médicis devenue son épouse devant Dieu et le cardinal Aldobrandini, légat du pape Clément VIII, à la primatiale Saint-Jean de Lyon, il se contenta d'une brève estocade sentimentale. Le béarnais avait la tête ailleurs, si on peut dire. Arrivé à Lyon la veille de ses noces, il repartira le lendemain pour Chambéry. Depuis quelques semaines déjà, il guerroyait contre le duc de Savoie, jugé trop proche des espagnols. Maniant tour à tour l'épée et la négociation, Henri IV parviendra à lui faire signer en 1601 le traité de Lyon qui rattachera à la couronne de France la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex. Territoires prospères qui méritaient bien une nuit de noces écourtée.

La nièce de Catherine de Médicis, elle, avait tout son temps. Partie de Toscane, elle débarque à Marseille un mois plus tôt à la tête d'une impressionnante armada de dix-sept galères contenant robes, bijoux, meubles, nourriture. La sienne était dorée de la proue à la poupe, marquetée de bois d'Inde, d'ébène, de nacre et d'ivoire. Plus d'une cinquantaine de chariots seront nécessaires pour transporter toutes ces richesses dans la vallée du Rhône. Marie de Médicis entrera à Lyon le 10 décembre par la Guillotière où était dressé un arc de triomphe. Monsieur de La Guiche, gouverneur de la ville, a ordonné à tous les habitants de décorer de tapisseries et d'oriflammes de soie toutes les maisons se trouvant sur le passage du cortège et de répandre du sable dans les rues qu'il



empruntera. Le peuple de Lyon proclamera son amour pour la nouvelle reine de France qui séjournera à l'Abbaye d'Ainay en attendant l'arrivée de son royal époux, tout en déplorant le coût exorbitant de la cérémonie, plus de trois cent mille écus d'or à la charge de la ville. Le jour du mariage, à l'occasion des réjouissances offertes à leurs majestés, la salle des clergeons de la primatiale Saint-Jean sera transformée en salle de spectacle. Des comédiens italiens y donneront plusieurs représentations. Ce mariage très politique qui confirme la catholicité du Béarnais aura une conséquence tout à fait inattendue pour Lyon, une recrudescence fulgurante des maladies vénériennes. Les Lyonnais auraient-ils voulu imiter leur roi et s'offrir une nouvelle nuit de noces avec la multitude de prostituées qui avaient envahi la ville ?

Mariage d'Henri IV par Rubens



étonnantes
histoires

Le 8 décembre

1643 UNE LÉGENDE DE LUMIÈRE

*La flamme de la bougie vacille,
puis s'éteint sous le souffle
du petit matin... Merci Marie...*

Flashback...

Dès la nuit tombée, chaque 8 décembre, les fenêtres de Lyon s'ornent de milliers de lumignons, petites bougies protégées dans des verres colorés. Les Lyonnais descendent ensemble dans les rues, bravant un temps souvent frisquet et même parfois pluvieux, jusque tard dans la nuit... Cette manifestation vibrante et festive de la population lyonnaise est fortement ancrée dans la tradition. Et comme toute tradition, celle-ci repose sur une grande part de légende. En 1643, l'épidémie de peste qui ravage la France entière s'arrête aux portes de Lyon. Le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité, une grande messe est célébrée dans la chapelle de Fourvière pour remercier la vierge de sa protection.

Le prévost Alexandre Mascary, entouré des adjoints au maire de l'époque, les échevins, font alors le vœu solennel de renouveler cet hommage chaque année à cette même date et remettent symboliquement à l'évêque de Lyon une pièce d'or en signe de reconnaissance. Ce vœu dit « des Echevins » du 8 septembre est souvent confondu dans la mémoire collective avec les « Illuminations ». Autre légende, autre vœu...

Les « Illuminations » seraient un remerciement de l'évêque Monseigneur Ginoulhiac à Marie pour avoir permis de stopper l'invasion des Prussiens. Si ceux-ci se sont bel et bien arrêtés aux portes de Lyon, c'est en 1870, soit 20 ans après les premières « Illuminations »...

Ces jolies légendes, anoblies par un réel fondement historique, illustrent en tout cas le fait que la vierge Marie est depuis fort longtemps perçue dans la mémoire collective des Lyonnais comme la protectrice bienfaitrice de la ville. Que ce soit de la peste ou des Prussiens, peut importe le fléau ! Ils se rendent donc fréquemment au sommet de la colline de Fourvière dans une petite église qui domine la ville, blottie contre la basilique. Le 8 septembre 1852, le clocher récemment restauré de cette église doit accueillir une statue de Marie en bronze doré. Le ciel, souvent capricieux, en a décidé autrement.

La ville se retrouve sous des torrents d'eau et la Saône déborde. Une nouvelle date est fixée, le 8 décembre, qui deviendra en 1854 la fête de l'Immaculée Conception.

Mais ce jour-là aussi des orages terribles éclatent, la Saône menace et les notables songent à repousser une seconde fois la cérémonie. En fin de journée pourtant les nuages décident finalement de décliner l'invitation et le ciel se fait clément. Les Lyonnais installent alors à la nuit tombée sur leur fenêtre, lumignons, bougies, bougeoirs qui vont illuminer la ville d'une douce lumière...



Depuis lors, chaque 8 décembre, la ville se pare de lumière, comme une vieille dame un peu coquette se pare de ses plus beaux bijoux. La ville s'embrace, aucun monument, aucune fenêtre ne demeure obscure. Comme pour écarter un ancien malheur, comme le remerciement

d'une ville d'être encore vivante, comme un geste de joie. En traversant le temps, la fête des lumières, témoignage spontané de foi au départ, s'est dilué dans le patrimoine laïque et enrichi d'animations variées et populaires dans les rues et les places publiques. Si la fête des lumières a perdu son caractère spontané et sacré, elle n'en reste pas moins une très jolie fête, qui a su se moderniser et, drainant des millions de spectateurs, contribue aujourd'hui au rayonnement de Lyon bien au delà de ses frontières. Les « Illuminations »

durent désormais 4 jours. 4 jours durant lesquels toutes les façades sont illuminées mais pas seulement... Les lumières jouent aussi avec la ville toute entière. De nombreuses scénographies mettent en valeur des sites traditionnels ou plus insolites. Au détour d'une rue, d'un passage, ou même d'une traboule, un spectacle enchanteur s'offre aux yeux du simple badaud, noyé dans la foule, ou du touriste émerveillé. Enchâssée au-dessus d'une fenêtre, une petite statue de Marie, un peu timide mais bienveillante, semble surveiller la fête du coin de l'œil.



Claude Bourgelat

1761 LA PREMIÈRE ÉCOLE VÉTÉRINAIRE FRANÇAISE

L'École vétérinaire de Lyon,
créée par arrêt du Conseil du roi
le 4 août 1761,
est la première école
de ce genre au monde.

Elle va permettre de faire des progrès considérables dans les soins apportés aux animaux car les responsables du royaume de Louis XV prennent peu à peu conscience de l'importance économique de l'agriculture, vecteur également de progrès social. En outre, des esprits éclairés comme Voltaire, Rousseau ou Buffon qui publie son *Histoire naturelle* en 1749, prônent un retour à la nature. Des Sociétés d'agriculture sont donc créées dans toutes les provinces françaises sous l'impulsion d'Henri-Léonard Bertin, contrôleur général des Finances et rénovateur de l'économie rurale. C'est dans ce contexte favorable que naît en 1761 l'École vétérinaire de Lyon, fondée grâce à la volonté de deux hommes, Henri-Léonard Bertin et Claude Bourgelat. Au XVIII^e siècle en effet, la situation du cheptel en France est très préoccupante. Les conditions d'hygiène sont déplorables et les troupeaux sont régulièrement décimés par des vagues d'épidémie telle que la peste bovine, le charbon ou encore la morve du cheval qui touche toute la cavalerie. Les moyens de lutte sont dérisoires car, à cette époque, les paysans ont encore recours à des pratiques moyenâgeuses. Ils font appel à des guérisseurs qui font les saignées ou lavements, ou à des sorciers ou encore s'en remettent au clergé qui organisent des processions ou des bénédictions censées protéger ou guérir les troupeaux.

Claude Bourgelat est d'abord avocat, mais il abandonne très vite cette profession et obtient à 28 ans le brevet d'écuyer du roi. Nommé directeur de l'Académie d'équitation de Lyon qu'il va diriger pendant plus de vingt ans, il se passionne pour l'étude de l'anatomie du cheval. Au sein de cette académie destinée aux jeunes nobles qui souhaitent apprendre l'art équestre, Bourgelat



BOURGELAT.

Claude Bourgelat gravure par Pigeot

fonde une école de maréchalerie où l'on dispense l'art de ferrer les chevaux et de soigner les maladies de leurs pieds.

À la suite de la publication de plusieurs de ses ouvrages remarquables sur les chevaux, Bourgelat est nommé correspondant à Lyon de l'Académie des sciences de Paris en 1752. Il se lie alors d'amitié avec Henri-Léonard Bertin qui va proposer au roi Louis XV la création d'une école vétérinaire,

la première au monde. Il en deviendra tout naturellement son premier directeur. Elle se situe dans les locaux du Logis de l'Abondance, une ancienne auberge, dans le faubourg de la Guillotière.

Le recrutement et l'enseignement répondent à des règles très strictes. Bourgelat privilégie des candidats issus des campagnes, souvent fils de maréchaux ou de cultivateurs. Ils doivent être âgés de plus de seize ans, (même si l'un des premiers élèves n'avait que douze ans), savoir lire et écrire et pouvoir certifier de mœurs irréprochables. Mais la réalité est bien différente car beaucoup d'élèves ne parlent que le patois et ne savent pas écrire.

La formation est assurée en quatre ans et fondée sur l'enseignement théorique avec l'apprentissage par cœur des cahiers rédigés par Bourgelat et des cours en salle de dissection, au jardin botanique ou à la pharmacie où ils apprennent à préparer les médicaments. Bourgelat va assurer la promotion de son école dans toute l'Europe et dès les premières années, l'École accueille des élèves venant de Suisse, d'Allemagne, d'Italie ou d'Autriche. Une trentaine d'étudiants suivent ses cours. Face à ce succès, une deuxième école est fondée à Alfort, aujourd'hui Maisons-Alfort en 1765. Bourgelat en deviendra le directeur, mais très vite elle fait concurrence à celle de Lyon dont les locaux vétustes et les problèmes financiers menacent sa survie.

Claude Bourgelat décède à Lyon le 3 janvier 1779. L'école vétérinaire quitte le faubourg de la Guillotière pour s'installer à Vaise sous la Révolution. Elle y restera jusqu'en 1977, date de son déménagement à Marcy-L'Étoile.



étonnantes
histoires

Juliette Récamier

1777 LA DAME BLANCHE

*En 1777, l'année où naît
Juliette Récamier,
la mode féminine
est en pleine évolution.*

Sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau et de sa Nouvelle Héloïse, les jeunes femmes découvrent la campagne et le blanc dans la mode, symbole de candeur et de pureté, fait son apparition.

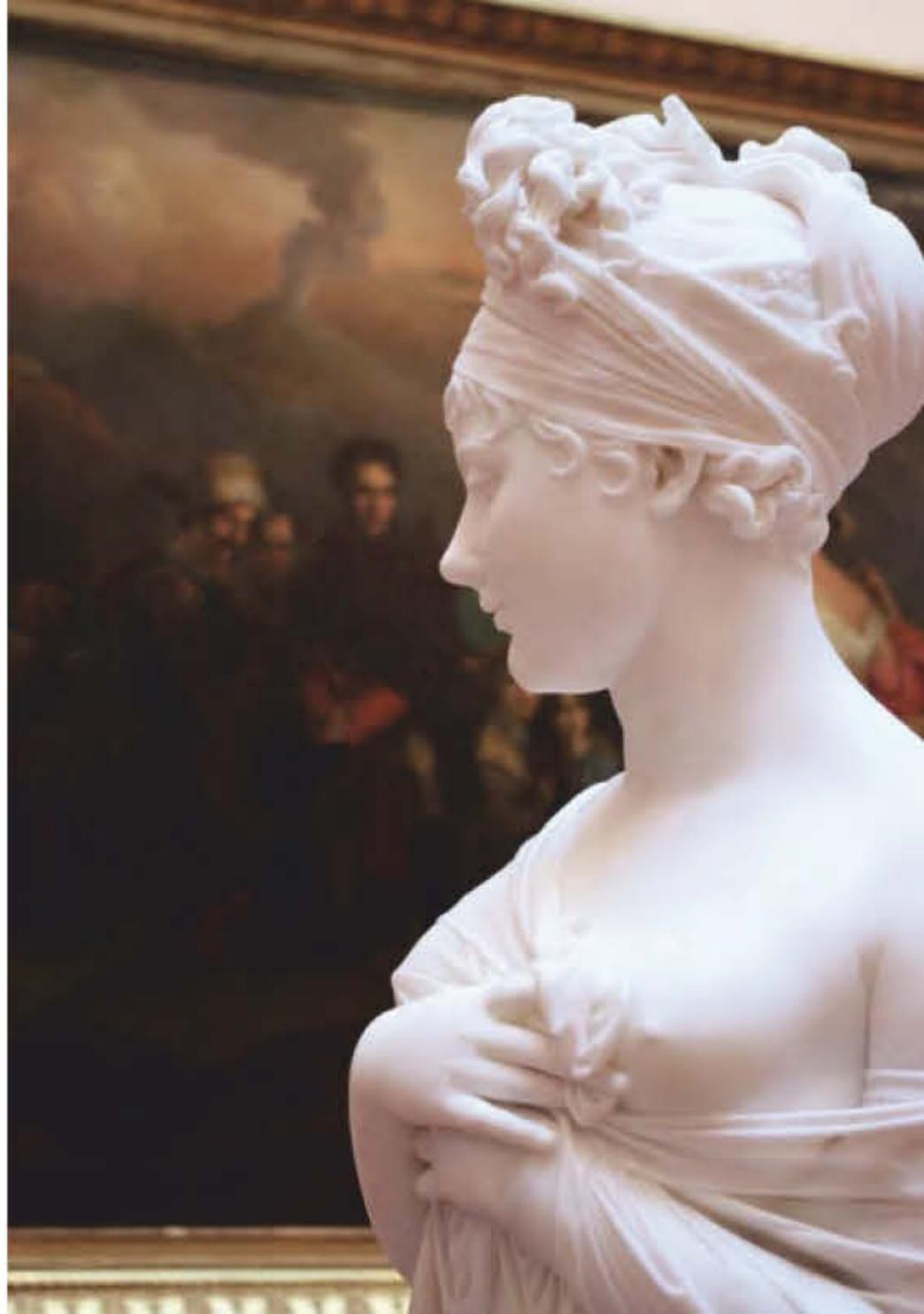
Jeanne, Françoise, Julie, Adélaïde Bernard, fille d'un conseiller du roi, notaire à Lyon, grandit rue de La Cage jusqu'à ce que, en 1786, sa famille parte s'établir à Paris, son père venant d'être nommé receveur des Finances. Juliette séjournera chez une tante maternelle avant d'être envoyée au couvent de la Déserte, chez les Bénédictines. Situé sur l'emplacement du Jardin des Plantes, sur les pentes de la colline de la Croix-Rousse, le couvent domine la Saône.

Juliette gardera un souvenir très fort de ce séjour qu'elle évoque lorsqu'elle rejoint Paris, appelée par ses parents : « Je quitte à regret une époque si calme et si pure pour entrer dans celle des agitations. Elle me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs. » C'est ainsi que s'achève l'enfance de Juliette qui a bénéficié de la sécurité et de la chaleur du couvent qui lui donneront une stabilité qui lui servira toute sa vie. Les dix premières années de Juliette coïncident avec la fin d'une société, celle de l'Ancien Régime. Le monde court vers le gouffre et c'est à Paris que Juliette assistera à la Révolution française.

Mariée très jeune à un riche banquier parisien, elle se fait rapidement connaître par son esprit, son intelligence et sa beauté. Elle tient salon dans l'hôtel particulier de la rue du Mont-Blanc où elle reçoit tous les grands artistes et hommes politiques de son époque. Elle est l'une des premières à se meubler en style « étrusque » et à s'habiller « à la grecque » et joue de ce fait un rôle non négligeable dans la diffusion du goût pour l'Antique qui allait prévaloir sous l'Empire.

L'hôtel Récamier acquit une renommée telle qu'il devint rapidement une curiosité parisienne que tous les provinciaux et étrangers de marque se devaient de visiter. L'année 1800 marque l'apogée de la puissance financière de Jacques Récamier. La rencontre de Juliette avec Chateaubriand date de 1817. Pendant une trentaine d'années, elle vivra avec lui une grande histoire d'amour dont témoignent les 370 lettres de leur correspondance.

En 2009, le musée des Beaux-Arts de Lyon auquel elle fera don à sa mort de trois œuvres majeures dont une sculpture d'Antonio Canova, *Les Trois Grâces*, lui a consacré une exposition, Juliette Récamier, muse et mécène. Cette exposition permettait de découvrir comment Juliette Récamier, de façon très moderne, a su façonner au travers de ses diverses représentations,



portraits, dessins, sculptures, qu'elle faisait retoucher, l'image d'une jeune femme, symbole de la pureté, de l'innocence et de la chasteté mais aussi de la sensualité. Une image très complexe qui entretenait le mystère autour d'elle et qui a contribué à créer le mythe.



À la fois icône de la mode, muse des plus grands artistes, collectionneuse mais aussi mécène, Juliette Récamier qui se retrouve sur les premières revues de mode, apparaîtra toujours vêtue de blanc, négligemment allongée sur une méridienne.

Le premier vol habité

1784 LA FOLIE DES BALLONS GAGNE LYON

*En cette fin du XVIII^e siècle,
l'engouement pour les ballons
à air chaud ne cesse de grandir
depuis l'exploit réalisé
par les frères Montgolfier.*

En effet, après plusieurs essais payés sur leurs deniers, les deux frères vont réussir le 19 septembre 1783 à Versailles, devant le roi Louis XVI, à faire voler un mouton, un canard et un coq enfermés dans un panier rond en osier accroché par une corde au ballon orné de fleurs de lys et des douze signes du zodiaque.

Quelque deux siècles plus tard, les ingénieurs soviétiques et américains ne feront que suivre leur sage exemple en envoyant chienne, singe et souris dans l'espace, avant les hommes. Une fois lâché, le ballon monte à une hauteur d'environ 500 mètres. Handicapé par une déchirure causée au départ, il vole huit minutes et parcourt trois kilomètres cinq cents. Mais l'expérience est un succès et les « passagers » se portent bien. Les frères Montgolfier ont fait la démonstration qu'un organisme vivant pouvait survivre à un séjour en altitude. Étienne se remet au travail et le 19 octobre de cette même année a lieu le premier vol habité, avec Jean-François Pilâtre de Rozier comme passager. Le vieux rêve d'Icare est enfin à portée des hommes.



Auparavant il aura fallu de nombreux essais aux frères Montgolfier, descendants d'une vieille famille de papetiers ardéchois et nés tous deux à Vidalon-lès-Annonay, pour réussir cet exploit. L'idée d'utiliser l'air chaud serait venue à Joseph qui, après avoir jeté un papier dans la cheminée, aurait constaté que celui-ci était aspiré. Ensuite il fait une première expérience avec une chemise fermée puis avec un cube de taffetas de soie, gonflés à l'air chaud, qui montèrent jusqu'au plafond de son logement. Le 4 juin 1783, devant les membres des États particuliers du Vivarais réunis place des Cordeliers à Annonay, le premier ballon réussira à s'élever à 1000 mètres pour se poser dix minutes plus tard. Paris avait eu ses ascensions, Lyon voulait avoir la sienne.

Le 25 novembre 1783 a lieu à Lyon une séance de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts où Joseph de Montgolfier est intronisé comme membre associé. Ce jour-là, une motion pour une expérience aérostatique est votée et Monsieur de Flesselles, intendant de Lyon, est chargé de la souscription pour l'élaboration de l'aérostat. L'opération est un succès. Joseph se charge de la construction avec un ami dénommé Fontaine. 150 tailleurs et couturiers vont mettre en chantier un ballon de 24 700 m³ un des plus grands jamais construits. Il pèse sept tonnes et il est capable d'emmener sept personnes.

Son nom ? Le Flesselles, bien entendu. Courant décembre arrive à Lyon Jean-François Pilâtre de Rozier appelé par Jacques de Flesselles. Les pièces qui devaient former le ballon sont transportées sur l'estrade qui avait été montée dans un champ en dehors de la ville appelé les Brotteaux.

Le lundi 19 janvier 1784 les voyageurs sont présents et ils ont la ferme conviction que l'aérostat les emmènera de Lyon à Paris. Font partie du voyage, Pilâtre de Rozier, le comte de Laurencin qui avait amené une grande partie des fonds, le comte de Dampierre, le marquis de La



Porte d'Anglefort, le prince de Ligne, Joseph de Montgolfier dont ce sera le seul et unique voyage aérien. Le temps est beau et plus de 100 000 Lyonnais sont présents. Mais au bout de douze minutes de vol, le vent change et ramène le ballon d'où il venait. C'est alors qu'une déchirure apparaît au sommet, le ballon perd rapidement de l'altitude et atterrit brutalement à une centaine de mètres de son point de départ. Les voyageurs sont choqués mais indemnes, ce qui n'est pas le cas du ballon à moitié brûlé qui est irrécupérable. Quelle que soit l'époque, il a toujours été difficile pour les Lyonnais de « monter » à Paris !

Montgolfier
© Wikipedia Sequajectrof - Jacques Forêt



étonnantes
histoires

Le théâtre des Célestins

1792 MELPOMÈNE AU PARADIS, THALIE AU PARTERRE

Mirandolina :

*« oh ! Que vient-il de dire là ? !
L'excellentissime monsieur
le Marquis de la Sécheresse
m'épouserait ! Et pourtant,
s'il voulait m'épouser, il y aurait
une petite difficulté : c'est que moi,
je ne voudrais pas de lui. J'aime le
rôti, mais le fumet, je m'en passe. »*

La mise en scène de *La Locandiera* de Goldoni par Claudia Stavisky, en 2001, offre un de ces rares moments de grâce comme seul peut en offrir le théâtre. Claudia Stavisky dirige alors celui des Célestins depuis à peine plus d'un an. « Mon travail consiste à mettre en valeur, au-delà des mots, le sens d'un texte, de faire en sorte qu'il passe, vivant et bouleversant », disait-elle alors. Rechercher la pureté de l'émotion pour toucher le public, c'est aussi ce qu'avait tenté de faire Jean-Paul Lucet, à la fois acteur et metteur en scène, à la tête des Célestins, entre 1985 et 2000, son adorable narcissisme en faisant un pitre de talent. En quinze ans, il fera de ce théâtre l'un des tout premiers de France. Son action dans les milieux scolaires et universitaires sera particulièrement efficace.

Il sera d'ailleurs décoré des Palmes académiques, récompense remise pour la première fois, en France, à un directeur de théâtre. Claudia Stavisky et Jean-Paul Lucet, ne sont que les derniers représentants de cette longue lignée de saltimbanques qui ont contribué au rayonnement du théâtre des Célestins. C'est l'un des seuls théâtres en France, avec la Comédie-Française et le théâtre de l'Odéon, à fêter plus de 200 ans d'art dramatique. En effet, sa construction a été décidée en 1789 sur l'emplacement d'un couvent des Célestins chassés par la Révolution et un premier bâtiment, appelé théâtre des Variétés, sera inauguré le 9 avril 1792. La Société des Célestins, puis Compagnie des Célestins, avait pour objet « l'établissement d'un jardin au centre des terrains des ci-devant Célestins, la construction de 17 maisons environnant ce jardin, la distribution et réparation du bâtiment claustral qui formerait sept maisons particulières dans l'une desquelles serait construite une salle de spectacle. »



En 1871, un incendie détruit entièrement l'édifice. L'architecte Gaspard André aura la charge de le reconstruire. Le théâtre est inauguré le 1er août 1877. Il n'aura qu'une existence éphémère puisque un nouvel incendie ravage la toiture et la scène dans la nuit du 25 au 26 mai 1880. Gaspard André se remettra au travail et reconstruira l'édifice tel qu'on le connaît aujourd'hui. Un théâtre à l'italienne où les rouges et les ors dominent, où les sculptures, moulures et trompe-l'œil abondent. Sa façade est ornée de colonnes et d'un attique sculpté de guirlandes, de lions et d'anges. Une corniche en fronton, une toiture en demi-coupole couronnent l'édifice.

Cancans côté jardin

Mais à cette époque, comme les temps changent, le théâtre était l'endroit où il fallait se montrer plus qu'un lieu de spectacle ! Alors que plusieurs pièces se succédaient dans le brouhaha et l'indifférence générale, on échangeait les derniers cancans, on parlait affaires, on négociait des mariages et on cherchait à rencontrer les personnes importantes. C'est la raison pour laquelle le théâtre n'était pas plongé dans le noir. De même, à l'époque, on ne mélangeait pas les classes sociales : les spectateurs étaient répartis en trois niveaux ; en bas, le parterre était réservé aux gens qui avaient peu de moyens. Au-dessus, dans la corbeille, les petits bourgeois. Plus haut, sur le balcon, dans les loges autour du cadre de scène et dans les baignoires, trônaient les personnes de la grande bourgeoisie, et au paradis ou poulailler, un endroit très bruyant, s'entassaient les gens les plus modestes, dans un désordre bon enfant. Ce qui n'a pas empêché les acteurs les plus célèbres de s'y produire comme Sarah Bernhardt, Cécile Sorel, Jules Berry, Ludmilla et Georges Pitoëff ou encore Louis Jouvet sans omettre les gloires du music-hall comme Joséphine Baker, Mistinguett, Maurice Chevalier. Une rénovation majeure a été engagée dans les années

2002 à 2005. En entreprenant cette rénovation pour des raisons de sécurité, la ville de Lyon a aussi eu l'ambition de privilégier l'accueil et le confort du public, d'ouvrir plus largement ce lieu en le rendant accessible à tous et d'offrir aux professionnels des conditions de travail optimales. Et un peu comme l'Opéra de Paris a son plafond signé Chagall, le théâtre des Célestins dispose depuis le mois de juin 2014 d'un splendide rideau de scène signé Zvy Milshtein où de nombreux personnages, comme échappés des rêves de l'artiste, se donnent la réplique juste avant les trois coups du brigadier.





SIÈGE DE LYON EN OCTOBRE 1793

étonnantes
histoires

L'insurrection de Lyon

1793 SANGLANTE RÉVOLTE

*Il aura fallu deux mois d'un siège
interminable pour que Lyon
la fière, Lyon la rebelle capitule.
C'était le 19 octobre 1793.*

L'arrière-saison était resplendissante et chaude. Toute capitulation porte sa part d'humiliation, celle-ci se transformera en tragédie. Le bombardement de la ville avait commencé en août. En deux mois, Lyon aura reçu 27 691 boulets, 11 674 bombes et quelque 46 000 obus. De quoi venir à bout des caractères les mieux trempés. D'autant que face aux 13 200 gardes nationaux envoyés par la Convention, renforcés de plusieurs bataillons détachés de l'armée des Alpes que Kellermann concentrera devant les quartiers de la Guillotière, sur la rive gauche du Rhône et la colline de la Croix-Rousse, la ville rebelle ne pourra leur opposer au mieux que 7200 hommes mal préparés au combat, mal armés. Des bourgeois salonards, des boutiquiers, des artisans bourreliers, des charpentiers, et surtout des ouvriers au ventre creux.

Combat inégal perdu d'avance

Insigne pied de nez fait aux Jacobins guillotineurs mais vraie maladresse politique, ces troupes disparates de va-nu-pieds est commandé par un noble, Louis-François Perrin de Précý. La Convention aura beau jeu de crier au complot royaliste à la vendéenne et Tallien d'accuser la ville d'être contre-révolutionnaire. Beaucoup plus prosaïquement, c'est la faim et une avalanche d'impôts nouveaux qui ont transformé les Lyonnais en insurgés plutôt qu'une quelconque nostalgie envers la royauté. Comme dans une tragédie shakespearienne, l'insurrection aura ses héros, ses ambitieux et ses traîtres qui livreront aux troupes de la Convention le fort de Sainte-Foy-lès-Lyon.



Louis François Perrin de Precy



Fusillades de Lyon

FUSILLADES DE LYON, COMMANDÉES PAR COLLOT-D'HERBOIS.
Le 14 Décembre 1793, ou 24 Frimaire, An 2^{me} de la République.

Révolte de la faim et de la misère, c'est aussi la faim et la misère qui auront raison de la résistance des Lyonnais à la tyrannie jacobine. Résistance forcément héroïque comme l'affirmera la geste musicale colportée par les chanteurs des rues réquisitionnés pour soutenir le moral des hommes. En effet, après la destruction des moulins à blé sur le Rhône qui alimentent la ville, Kellermann à la tête d'une troupe qui comptera jusqu'à 23 000 hommes, encercle Lyon et la prive de toute source d'approvisionnement. Mais ce qui a d'abord affamé Lyon, c'est la Révolution. À l'origine d'une crise sans précédent dans la soierie qui jette sur le pavé la majorité des canuts, entraînant la disparition de 2000 ateliers et qui condamne 25 000 personnes à la mendicité, elle désespère riches et pauvres, hommes et femmes.

Le 9 mars 1793, lorsque le jacobin Bertrand accède à la mairie avec dans son sillage un Saint-Just sanguinaire, Marie Joseph Chaliier, aux termes d'une série d'élections et de démissions à la fois confuses et troubles, la ville est devenue une véritable poudrière. Les antagonismes entre Jacobins et Rolandins sont exacerbés, les points de vue inconciliables. Il suffira d'une série de décrets plus provocateurs les uns que les autres pris par la municipalité, comme la taxation des vivres qui disparaissent des boutiques, l'instauration d'un tribunal révolutionnaire, la permanence de la guillotine et une contribution forcée prélevée sur les riches pour allumer la mèche dans un climat insurrectionnel.

Les sections contrôlées par le Directoire du département Rhône-et-Loire refusent tout en bloc et notamment leur dissolution. Leur troupe marche sur l'Hôtel de ville. Les premiers coups de feu éclatent le 29 mai 1793. Les Jacobins retranchés à l'intérieur de la mairie sont battus. Pour l'heure, la dictature jacobine a pris fin. Chaliier et ses amis politiques sont enfermés dans la forteresse du quai Pierre Scize. Ils seront jugés.

Répression terrible

Marie Joseph Chaliier est condamné à mort le 15 juillet et exécuté le 16 juillet à six heures du soir. Le bourreau devra s'y reprendre à quatre fois avant d'être obligé de sectionner le coup avec un vulgaire couteau de boucher. Comme quoi, la splendide mécanique mise au point par le bon docteur Joseph Ignace Guillotin pouvait connaître quelques ratés...

Auparavant, un décret de la Convention daté du 12 juillet avait déclaré Lyon en état de rébellion, ce qui impliquait l'ordre de faire marcher les troupes sur la ville. À partir de là, les dés étaient jetés, « alea jacta est » comme aurait dit César.

Après la capitulation, la répression sera terrible. Les tribunaux d'exception condamnent à mort à tour de bras. On exécute les insurgés au canon chargé de mitraille pour aller plus vite. Deux cents morts d'un coup ! La Commission de justice populaire ordonne la destruction des murailles de la ville et de plus de six cents maisons, « tout ce qui porte en soi le caractère de luxe et de l'évident orgueil » dira Collot d'Herbois. On s'empresse de rebaptiser certains quartiers de Lyon. Le quartier Bellecour devient le canton Égalité, la place Bellecour, la place de la Fédération et la Croix-Rousse, la commune Chaliier. Surtout, punition suprême, la ville perdra jusqu'à son nom. Elle deviendra Ville-Affranchie. Elle ne le récupérera qu'après l'exécution de Robespierre. Évidemment, toutes ces blessures ont cicatrisé au fil des siècles mais ceci explique pourquoi dans son inconscient collectif, Lyon entretient toujours une sourde méfiance envers tout ce qui vient de Paris.



étonnantes
histoires

Guignol

1797 UN GONE BIEN DE CHEZ NOUS

*Il ne savait même pas écrire
mais il a réussi à captiver
des générations d'enfants
et d'adultes.*

Il reste le père de tous les chansonniers, humoristes ou caricaturistes qui incarnent l'esprit frondeur des Français, qui ont toujours aimé voir les puissants tournés en ridicule. Né en 1769 dans une famille de canuts, Laurent Mourguet devient à son tour tisseur mais le travail manque et il doit alors se reconvertir. Il quitte la ville pour la campagne et s'improvise marchand ambulant. Il vend des aiguilles, des peignes, des remèdes, des baumes. C'est au cours de ses nombreux voyages qu'il apprend à connaître la région lyonnaise et qu'il va découvrir l'univers des « vogues de campagne », ces fameuses fêtes foraines, des cabarets et du patois local. Il ne quitte pas Lyon pour autant et en 1795, il se fixe dans le quartier de Saint-Paul, au 2, place de la Boucherie, logement qu'il ne quittera qu'en 1840 pour Vienne où il terminera sa vie.



Laurent Mourguet

En 1797, Laurent Mourguet qui s'est improvisé arracheur de dents a une idée pour attirer la clientèle. Il va monter un spectacle de marionnettes à côté de son fauteuil. Il a choisi la marionnette à gaine, le burattino italien. Il débute avec Polichinelle, sa femme, le diable, poursuivant ainsi la tradition du théâtre classique et de la commedia dell'arte. Selon l'actualité du jour et selon son humeur, il improvise des dialogues et des textes qui fustigent les injustices faites aux petites gens.

En 1804, il devient marionnettiste professionnel et monte un premier théâtre sommaire dans la grande allée des Brotteaux au milieu du jardin du Petit Tivoli avec un castelet rudimentaire

composé de quatre perches entourées de toiles peintes. L'entrée coûte deux sous. Ses improvisations sur la base du répertoire italien attirent les promeneurs, enfants, adultes, bourgeois et ouvriers. Pour étoffer son spectacle, il s'adjoint les services d'un compère, Lambert Grégoire Ladré, dit le père Thomas qui joue du violon devant le castelet et invite les passants à regarder le spectacle. Mais Polichinelle et le répertoire italien commencent à être dépassés et Laurent Mourguet veut trouver de nouveaux personnages.

Puis les deux hommes se séparent car le père Thomas est d'humeur imprévisible, trop souvent absent et surtout très porté sur la bouteille. Selon une des hypothèses avancées par les historiens de Guignol, la marionnette de Gnafron, maillon essentiel de la naissance du théâtre de Guignol, aurait été créée par Mourguet au départ de Thomas pour garder le souvenir de son compagnon, gouailleur et grand amateur de Beaujolais. Peu après, Mourguet entre à la crèche de la rue Noire, une des innombrables qu'abrite Lyon.

La crèche était une tradition lyonnaise très ancienne, un théâtre où l'on jouait des drames et des pièces historiques avec des marionnettes à tringles et fils et où on ne jouait la crèche qu'à l'époque de Noël. De simple appareteur de décors, Mourguet commence à manipuler les marionnettes et apprend le répertoire du théâtre : lors de la première apparition de Guignol que l'on date traditionnellement du 24 octobre 1808, la marionnette porte le costume du Père Coquard, un des personnages qu'il a appris à jouer, un homme du peuple apportant un peu de simplicité et de bonne humeur, La tête est une copie de celle de Mourguet lui-même : visage rond et deux fossettes qui encadrent un large sourire. Guignol s'impose très vite comme le porte-parole des petites gens. en 1820, des dix enfants nés de son mariage, Étienne (né en 1797) et Rose-Pierrette (née en 1804) forment avec leur père le noyau d'une nouvelle troupe, vite rejoints par l'époux de Rose-Pierrette, Claude Louis François Josserand, connu sous le nom de Josserand. Les personnages sont plus nombreux, les pièces plus longues mais le principe des textes inventés par Mourguet et ses enfants restent toujours basés sur l'improvisation.



Détail du Mur des Canuts
© Wikimedia Commons Tylwyth Eldar



Joseph Jacquard

1801 LE PÈRE DE L'INDUSTRIE DE LA SOIE

*Au bienfaiteur
des ouvriers
en soie, disait-on
à son propos.*

Pas sûr que les canuts aient partagé l'avis des notables lyonnais qui faisaient ériger une statue à Joseph-Marie Jacquard en 1840. Longtemps, ils ont rendu responsable du chômage le célèbre métier qui porte son nom.

Quoi qu'il en soit, sa statue trône aujourd'hui place de la Croix-Rousse, dominant de son autorité de pierre ce quartier dont l'économie industrielle avait été complètement bouleversée par son invention, à l'origine des fameuses révoltes qui marquèrent l'histoire de la soierie. Fils d'un canut « maître-fabricant », Joseph-Marie Jacquard exerce de nombreuses professions dont certaines sont liées à la soie, mais également à l'imprimerie. Ayant étudié seul la mécanique, il met au point, en 1801, le métier à tisser, dit métier Jacquard. Une nouvelle méthode de tissage qu'il avait déposée le 2 juillet 1800 à la préfecture de Lyon. Son métier est composé de deux parties : le métier à tisser à bras, qui sert à fabriquer de la soie façonnée avec décor et la mécanique Jacquard proprement dite, qui le surmonte. En parler lyonnais, on surnomme cette machine « bistanclaque », onomatopée figurant la suite de sons qu'elle émet.

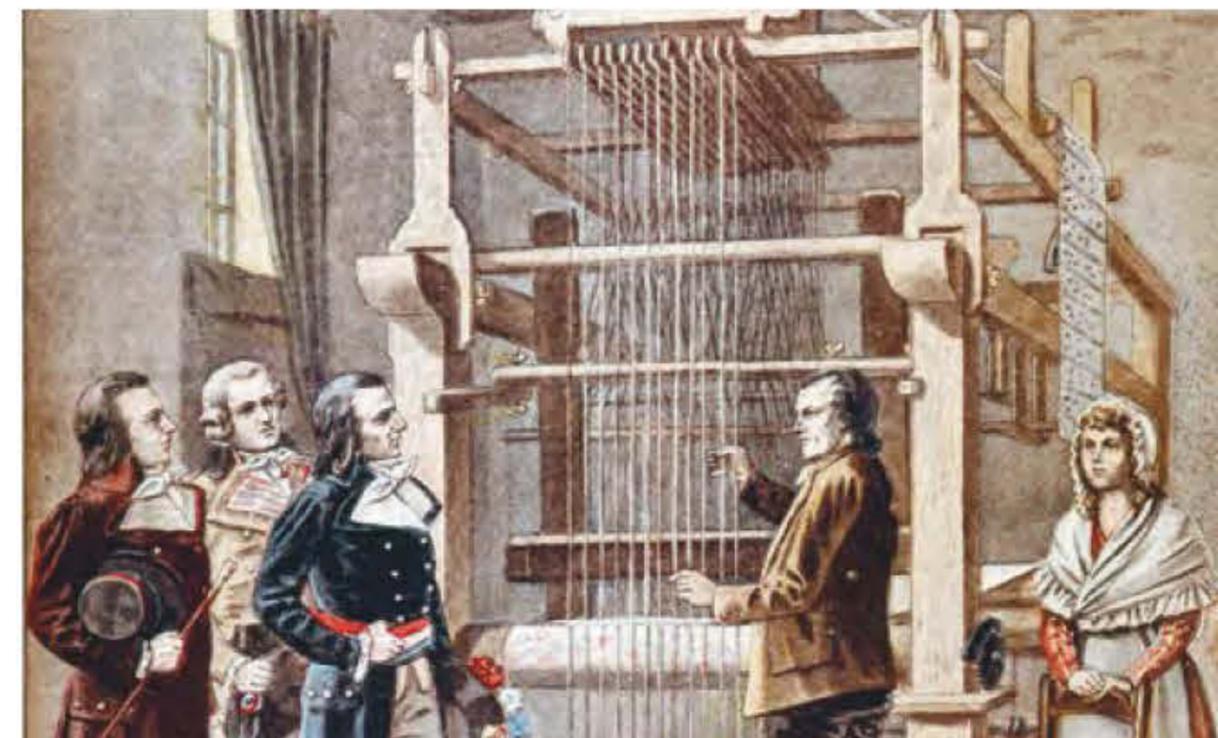
Surtout, il a eu le génie d'équiper son métier d'un mécanisme sélectionnant les fils de chaîne – fils disposés dans la longueur du tissu qui croisent les fils de trame – à l'aide d'un programme inscrit sur des cartes perforées. Il devient ainsi possible à un seul ouvrier de manipuler le métier



à tisser. Auparavant, il en fallait deux, un tisseur et sur le côté un tireur de fil. Les conséquences sont importantes puisque cette invention permet de réduire les effectifs, d'augmenter la productivité et aussi de « verticaliser » les métiers qui en revanche, avec quatre mètres de hauteur, nécessiteront leur installation sur les pentes de la Croix-Rousse où l'on trouve d'anciens couvents avec des plafonds suffisamment hauts, alors qu'ils étaient disséminés auparavant dans toute la ville. Jacquard qui n'a fait que perfectionner une technique déjà existante va pourtant devenir très rapidement célèbre et son invention connaîtra un succès international.

Le 12 avril 1805, Napoléon le rencontre lors d'un séjour à Lyon. L'empereur découvre son invention et comme il souhaite favoriser la soierie lyonnaise aux dépens de l'industrie italienne, il va passer d'importantes commandes pour ses diverses résidences. Le 27 août 1805, Jacquard reçoit, de la part de l'Académie de Lyon, le prix des inventeurs. À partir de cette date, il accumule les prix d'honneur et les récompenses. Le métier Jacquard est d'ailleurs souvent présenté comme l'un des ancêtres de l'ordinateur. À Lyon, le métier Jacquard marque les débuts de la révolution industrielle, qui profitera beaucoup à la ville. Sur cent mille métiers dénombrés en 1879, quarante pour cent d'entre eux étaient concentrés sur la Croix-Rousse. Ils donneront un avantage décisif aux soyeux lyonnais qui achètent la soie brute, dessinent les modèles de tissus avant de les faire fabriquer chez les sous-traitants. Ainsi de grandes

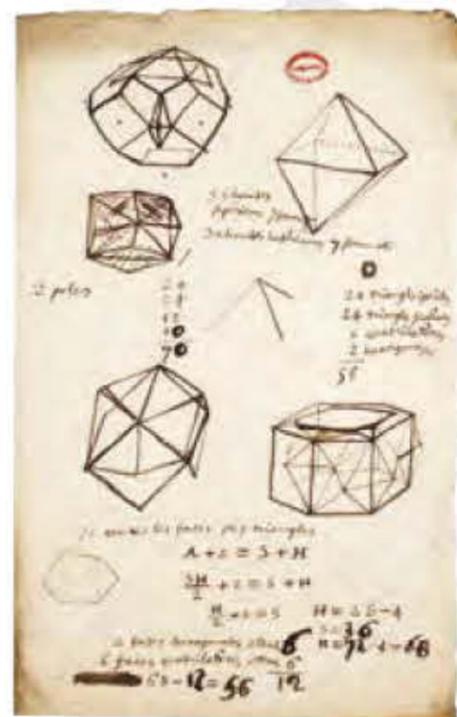
dynasties de soyeux vont naître à Lyon au début du XX^e siècle, comme les Coudrier, les Ducharne ou encore Bianchini-Ferrier qui demandera à un artiste moderne comme Raoul Dufy dès 1912 de faire des dessins pour les tissus. D'autres grandes maisons suivront comme Bucol, Tassinari et Chatel ou Brochier perpétuant l'âge d'or de la soierie lyonnaise, époque désormais révolue.



André-Marie Ampère

1814 LE NEWTON DE L'ÉLECTRICITÉ

« Perfectionner moi-même
et les hommes, voilà l'idée
que j'ai toujours devant les yeux
et fixée dans mon esprit. »



C'est à Poleymieux-au-Mont-d'Or, près de Lyon que l'on peut découvrir le Musée de l'électricité qui retrace la vie et les recherches de celui qui non seulement s'est intéressé à de nombreux domaines tels que le magnétisme, les affinités chimiques, l'histoire naturelle, la botanique, la poésie ou la métaphysique mais surtout a fait des découvertes majeures dans le domaine de l'électromagnétisme et de la chimie, André-Marie Ampère. Né à Lyon en 1775, c'est un enfant précoce. Il n'alla jamais à l'école car son père, disciple de Rousseau, s'inspira de *L'Émile* pour son éducation et apprit à son fils le latin. Esprit curieux de tout, passionné par les mathématiques et doué d'une mémoire prodigieuse, le jeune garçon étudie *La Grande Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et *L'Histoire naturelle* de Buffon.

À 13 ans, il se découvre une véritable passion pour l'algèbre. En 1799, Ampère épouse Julie Carron, dont la famille habite Saint-Germain, non loin de Poleymieux. Sans véritable situation, Ampère a l'idée de monter chez lui un petit laboratoire pour y dispenser des cours de mathématiques, de physique et de chimie. Il était d'une distraction légendaire. Imaginez-le, le sourcil rare, un simple collier de barbe et le regard vacant, prenant son écharpe à la place de l'éponge pour effacer le tableau noir, déclenchant l'hilarité générale. Un jour, sur un chemin de halage en bord de Seine, il ramasse une pierre dont il admire la couleur puis se souvenant brusquement qu'il a cours, il regarde l'heure à sa montre puis il glisse la pierre dans son gousset avant de jeter la montre dans le fleuve...

En 1801, il obtient un poste de professeur de physique-chimie à l'École Centrale de Bourg-en-Bresse. Il se fait remarquer par ses écrits et occupe alors un poste au nouveau Lycée de Lyon. Au décès de sa jeune femme, il quitte Lyon pour Paris et devient répétiteur à l'École Polytechnique puis en 1809, il y enseigne l'analyse mathématique. En 1814, il entre à l'Académie des Sciences puis au Collège de France. Membre de la Légion d'honneur et de nombreuses sociétés savantes, il termine sa vie à Marseille en 1836 dans le dénuement et l'oubli. Fondateur de l'électrodynamique, André-Marie est aussi l'un des pères de l'électromagnétisme. On lui a rendu un juste hommage en donnant son nom à l'une des unités de base du système international d'unités de mesure, l'ampère qui a fait souffrir des générations de cancre.





étonnantes
histoires

Les révoltes des Canuts

1831 DRAPEAU NOIR SUR LA COLLINE

En ce 22 novembre 1831, personne dans la haute bourgeoisie lyonnaise ne s'attendait à voir surgir le drapeau noir sur la colline de la Croix-Rousse. La première révolte des canuts - leur nom viendrait de la canette qui circule sur les métiers à tisser- les a pris par surprise.

En ce 22 novembre 1831, personne dans la haute bourgeoisie lyonnaise ne s'attendait à voir surgir le drapeau noir sur la colline de la Croix-Rousse. La première révolte des canuts - leur nom viendrait de la canette qui circule sur les métiers à tisser- les a pris par surprise. Les insurgés ont déjà leur devise « vivre en travaillant ou mourir en combattant ». Cette révolte marque un tournant dans les luttes de la classe ouvrière. Elle préfigure en effet, un siècle de luttes intenses qui se prolongeront jusqu'au Front populaire. Elle se produit dans un contexte de révolution industrielle et de libéralisation de l'économie qui dégrade profondément la condition de vie ouvrière.

Lyon est alors la seconde ville de France. Sur l'emplacement de l'actuel boulevard de la Croix-Rousse, d'anciens remparts percés de portes séparent de la ville ce faubourg très actif presque entièrement peuplé d'ouvriers de la soierie.

La moitié de l'agglomération lyonnaise, soit environ 180 000 habitants, vit alors du tissage de la soie. Le travail est organisé selon un modèle original : le négociant appelé aussi fabricant ou soyeux fournit la matière première et le dessin aux chefs d'atelier ou canuts auxquels il passe des commandes et qu'il paie à la pièce.

Le chef d'atelier, maître ouvrier, est en réalité propriétaire de ses métiers familièrement appelés « bistanclaques ». Il en assure l'entretien et le montage. Il en possède en moyenne de deux à six.

Il travaille lui-même sur un métier mais fait travailler également des compagnons qui sont salariés à la journée mais vivent généralement chez le canut qui les loge et les nourrit et dont ils partagent la condition. Tout un éventail de métiers complètent cette organisation : les metteurs en carte, les brocheurs, les moulineurs, les ourdisseurs, les passementières, les teinturiers...

Dix-huit heures de travail par jour

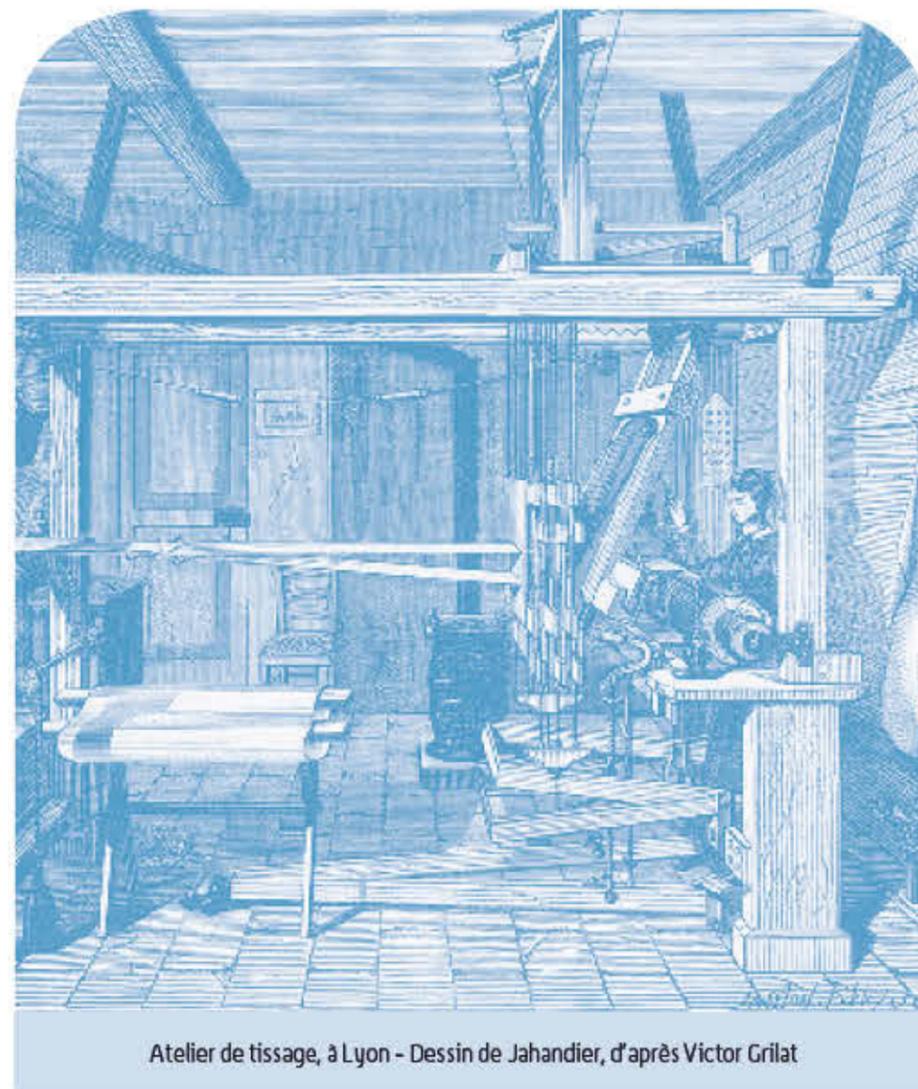
En 1831, on compte à Lyon 30 000 ouvriers de la soie. La journée est longue et le préfet lui-même reconnaîtra « que ces malheureux en travaillant dix-huit heures par jour ne gagnaient pas seulement pour vivre ». À cause de l'apparition de métiers à tisser beaucoup plus productifs qu'auparavant comme le métier Jacquard et en dépit d'une demande soutenue, leur revenu est deux fois moindre que sous le Premier Empire. Les salaires tellement bas, 18 sous environ pour 15 heures de travail, ne leur permettent qu'une vie de misère. À l'automne 1831, malgré une situation économique meilleure, les prix de façon n'ont toujours pas augmenté. Il est temps de réagir. Le mouvement revendicatif ouvrier s'organise. La ville de Lyon et ses faubourgs sont divisés en sections avec des chefs à leur tête pour les représenter à la Commission des ouvriers. Une pétition est présentée au préfet pour que le prix de façon de la soie soit revu mais la négociation n'aboutit pas et les ouvriers décident un arrêt immédiat du travail. « À bas les lampes, à bas les navettes ! ». Le 24 octobre une marche silencieuse de 6000 chefs d'ateliers et compagnons se dirige vers la Préfecture, place des Jacobins « sans armes et sans bâtons ». À la suite de discussions, un tarif minimum est adopté mais le préfet rappelé à l'ordre par le ministre doit faire machine arrière. En effet, un certain

nombre de fabricants invoquant la loi Chapelier [1791] qui interdit les associations ouvrières, refusent toute augmentation de salaire ce qui déclenche le soulèvement des canuts.

Le 21 novembre, les gardes nationaux ouvrent le feu sur les ouvriers rassemblés.

Alors de chaque maison sortent des combattants armés de pelles, de pioches et de bâtons. Quelques-uns ont des fusils. Ceux qui n'ont pas d'armes utilisent les pavés des rues. Les insurgés sont rejoints par les ouvriers de tous les quartiers et de toutes les professions. Le tocsin sonne à toutes les églises. Les troupes quittent la ville et l'Hôtel de ville est occupé par les insurgés. Mais le soulèvement des canuts reste isolé et il est donc voué à l'échec. Le duc d'Orléans et le maréchal Soult, ministre de la guerre quittent Paris pour Lyon à la tête de 20 000 hommes et attendent aux portes de la ville que le calme revienne. Le 5 décembre 1831, les troupes peuvent entrer dans la ville sans effusion de sang. Le tarif minimum est abrogé, le préfet jugé trop conciliant, révoqué. Une dizaine de canuts sont traduits en justice mais ils sont vite acquittés.

Saint-Marc Girardin, conseiller d'État exprime la frayeur des classes possédantes face à cette révolte dans le Journal des débats du 8 décembre : « La sédition de Lyon, écrira-t-il, a révélé un grave secret, celui de la lutte intestine qui a lieu dans la société entre la classe qui possède et celle qui ne possède pas... Les barbares qui menacent la société ne sont point au Caucase, ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières. » À la fin de l'année 1833, le gouvernement ne s'attend pas à une nouvelle insurrection à Lyon dans la mesure où la conjoncture économique est



Atelier de tissage, à Lyon - Dessin de Jahandier, d'après Victor Grilat

bonne et où l'industrie lyonnaise de la soie est florissante. Le patronat qui juge excessive l'augmentation de salaire des ouvriers veut leur imposer une baisse.

Conflits et grèves s'ensuivent qui vont rapidement déboucher sur la « Semaine sanglante ».

Les rues sont hérissées de barricades transformant la Croix-Rousse en véritables camps retranchés. Le drapeau noir flotte sur Fourvière, Saint-Nizier et l'Antiquaille. Le quartier de la Croix-Rousse est bombardé par la troupe qui a reçu des renforts. Puis, l'armée reconquiert progressivement la ville aux mains des insurgés.

Le 15 avril 1834 marque la fin de la Sanglante semaine à Lyon. La deuxième insurrection des canuts est matée dans le sang. Plus de 600 morts sont à déplorer et 10 000 insurgés seront jugés lors d'un procès monstre à Paris en avril 1835. Ils seront condamnés à la déportation ou à de lourdes peines de prison.

Si cette révolte a été un échec pour les revendications des canuts, elle a eu un retentissement considérable en France et même en Europe et elle a permis la transformation de la classe ouvrière. Celle-ci s'est organisée en un syndicalisme moderne dont les revendications portent sur les salaires bien sûr mais aussi sur la représentation professionnelle ouvrière. Elle a donné naissance à la grève générale dont la révolte lyonnaise de 1834 constitue une première application.



étonnantes
histoires

Le Palais de Justice de Lyon

1835 VINGT-QUATRE COLONNES À LA UNE

À toi, Jean !

L'acteur se leva de son siège.

Il fit quelques pas.

On sentit aussitôt

qu'il se passait quelque chose.

Littéralement, on avait l'impression qu'il soulevait les colonnes du temple. C'était toute la différence entre un grand acteur et sa doublure lumière qui venait de répéter dix fois la scène sans qu'on éprouve la moindre émotion. Jean Gabin y apportait une dimension magistrale. Il tournait l'une des séquences importantes de Verdict.

André Cayatte avait choisi à coup sûr le décor imposant du Palais de Justice de Lyon parce qu'on y ressentait mieux que partout ailleurs le poids écrasant de la justice.

C'est sans aucun doute ce qu'avait cherché à inspirer le maître d'ouvrage : une véritable crainte devant le pouvoir absolu du juge ou des jurés même si dans l'esprit de l'architecte Louis-Pierre Baltard, son concepteur, qui y consacra plus de quinze années de sa vie, le Palais de Justice de Lyon incarnait une synthèse réussie entre la culture italienne et le néoclassicisme français.

Dressé sur la rive droite de la Saône, à l'emplacement même où l'on avait toujours rendu la justice depuis le Moyen Âge, le Palais de Justice de Lyon, anciennement Palais de Roanne, en impose d'abord par ses vingt-quatre colonnes. Dessinées une à une par Baltard, elles soulignent le mouvement de la rivière avec en toile de fond, la colline de Fourvière. Ces 24 colonnes corinthiennes correspondent en fait aux 24 heures de la journée. La pierre utilisée pour les colonnes et pour le péristyle provenait des célèbres carrières de Villebois dans l'Ain. Chaque pierre de 500 à 800 kilos fut taillée au maillet et au ciseau. Certaines furent posées à plus de vingt mètres de hauteur. Il est vrai que Louis-Pierre Baltard,

le père de Victor qui conçut les Halles de Paris, s'était pris d'une véritable passion pour le Palais de Justice de Lyon, aujourd'hui classé monument historique, et qui vient de bénéficier d'un sérieux lifting.

À la fois peintre, graveur, sculpteur et architecte, Baltard se met au travail dès 1830. Il va réaliser des dessins au lavis - outre ceux des colonnes corinthiennes - qui précisent dans les moindres détails la décoration du bâtiment, les menuiseries, le mobilier, la lustrerie et les statues en



marbre de Carrare symbolisant notamment la Justice et la Force. Muni de ses pinceaux et de sa palette, il ébaucha même le décor d'un plafond qui aurait dû être celui de la Cour d'Assises, comme il entama la sculpture du tympan de la salle des pas perdus, projets qui n'ont jamais abouti. C'est par exemple le sculpteur Jean-François Legendre-Héral qui, un an après la mort de Baltard, réalisa en pierre de Seyssel le bas-relief qui représente

l'hommage de la ville de Lyon aux sciences, aux arts, au commerce et à l'agriculture. Dans ce bas-relief, le Rhône y coule des jours paisibles sous les traits homériques d'un homme barbu tandis que la Saône est représentée par une jeune femme alanguie.

Au centre de la scène, si la ville accueille Hermès, dieu du commerce et des voyageurs, portant les plans du Palais de Justice, il faut savoir que dans son projet initial, Baltard sans doute victime d'une poussée de fièvre narcissique, s'y représentait lui-même. La pose de la première pierre eut lieu le 28 juillet 1835 en plein règne de Louis-Philippe. Louis-Pierre Baltard était absent. Décédé en 1846 à l'âge de 82 ans, il n'assista pas non plus à l'inauguration de l'œuvre de sa vie en 1847.

Le Palais de Justice de Lyon fut le théâtre de procès célèbres : Le 2 août 1884 l'anarchiste italien Santo Caserio qui avait assassiné à Lyon le 24 juin de la même année le président de la république Sadi Carnot y fut condamné à mort. Le 9 janvier 1943, le général de Tassigny y fut accusé de haute trahison pour avoir refusé d'obéir aux ordres de Vichy. Le 24 janvier 1945, Charles Maurras y fut au contraire jugé et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité pour intelligence avec l'ennemi. Enfin, le 11 mai 1987, dans la salle des pas perdus aménagée pour cette circonstance exceptionnelle, Klaus Barbie y fut jugé pour crime contre l'humanité. Remarquons perfidement que selon une habitude bien ancrée dans la tradition lyonnaise, alors que le devis initial de la construction du Palais de Justice avait été arrêté à la somme de deux millions deux cent seize mille francs, à l'arrivée la facture avait plus que doublé puisqu'elle dépassait largement les cinq millions de francs.



La Brasserie Georges

1836 UNE RHAPSODIE POUR LES YEUX ET LE PALAIS

La Brasserie Georges est un de ces lieux mythiques de Lyon où ressurgissent les souvenirs de la Belle Époque.

Avec un peu d'imagination, on pourrait voir les silhouettes de Valentin le désossé ou de la Goulue se réfléchir dans les miroirs qui ornent la grande salle qui peut accueillir jusqu'à 550 convives. À un jet de flèche de la rive droite du Rhône, la brasserie est ancrée au cœur du quartier de Perrache. Elle fut pourtant construite en 1836 par Georges Hoffherr, un brasseur émigré d'Alsace soit quelque vingt ans avant la mise en service de la gare. À l'origine, elle constituait une étape essentielle pour les diligences qui se rendaient de Paris à Lyon puis à Saint-Étienne et Marseille.



La salle de restaurant est habillée de marbre. Le carrelage de 600 m² est disposé en fausse mosaïque avec des motifs géométriques Art déco. Au-dessus d'une autre grande glace murale est inscrite la fameuse devise de la Maison :

« Bonne bière et chère depuis 1836 », toutes les grandes baies vitrées, dont cinq à guillotine, datent des années 1930. Les cinq lustres ont été fabriqués par les Forges de Vulcain. Ils pèsent chacun 250 kg et sont encore descendus tous les mois par quatre personnes pour nettoyage, grâce à un treuil métallique. Le grand plafond est décoré de fresques dessinées par Bruno Guillermin, peintre de l'école lyonnaise. Elles représentent des scènes champêtres de grande dimension sur les thèmes de la moisson, des vendanges, de l'eau et de la bière, complétées par des motifs géométriques et de grands bouquets de roses. En 1924, le peintre Bruno Guillermin a redécoré la salle dans un flamboyant style Art déco. La brasserie Georges est aussi un défi architectural.

Elle est constituée de 600 m² de plafond soutenus uniquement par quatre poutres en sapin longues de 25 mètres, amenées du massif de la Chartreuse par chariots à bœufs.

Visiteurs illustres, qu'avez-vous pensé de l'addition ? Paul Verlaine, poète toujours dans « la mistoufle », ne l'a-t-il pas trouvée un peu trop salée ? Quant à Mistinguett ou Jacques Brel qui se sont succédés sur les traditionnelles banquettes en moleskine rouge autour d'une choucroute ou de « lyonnaiseries » dont le fameux saucisson pistaché, ils avaient les moyens ...

La brasserie Georges fabrique également sa bière depuis sa création, lorsque l'eau de Lyon était considérée comme étant d'une qualité exceptionnelle. Le record du monde de la plus grosse choucroute y a été établi par l'équipe de la brasserie le 21 novembre 1986, et homologué au Livre Guinness des records. La fabrication de cette choucroute record a nécessité plus de 1000 kilos de chou et 2 000 invités ont pu la déguster. Les entreprises partenaires avaient construit pour l'occasion un plat d'une demi-tonne, de 8 m de long et de 1,20 m de large. Autre record du monde, celui de la plus grosse omelette norvégienne qui a mobilisé pas moins de 1368 œufs, battus en 1996. Édouard Herriot était loin de toutes ces idées de record quand, y déjeunant avec Léon Blum, il déclarait entre la poire et le fromage, « ici c'est un resto populaire mais avec une cuisine bourgeoise, voilà ce que devrait être le socialisme. »



étonnantes
histoires

La Cour des Voraces

1848 LE CREUSET DE LA COLÈRE

Située sur les pentes de la Croix-Rousse, la Cour des voraces construite vers 1840 est un bel exemple de l'architecture lyonnaise liée à l'industrie de la soie.

Cette cour d'immeuble, célèbre pour son monumental escalier de façade, à rampes de fer forgé, est inscrite à l'inventaire des Monuments historiques.

La construction s'élève sur six niveaux. L'immeuble regroupe aujourd'hui une soixantaine d'appartements réhabilités par l'Association Habitat et Humanisme. C'est un lieu symbolique comme en atteste la plaque commémorative sur laquelle est inscrit : « Dans la Cour des voraces, ruche du travail de la soie, les canuts luttèrent pour leurs conditions de vie et leur dignité. »

On raconte que la Cour des voraces a servi de refuge aux ouvriers canuts en colère, en guerre contre leurs patrons et qui réclamaient des réformes sociales. Cette cour devint célèbre par la bataille qui les opposa aux soldats de l'armée régulière lors des insurrections républicaines de 1848 et 1849. Ce nom viendrait de la loge d'une organisation mutualiste de canuts, le Devoir mutuel, qui tenait en ces locaux des réunions. Le mot « Dévoirant », c'est-à-dire les membres du Devoir mutuel, déformé, aurait donné vorace. Une autre hypothèse fait état de la protestation des canuts qui auraient exigé « voracement » le maintien de l'ancienne mesure du « pot lyonnais » de 1,04 litre que le gouvernement décida en 1846 de passer à 46 cl comme le pot parisien.





étonnantes
histoires

Le Parc de la Tête d'Or

1857 UNE RESPIRATION DANS LA VILLE

Avec plus de 117 hectares de verdure situés en plein cœur de la ville, au bord du Rhône, un lac de 16 hectares, un parc zoologique et un jardin botanique, le parc de la Tête d'Or à Lyon est un lieu exceptionnel qui n'a cessé d'évoluer depuis sa création.

Il est ouvert au public en 1857, au même moment que Central Park à New York. Depuis 150 ans, des aménagements et des réhabilitations ont été réalisés, notamment la rénovation des grandes serres ou la création de la plaine africaine, mais la structure globale du parc que l'on peut admirer aujourd'hui est restée fidèle aux dessins d'origine.

Dès 1530, sous le règne de François 1^{er}, le terrain sur lequel le parc sera bâti s'appelle déjà « la tête d'or ». Ce nom vient d'une légende racontant que les croisés auraient rapporté et enfoui un trésor, une tête de Christ en or.

Autour de cette tête de Christ en or, existe aussi une autre légende provenant des tisseurs lyonnais, qui expliquerait la création du lac du parc. Lors du chantier de construction en 1856, les ouvriers qui creusaient le lac étaient d'anciens canuts. Ces derniers, vivant dans un grand dénuement à cause du chômage de la fabrique de tissu, s'étaient révoltés à plusieurs reprises de manière sanglante. Le chantier du parc arrivait à point nommé pour canaliser les émeutes et permettre aux canuts de sortir de la misère. Ils s'attelèrent à creuser le lac du parc pour gagner le sou avec l'espoir secret d'y découvrir la fameuse tête d'or.

Pendant les travaux, un canut se serait heurté à un obstacle en creusant et il aurait découvert la tête du Christ en or. Ses collègues ne tardèrent pas à se quereller pour récupérer le trésor. Ne voulant pas partager, les canuts s'empoignèrent devant le visage impassible de la tête d'or.

Face à ce triste spectacle, le Christ se mit à pleurer devant l'égoïsme des hommes. Une larme coula le long de son visage puis tomba sur la terre de la vaste étendue creusée par les tisseurs, pour se transformer en un gigantesque lac. La montée des eaux fut telle qu'elle engloutit à jamais la tête du Christ sous le regard médusé des ouvriers.

Par la suite au XIX^e siècle, l'idée de créer des parcs au cœur des villes commença à se développer. C'est alors que le projet du Parc de la Tête d'or vit le jour. Le sénateur-maire de Lyon, Claude Marius Vaisse, souhaitait doter la ville d'un espace réservé à la promenade à l'instar de Paris et de son bois de Boulogne. C'est d'ailleurs à cette époque que les grandes villes de province telles que Marseille, Bordeaux et Rennes imitèrent la capitale en créant chacune leur parc urbain.

En 1854, la ville de Lyon fit l'acquisition du domaine de la Tête d'or qui s'étendait sur 117 hectares. Un an plus tard, le projet du parc était confié à Denis Bühler, architecte paysagiste célèbre pour la création de parcs et jardins avec son frère Eugène. Ils conçoivent un parc de style paysager ou jardin anglais. Le chantier est difficile car l'ambition de Bühler est grande, il choisit de creuser un lac, de créer des digues, de donner du relief au terrain, de créer des allées de différentes largeurs pour les promenades à pied, à cheval et en voiture, de construire des serres et une orangerie, de réserver des espaces pour les divertissements. Bühler prévoit aussi la création d'un jardin zoologique ainsi qu'un espace pour accueillir le jardin des plantes déjà existant sur les pentes de la Croix-Rousse.

Tournez manèges !

En 1859 est créé le Chalet du Parc, qui est le premier endroit où les promeneurs pourront se rafraîchir et se reposer puis le carrousel du parc en 1895. Entièrement fabriqué en bois, c'est le plus ancien manège de Lyon. Il a été restauré en 1985. C'est en 1898 que sont installées des grilles d'entrée issues des grands modèles de la ferronnerie d'art classique du XVIII^e siècle. Il faut noter que le parc possède sept entrées différentes, dont la plus remarquable est la porte des enfants du Rhône ornée d'une monumentale grille de 32 mètres de long et dont la porte centrale mesure 11 mètres de hauteur. En 1908 est construit le nouveau chalet des gardes, puis l'embarcadère, le théâtre de Guignol et en 1964 est implantée sa célèbre roseraie internationale et ses 60 000 rosiers. Le parc zoologique a été créé en même temps que le parc. Au début, il présentait quelques animaux sauvages locaux, mais peu à peu, les aménagements se sont multipliés pour accueillir des animaux venus du monde entier. En octobre 2006 a été inaugurée la plaine africaine, un espace où 130 animaux différents - certains appartenant à des espèces rares et protégées - cohabitent en liberté sur 2,5 hectares.

Aujourd'hui, le Parc de la Tête d'or fait partie intégrante de l'identité de Lyon et de sa renommée. C'est le plus grand parc de France à se trouver au cœur d'une ville et il attire de nombreux visiteurs toute l'année et depuis l'origine, sur ses bancs publics, s'y sont échangés des millions de baisers.



étonnantes
histoires

Le Progrès

1859 LA NAISSANCE D'UN JOURNAL

Dans le nouveau quartier de la Confluence à Lyon, le navire amiral du journal « Le Progrès » avec son architecture imposante aux lignes si sobres qu'elles en paraissent presque austères, pour un peu donnerait une impression de puissance et de prospérité intactes.

Toutefois, à l'image de l'ensemble de la presse quotidienne, *Le Progrès* tanguait, malmené à la fois par cette hérésie des journaux gratuits et par internet, entre autres symptômes d'une société qui désapprend à penser. Sans compter le vieillissement du lectorat traditionnel de la presse régionale. Cette fois, la fragilité est économique, la vulnérabilité circonstancielle. Rien à voir avec la calamiteuse aventure Jean-Charles Lignel qui reste inscrite dans la mémoire du journal avec la même force que la fleur de lys qui marquait autrefois au fer rouge l'épaule de la fille de joie. En effet, lorsqu'en avril 1979, aux termes d'une homérique et inédite vente aux enchères privées, Jean-Charles Lignel, jeune dandy à la Rolls-Royce rouge, s'emparait du journal aux dépens de sa tante Hélène Brémont : *Le Progrès* était rentable. Avec plus de trois-cent mille exemplaires vendus chaque jour, il conservait une influence considérable qui reposait d'abord sur les liens affectifs tissés avec ses lecteurs. Le talent de ses grandes plumes donnait au journal une aura incontestable. Il n'aura fallu que sept petites années à Jean-Charles Lignel pour faire de cette entreprise prospère, dans un vertigineux enchaînement d'imprudences et de provocations, au gré de ses fougades, quasiment un champ de ruines. Tentative quasi unique dans toute l'histoire de la presse pour asservir un journal au seul profit des rancunes et des ambitions personnelles de son propriétaire. En 1986, le groupe Hersant n'avait plus qu'à se présenter pour siffler la fin de la récréation et prendre le contrôle du journal. Ce n'était que le début de la valse triste des soupirants qui donnait le « la » d'un inéluctable processus de concentration dans le monde de la presse. Après Hersant, il y eut Dassault en 2004. Puis *L'Est républicain* en 2006, lui-même racheté par le Crédit mutuel en 2009. Triste destinée pour un journal qui s'affichait dès l'origine comme républicain, c'est-à-dire d'opposition, à une époque où la presse était la plus asservie au pouvoir. C'était en 1859. Le maître-imprimeur Chanoine faisait paraître le



12 décembre de cette année-là le premier numéro du *Progrès*. D'ailleurs, le pouvoir se méfiait tellement des journaux qu'on découvrirait seulement en 1863 que le rédacteur en chef du *Progrès* était en réalité un agent de Napoléon III qui émargeait sur les fonds secrets de l'empereur. Tout de suite, le journal adoptera des opinions volontiers frondeuses. Toute son histoire est d'ailleurs émaillée de prises de positions audacieuses et c'est un journal anticonformiste que rachète Léon Delaroche à la veuve Chanoine en 1880. Ce dernier en fera un quotidien résolument moderne, en étant le premier à lancer des éditions locales multiples. Ainsi *Le Progrès* a-t-il été du côté de Dreyfus, de Zola, soutenant ensuite le cartel des gauches, dénonçant le nazisme dès 1930, se rangeant aux côtés des républicains espagnols et surtout ayant le courage de se saborder en novembre 1942 lors de l'invasion de la zone libre par les Allemands.

À cette occasion, Émile et Hélène Brémont, la tante de Jean-Charles Lignel, célèbre aussi pour son face-à-main, mettront un point d'honneur à payer au personnel plusieurs années de salaire d'avance. Le geste ne peut qu'entretenir la nostalgie du panache et rappeler avec éclat qu'un journal, pour les véritables hommes de presse, n'a jamais été une entreprise tout à fait comme les autres.

La Chambre de Commerce

1860 AU CŒUR DE L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

Lorsque Napoléon III et l'impératrice Eugénie inaugurent le 25 août 1860 les nouveaux bâtiments de la Chambre de Commerce de Lyon.



La nouvelle religion de l'argent est à son apogée et la célèbre formule de Guizot « enrichissez-vous » qui traduit tout l'esprit de la monarchie de juillet, convient si bien à cette grande bourgeoisie industrielle et inventive lyonnaise qui se presse dans les salons du nouvel édifice, qu'on la dirait spécialement écrite pour elle.

En effet, pas un encorbellement, pas un balcon ouvragé, pas une colonne sans parler de la majesté même de toute l'architecture du bâtiment qui n'incarne à sa façon la prospérité de la ville. Une puissance économique qui tire son origine du commerce de la soie à la Renaissance, puis de la fabrication des tissus, et qui vient de donner naissance à travers celle des colorants à une puissante industrie chimique.

Il n'y a jamais eu de vraie noblesse à Lyon, les particules y étant aussi rares dans les arbres généalogiques que l'eau dans le désert de Gobi. Sa vraie noblesse, la ville la tirera toujours de ses marchands, du génie créateur de ses industriels dont la mécanique Jacquard reste encore un des meilleurs exemples ou de ses banquiers comme Louis Pons qui fonde la banque veuve Morin-Pons en 1805.

Toutes ces grandes familles comme les Brossette, les Rambaud, les Riboud, les Gillet, les Morel-Journal dont l'un des membres sera même président de la Chambre de Commerce, consolident leur puissance au gré des alliances matrimoniales. Toujours avec la bénédiction de l'église, quand ce ne sont pas les bons pères qui organisent eux-mêmes les mariages. Ainsi la ville avance-t-elle dans le secret de ses confessionnaux et de ses salons.



Palais du Commerce
© Wikipedia Jean-Marc Brivet

La construction du nouveau Palais du Commerce a été décidée en 1853. Il devait abriter un musée d'Art et d'industrie, des magasins, la Compagnie des Agents de change, les courtiers en soie qui quitteront le bâtiment dès 1867 ainsi que la Chambre et le tribunal de Commerce. La première pierre sera posée en mars 1856. La construction débutera selon les plans de l'architecte René Dardel. L'édifice a, bien sûr, sa salle de la Corbeille où l'on spéculera longtemps autour des petites et moyennes entreprises, en particulier celles exploitant la houille blanche des Alpes. La Chambre de Commerce de Lyon sera la première en France à se voir confier la gestion d'un aéroport, celui de Lyon-Bron en 1929.

Mais la ville de Lyon, dut-elle être blessée dans son amour propre, est loin d'être la première en France à avoir eu sa Chambre de Commerce. Si le roi Louis XIV signait le 20 juillet 1702 les lettres patentes portant création de la Chambre de Commerce à Lyon, c'est Henri IV qui signait dès 1599 celles de son éternelle rivale, Marseille. À l'origine, la Chambre de Commerce de Lyon se présentait comme un médiateur entre les négociants lyonnais et le pouvoir central, œuvrait pour la liberté du commerce, la préservation des foires et l'allègement des péages et des taxes de douane. En fait, elle avait surtout pour mission de protéger le monopole du commerce des soies afin d'assurer la prospérité des manufactures. Trois siècles plus tard, elle reste encore au cœur de l'activité économique de la vie lyonnaise.

Les Rancy

1860 UNE VIE SUR UN FIL

Monsieur Loyal, silhouette longiligne chamarrée d'un habit à queue-de-pie et brandebourgs pénètre sur la piste dans un faisceau de lumière dorée.

Dans la plus pure tradition du cirque, il va tenir en haleine petits et grands enfants. Ça lui est d'autant plus facile cette fois qu'il va conter le numéro d'amour entre un dresseur de chevaux qui fut un temps apprenti boulanger à la Croix-Rousse, et une jolie écuyère. « Voilà, mesdames et messieurs, chères têtes brunes, blondes ou rousses, le récit édifiant de la vie de Jean-Baptiste "Théodore" Rancy... » Mais avant d'aimer, Jean-Baptiste "Théodore" aura dû se donner la peine de naître. C'est chose faite le 23 juillet 1818 dans cette France de la Seconde Restauration dans laquelle Louis XVIII tente plutôt mal que bien de mener une politique de réconciliation nationale et où le cirque est devenu un divertissement de choix. Comme tous les enfants du voyage, Jean-Baptiste "Théodore" est né dans une roulotte. Sa mère est danseuse de corde.

La petite troupe ambulante s'est arrêtée sur la place de Chalais. Les hasards des tournées ont voulu que Jean-Baptiste "Théodore" naisse en Charente. Le lieu en vaut bien un autre. Selon la légende, sa mère serait remontée sur sa corde le lendemain même de l'accouchement. La famille Ranz dont le nom s'est francisé en Rancy, est originaire du Tyrol autrichien.

Après une enfance errante et foisonnante d'un enfant de la balle, Théodore Rancy se transforme en adolescent rebelle qui s'éloigne très vite du cocon familial. Il devient lutteur de foire sur les places de Lyon avant de se produire dans le petit cirque Robba au sein duquel il se perfectionne dans l'art équestre. Il sera même un temps professeur d'équitation et de gymnastique au collège jésuite d'Annonay. Puis, il se fait engager à Lyon par le cirque Franconi.



C'est alors une vie flamboyante de nomade. Grâce à son numéro de dressage de chevaux, il sera remarqué et engagé par le tsar avec le titre de grand écuyer et un revenu confortable. Lorsqu'éclate en mars 1854 la guerre de Crimée autour d'une rivalité de plusieurs nations européennes sur la protection des lieux saints, il doit quitter précipitamment la Russie car la France est partie prenante dans le conflit. Embauché à Paris, il s'empresse de séduire la fille du directeur du cirque Loyal, celui-là même qui donnera son nom à tous les bonimenteurs de chapiteaux. Elle a 15 ans de moins que lui. Jean-Baptiste "Théodore" épousera Olive-Céline Loyal en octobre 1855. Très vite, le couple décide de fonder son propre cirque qui erre entre Rouen et Alençon avant de venir prendre racine à Lyon où la petite troupe s'installe dans l'ancien Colisée du quartier des Brotteaux devenu l'Alcazar. Aux Brotteaux, le cirque Rancy sera le premier au monde



à présenter un numéro de dompteuse de lions. Mais en 1856, la troupe doit fuir en pleine nuit, sur un radeau de fortune avec armes, bagages et animaux, les assauts d'un Rhône tumultueux qui a envahi la plaine des Brotteaux. La catastrophe manquera de précipiter le jeune cirque dans la ruine.

Malgré des finances toujours assez bohèmes, Jean-Baptiste "Théodore" fait fabriquer à Saint-Chamond son premier vrai chapiteau. L'été, il parcourt l'Europe et passe ses hivers à l'Alcazar. En 1860, le cirque Rancy (Théodore poursuivant toujours chaque nouvelle écuyère de ses assiduités), est devenu une vraie entreprise de 120 personnes. Inventaire à la Prévert avant la lettre, elle compte 75 chevaux, le double de fouets et de harnais, plusieurs lions, un ours noir de Russie, une antilope dressée à se tenir debout sur un cheval, le tout transporté dans un convoi de quinze voitures aux couleurs de la famille, le rose et le rouge.

Après un séjour au Caire pour animer les festivités qui entourent l'inauguration du canal de Suez, Théodore Rancy est de retour à Lyon où, fortune faite, il installe un cirque à charpente démontable sur le cours du Midi, devenu plus tard le cours de Verdun. Le succès est phénoménal. « Salle comble, les écuyères sont aussi intrépides que jolies et les clowns désopilants » notera *Le Salut public* dans une de ses éditions de 1879. L'enracinement lyonnais du cirque Rancy se renforcera en 1882 avec la construction entre la Guillotière et l'avenue de Saxe d'un théâtre en bois de 3500 places ce qui est prodigieux pour l'époque. Dix ans plus tard, Jean Baptiste "Théodore" tirera sa révérence et sera enterré le 4 juin 1892 dans l'imposant caveau familial du cimetière de la Guillotière. C'est Sabine, l'arrière-petite-fille de Théodore, qui baissera définitivement le rideau du cirque Rancy en 1987, laissant la ville orpheline de cette magie somptueuse et irremplaçable de la piste.

Des bateaux sur la Saône

1862 LES LYONNAIS AURAIENT PU PRENDRE LA MOUCHE

*Rien de plus mélancolique que
les deux vers de Guillaume Apollinaire.*

*« Sous le pont Mirabeau coule
la Seine...et nos amours... »*

*et rien de plus parisien
que les bateaux-mouches
qui naviguent sur la Seine.*

Un homme d'affaires avisé, le dénommé Jean Bruel, rachetait au début des années cinquante l'un des derniers exemplaires de ces illustres bateaux fréquentés par la gentry, ce qui avait fait les beaux jours de *L'Illustration*, à la fin du XIX^e siècle. Dans le sillage de sa nouvelle acquisition, il fondait la Compagnie des bateaux-mouches à Paris. Reconnaisant, il inaugurerait même un buste de Jean-Sébastien Mouche, leur inventeur. Préfet, ministres et personnalités du gotha qui se pressaient à l'inauguration en ce jour d'avril 1953, auraient dû se montrer beaucoup plus méfiants car on était le 1^{er} avril. Jean-Sébastien Mouche n'était qu'un mythe inventé par Jean Bruel pour faire la réclame de sa compagnie de navigation. La mystification fonctionnait au-delà de toutes ses espérances puisque les Parisiens se précipitaient par milliers pour emprunter son bateau-mouche.

En réalité, l'origine des bateaux-mouches ne doit rien à ce personnage né de l'imagination féconde du journaliste Robert Escarpit. On ne le sait guère, mais les célèbres croisières sur la Seine à bord de ces bateaux qui font aujourd'hui le bonheur de tant de touristes étrangers, doivent leur origine à deux Lyonnais ingénieux, Plasson et Chaize, fondateurs de la première Compagnie des bateaux-mouches. En effet, ils obtiennent par arrêté préfectoral le 12 décembre 1862, l'autorisation d'exploiter une ligne de bateau omnibus entre La Mulatière et Vaise-sur-la-Saône. Ces bateaux sont construits dans le quartier de La Mouche près de Gerland, au chantier Felizat, et prennent tout naturellement le nom de bateau-Mouche. Cinq bateaux mus par des hélices effectuent



le trajet. En fait, le terme « bateau-mouche » né au XIX^e siècle sur les rives de la Saône, dans une des banlieues sud de Lyon, trouve son origine dans les anciens bras fluviaux qui avaient été comblés afin d'assainir la ville. Ces bras fluviaux, autrefois appelés « mouches » ont donné leur surnom à ce quartier, le quartier de la Mouche et, c'est tout à fait logiquement que les embarcations sorties de ces chantiers navals en 1862 ont été associées à leur lieu d'origine. Les bateaux-mouches étaient nés.

C'est alors qu'Émile Plasson eut la très bonne idée de répondre à un appel d'offres des organisateurs de l'exposition universelle de 1867

pour la desserte fluviale de la ville de Paris. À la suite de ce concours, le constructeur naval lyonnais Michel Félizat associé à d'autres industriels lyonnais remporta le prix et achemina par la Saône, le canal de Bourgogne, l'Yonne et la Seine, une trentaine d'exemplaires de ses bateaux à passagers. Ce nouveau moyen de navigation fut très vite adopté par les Parisiens. Il faut dire que des prescripteurs comme le tsar Alexandre III et ses deux fils qui écumaient les bals de la capitale et dont les tabloïdes de l'époque relataient faits et gestes, en furent des utilisateurs célèbres.

La Ficelle

1862 UNE INSTITUTION LYONNAISE

La Ficelle est une spécialité des grands « dépendeurs d'andouille », fréquemment utilisée dans la cuisine lyonnaise pour sécher sa célébrissime rosette mais c'est aussi dès le Second Empire le premier chemin de fer à traction funiculaire de France.

Entre 1862 et 1900, cinq lignes furent mises en service, deux d'entre elles desservant la Croix-Rousse, « la colline qui travaille » et les trois autres celle de Fourvière, « la colline qui prie. » Dès 1862, le quartier de la Croix-Rousse, situé sur une colline aux pentes très raides, centre traditionnel du tissage de la soie où s'étaient établis les canuts, fut desservi par une ligne de transport originale qui la reliait à la ville.

En effet les trains de cette voie ferrée à forte déclivité étaient tractés par un câble qui s'enroulait sur un treuil actionné par une machine à vapeur. Deux voitures montaient et descendaient sur des voies parallèles, l'une servant de contrepoids à l'autre. La Compagnie du chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse réalisait là une grande première en France, malgré les nombreuses difficultés et les coûts énormes de ce chantier qui dura plus de trois ans.

En creusant le tunnel on tombera sur un gros bloc impossible à découper sur place, il sera donc hissé avec les difficultés que l'on imagine sur le boulevard pour devenir le « Gros Cailloux », célèbre emblème du quartier. Selon la légende, le « Gros Cailloux » représente le cœur d'un huissier cupide qui se chargea de mettre à la rue une famille de canuts sans le sou. Pour cet acte, Dieu le condamna à pousser cette pierre jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un de plus cupide que lui afin de prendre le relais, ce qui explique la taille du gros caillou. Mais plus sérieusement, il date de l'époque glaciaire et fut déterré en 1892 lors du percement de la ficelle reliant la Presqu'île à la Croix-Rousse.

Le premier funiculaire de France, surnommé La Ficelle par les Lyonnais connut très vite un grand succès. Partant de la rue Terme, la ligne longue de 489 m traversait une série de tunnels d'une longueur cumulée de 280 m pour rejoindre le boulevard de la Croix-Rousse où était installée la machine à vapeur de 150 cv qui tirait les treuils.

Les convois de voyageurs étaient composés de trois voitures à impériale d'une capacité de 324 places. Le transport de marchandises était



effectué sur des trucks à plateau sur lesquels les voitures à chevaux qui effectuaient des livraisons dans le quartier pouvaient être directement embarquées. La machinerie à vapeur fut remplacée en 1915 par un treuil électrique de 475 ch.

En 1967, après 105 années de bons services, la première Ficelle lyonnaise achevait sa carrière au service des Lyonnais. On a pu voir alors cette inscription sur la dernière voiture en exploitation : « Canuts, on me tue. Ai-je tant de vices pour avoir ce supplice ? » Aujourd'hui, seuls deux funiculaires sont encore en service, la ligne F1 Saint-Jean-Saint-Just et la ligne F2 Saint-Jean-Fourvière qui font partie intégrante du métro de Lyon.



Le Crédit lyonnais

1863 UNE RÉUSSITE MONDIALE

*J'ai réussi ma vie,
j'ai fondé le Crédit lyonnais,
mes deux filles sont bien mariées,
mon fils est poète,
n'en parlons pas... »*

*En ce 1^{er} janvier 1900, Henri Germain,
76 ans, peut être satisfait.*

Le Crédit lyonnais qu'il fondait à Lyon trente-sept ans plus tôt avec l'aide de sa première belle-famille et de dix-sept actionnaires, n'est-il pas devenu l'une des plus puissantes banques du monde ? Elle dispose de 1702 millions de francs de dépôts, chiffre encore jamais atteint par une banque commerciale.

Menton fort dont une barbe ramassée souligne encore la vigueur, lèvres minces ornées d'une moustache sévère, un regard grave et dur surmonté de la ligne perpétuellement froncée de sourcils noirs, Henri Germain a l'allure d'un souverain. D'ailleurs, ils sont quelques-uns à se presser, à l'aube de ce nouveau siècle, dans les salons de son hôtel particulier du faubourg Saint-Honoré, car ce Lyonnais d'origine, issue d'une vieille famille de soyeux, le succès aidant, a pris racine dans la capitale. Ses ennemis disent de lui qu'il a plus sûrement l'allure d'un fauve connaissant par cœur ses jungles.

C'est le 6 juillet 1863 qu'avec François Barthélemy Arlès-Dufour, Henri Germain fondait le Crédit lyonnais. Au départ, la banque n'a qu'une ambition locale et un modeste capital de 20 millions de francs. Mais l'établissement dirigé d'une main de fer par l'une des têtes les mieux organisées du pays connaît un succès foudroyant.



Henri Germain la présidera pendant quarante ans. Cette création illustre la révolution bancaire du milieu du XIX^e siècle qui voit une nouvelle génération de banques d'inspiration Saint-Simonienne organiser la collecte systématique de l'épargne dormante du grand public et la drainer vers des emplois industriels ou vers le marché financier.

Le Crédit lyonnais se comporte aussi en banque d'affaires, en créant des entreprises ou en y prenant de fortes participations. Connaissez-vous la fuchsine ? C'est un colorant mis au point par le chimiste François-Emmanuel Verguin, qui doit son nom à sa ressemblance avec la couleur de la fleur du fuchsia. Si le lancement de l'usine de fuchsine à Lyon aboutit à un échec en 1870, le Crédit lyonnais compte de beaux et durables succès comme la création en 1879 de la Lyonnaise des eaux et de la Société foncière lyonnaise. Cette année-là, la banque prend aussi le contrôle de deux compagnies d'assurances et se fait une place sur les marchés financiers en contribuant au placement de l'emprunt de libération du territoire en 1871. La banque émet aussi des emprunts pour les villes de Paris et de Lyon.



Dès cette époque, le Crédit lyonnais ouvre des agences à Londres, Constantinople, Alexandrie, Genève, Madrid et bientôt Saint-Pétersbourg. Il se lance en 1879 à la conquête de la clientèle parisienne en créant 23 bureaux de quartier dans l'année. Puis vient le tour des autres régions françaises, à partir de 1880.

L'expansion croissante du Crédit lyonnais connaît un coup d'arrêt en 1881-1882 avec le krach de l'Union générale dû à une spéculation boursière effrénée. Henri Germain sent venir la crise dès 1881 et s'attache à réduire les crédits et les immobilisations. Le Crédit lyonnais peut alors faire face aux demandes de retraits de ses clients. La « doctrine Germain » sur la liquidité et la sécurité des emplois tiendra longtemps lieu de règle de conduite à l'ensemble des banques de dépôts. Elle est fondée sur un principe : « les ressources à court terme ne peuvent financer des emplois à long terme ».

Mais le Crédit lyonnais n'est déjà plus tout à fait une institution lyonnaise, puisque son siège central est transféré à Paris dans l'Hôtel de Boufflers, boulevard des italiens, dont la construction aura coûté quelque 30 millions de francs.



étonnantes
histoires

La Basilique de Fourvière

1872 UN SANCTUAIRE POUR LA VIERGE

*Lyon sur sa plus haute colline
a cru en la Mère immaculée
et lui fit entre les deux guerres
pour l'empêcher à jamais de s'en aller
cette Arche forte, pareille à quelque
chose de précieux et de fermé
qu'on exalte entre ses mains
dévotes... (Paul Claudel).*

C'est à Fourvière où la ville est née que la foi s'est affirmée avec le plus de puissance. La basilique de Fourvière, ce sanctuaire dédié à la Vierge, domine la ville de Lyon depuis le sommet de la colline, la colline qui prie par opposition à celle de la Croix-Rousse, la colline qui travaille. Son architecture, de style néo-byzantin, est l'œuvre de Pierre Bossan. Elle est le symbole le plus marquant de la ville de Lyon. Elle constitue son identité. Dès 1168, une chapelle était construite à Fourvière par Olivier de Chavannes, chanoine de Saint-Jean, sur les ruines d'un vieux forum romain - *forum vetus* - qui par déformation donnera le nom de Fourvière. La petite chapelle, dédiée tout d'abord à Saint-Thomas puis à la Vierge, a connu de nombreuses destructions et reconstructions. Au XVII^e siècle, la colline prend une nouvelle importance. Alors que la peste sévit dans la région, les échevins de la ville font en 1643 le vœu de monter en pèlerinage chaque année à Fourvière si l'épidémie s'arrête. Leur vœu est exaucé et aujourd'hui encore, le maire et les élus de Lyon viennent chaque année renouveler le vœu des échevins. Dès lors, les pèlerinages se multiplient et la chapelle, même agrandie, devient rapidement trop petite.

En 1830, son clocher menaçant de s'effondrer, est démoli. On décide de le reconstruire et de le surmonter d'une statue dorée pour laquelle le sculpteur Fabisch remporte le concours. L'inauguration devait avoir lieu le 8 septembre 1852, fête de la nativité de la Vierge, mais les fortes précipitations ont pour conséquence l'inondation de l'atelier du fondeur et l'on se voit forcé d'en reporter la date au 8 décembre. La statue est mise en place, mais le mauvais temps est encore de la partie et les festivités prévues, tels que les feux d'artifices, ne peuvent avoir lieu. Spontanément les Lyonnais,

par dévotion, mettent alors des lampions à leurs fenêtres en profitant d'une accalmie dans la soirée.

Cet événement est à l'origine des illuminations du 8 décembre. Ce n'est qu'en 1866 que la Commission de Fourvière et les autorités ecclésiastiques décident de construire une nouvelle église. Les plans existent déjà dans les cartons de Pierre Bossan qui, dès 1856, avait réalisé une sorte de prémaquette de la basilique. En effet, l'architecte, grand amateur d'orfèvrerie, avait conçu un reliquaire dédié aux martyrs de l'an 177, la châsse des Saints-Martyrs qui préfigure ce que sera Fourvière, avec sa forme rectangulaire, ses tourelles et ses ornements végétaux. Ce reliquaire se trouve aujourd'hui dans la crypte de l'église Saint-Irénée.



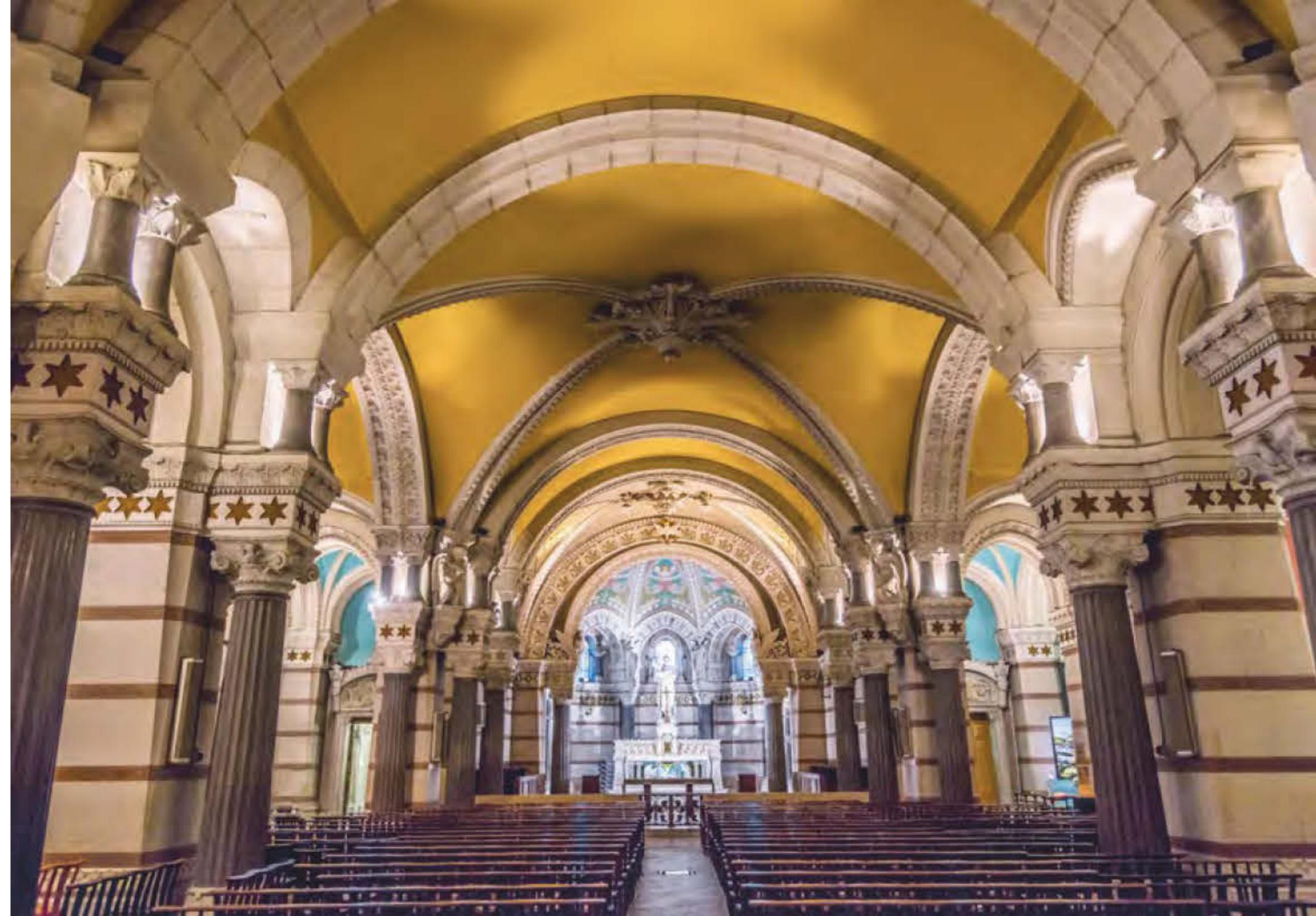
Le 19 juillet 1870, la guerre éclate entre la France et la Prusse. Les Lyonnais, inquiets, demandent à Monseigneur Ginoulhiac d'exprimer un vœu à Notre-Dame de Fourvière pour éviter l'occupation de la ville. Si ce vœu est exaucé, ils s'engagent à construire à Fourvière une église dédiée à la Vierge. L'archevêque formule solennellement ce vœu le 8 octobre 1870. Lyon est épargnée.

La première pierre est donc posée le 7 décembre 1872 et la dernière, le 2 juin 1884. La construction est poursuivie par l'architecte Sainte-Marie Perrin. Il fallut donc douze ans pour réaliser le gros œuvre de la basilique.

Cependant, il faudra attendre 1964 pour que l'intérieur soit achevé, avec ses mosaïques, ses sculptures et ses vitraux. En 1897, la nouvelle église est érigée en basilique par un bref du Pape Léon XIII. Mais elle n'a pas toujours eu que des partisans, la ville comptant de nombreux anticléricaux. Même Guignol s'est mis de la partie puisqu'on le voit dans son journal du 13 mai 1882 avec Gnafron en train d'arracher la basilique en pestant contre « c'tte pièce montée qui aplatit not'colline ». Plus tard, Jean-Victor Augagneur, maire de Lyon de 1900 à 1905, voulut faire disparaître « cet insolent défi à la démocratie lyonnaise et à la philosophie de la raison et de la vérité. »

La basilique est remarquable par son style, par la diversité des matériaux employés et par la richesse de sa décoration intérieure. Pierre Bossan a voulu construire un édifice qui exprime la grandeur de la foi. Ses quatre tours et ses

murailles crénelées à contreforts lui donnent l'aspect d'une forteresse, symbolisant la foi de la Vierge Marie. Par contraste, l'intérieur avec ses murs recouverts de mosaïques est une véritable maison d'or et de lumière, à la gloire de la Vierge. Toute la basilique a été construite pour faire passer le pèlerin de l'obscurité à la lumière de la foi. La basilique a été inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1998. En 2008, des travaux de restauration ont été entrepris pour conserver ce trésor architectural, premier site touristique de Rhône-Alpes.



La faillite de l'Union générale

1882 UN KRACH PRÉMONITOIRE

En 1882, la faillite de l'Union générale, banque catholique française créée à Lyon en 1875, eut un tel retentissement que Zola, qui avait fait une étude fouillée de l'affaire à partir des archives, s'en inspira quelques années plus tard pour écrire son roman L'Argent.

En 1878, Paul Eugène Bontoux, ancien chef de service de la banque Rothschild, prend la direction de l'Union générale fondée par un groupe de banquiers catholiques et monarchistes qui se trouvaient en difficulté.

Il devient président du conseil d'administration avec un député, Jules Feder, comme directeur. La Banque est officiellement créée le 3 juin 1878. Le capital initial devait être de 25 millions de francs, montant qui est immédiatement porté à 50 millions de francs. La banque rencontre un grand succès dans les milieux catholiques et légitimistes et obtient l'appui du comte de Chambord, prétendant au trône de France. Le secrétaire du Pape, le cardinal Jacobini, s'engage aussi au capital. L'action vaut encore 750 francs fin 1879, puis 930 un mois plus tard, avant de grimper à 2 500 francs.

Elle croît extrêmement rapidement, en multipliant les rachats et les investissements risqués, notamment dans les régions d'Europe centrale. Elle a notamment financé et construit le premier chemin de fer de Serbie. Elle acquiert des compagnies d'assurances, crée la Société lyonnaise des eaux et de l'éclairage ou finance des opérations en Afrique du Nord et en Égypte avec d'autres banques tout en spéculant à la bourse. Son dernier « coup » est la création en décembre 1881 du Crédit maritime de Trieste, qui est censé récupérer une concession en Autriche-Hongrie mais n'y parvient pas.

La croissance se poursuit jusqu'en janvier 1882 où la société, contrainte de suspendre ses paiements, s'effondre. C'est le krach de l'Union générale. Au cours de la seule séance du 19 janvier, 4 milliards de francs partent en fumée, un montant considérable pour l'époque. En 1882, résultant à la fois d'une surcapitalisation des valeurs (la Bourse comptait plus de valeurs qu'elle ne pouvait en recevoir), d'une mauvaise gestion financière (rachat par la société de ses propres actions...) et d'une lutte acharnée entre « baissiers » (notamment, Rothschild) et « haussiers », mêlant politique, religion et finances, l'Union générale s'effondre. Elle entraîne avec elle la faillite de nombreux agents de change de la Bourse de Lyon puis se répercute sur la Bourse de Paris. C'est la plus grosse crise économique qu'ait connue la France au cours du XIX^e siècle. Environ un quart des courtiers en bourse étaient au bord de la faillite. La fermeture de la bourse fut empêchée grâce à un emprunt de la Banque de France, qui a permis de disposer de suffisamment de liquidités pour soutenir les marchés.

En janvier 1882, Bontoux est arrêté et passe plusieurs mois en prison. Feder et Bontoux sont condamnés à cinq ans de prison qu'ils ne font pas. Ils réussirent à prendre la fuite à l'étranger.

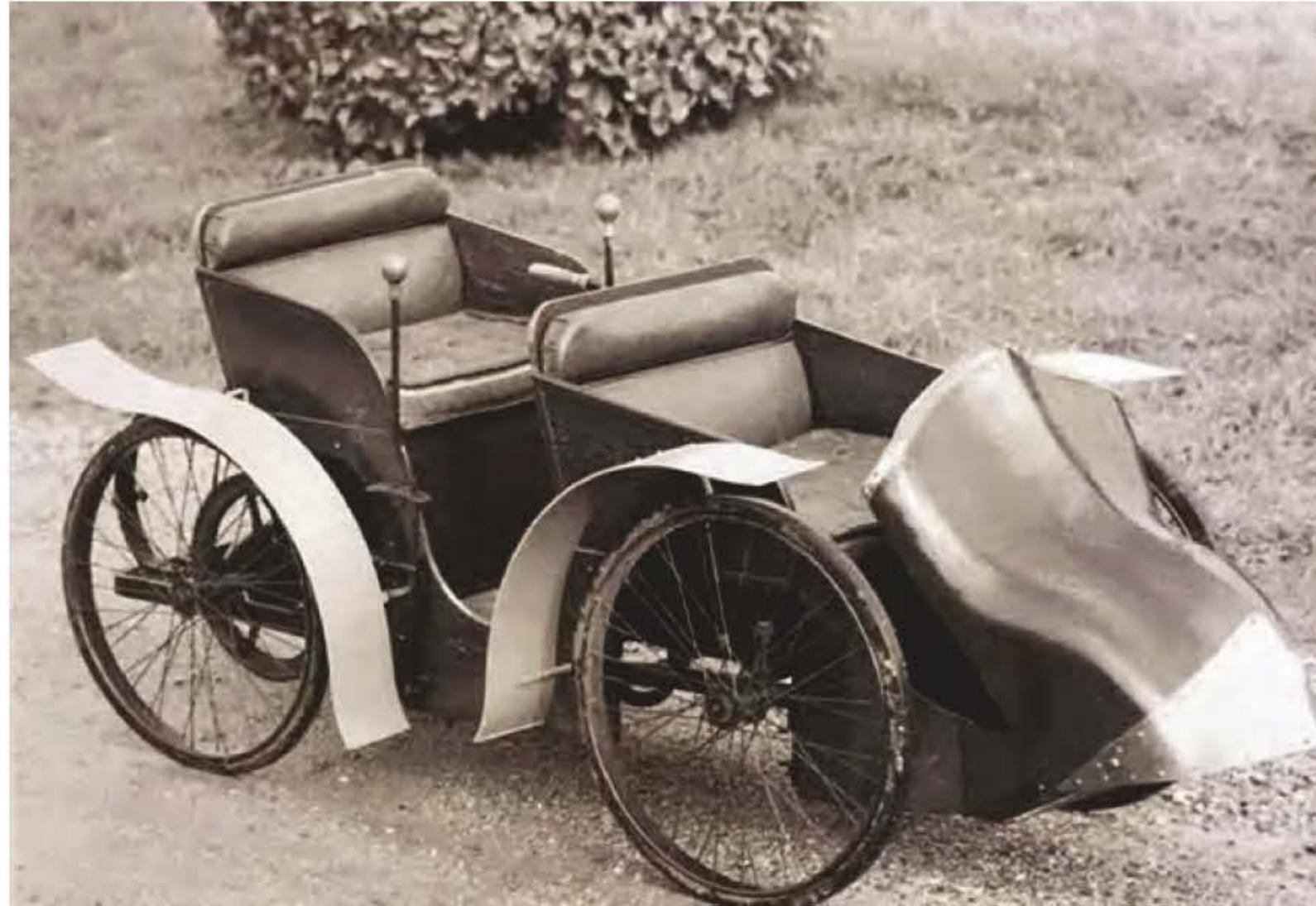
Un petit groupe de grands financiers, parmi lesquels Moïse de Camondo, Louis Cahen d'Anvers, Rothschild et la Banque de Paris, organisent le sauvetage des banques prises dans la crise, en montant un fonds spécial de 20 millions de francs.

La crise de plusieurs années qui s'ensuit affecte surtout les mines, la métallurgie et le bâtiment entraînant son cortège de misère, de chômage et de conflits sociaux violents comme à Anzin, qui connut en 1884 sa grande grève des mineurs, et à Decazeville.

Paul Eugène Bontoux, a attribué sa chute au complotisme de la « finance juive » et de son alliée « la franc-maçonnerie gouvernementale », dont l'objectif aurait été de détruire les banques soutenant des programmes politiques conservateurs et catholiques, antienne reprise par le *Moniteur de Lyon* évoquant un « complot orchestré par une société de banquiers juifs » et un complot germano-juif.

Il est aujourd'hui admis qu'il n'y a pas eu de complot en vue de la destruction de la banque, mais on ignore toujours pourquoi son effondrement a été si dévastateur.

L'allégation d'« assassinat » financier de l'Union générale par la banque juive nourrit pendant de longues années l'antisémitisme de l'extrême droite française.



La pantoufle

La dynastie des Berliet

1894 OMBRES ET LUMIÈRES D'UNE RÉUSSITE INDUSTRIELLE

Quelques mois avant sa disparition, le 7 août 2012, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Paul Berliet avait encore la voix qui se nouait en évoquant la période tragique de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque Marius Berliet, le fondateur de la dynastie industrielle et ses quatre fils, accusés de collaboration, étaient arrêtés sans ménagement à Lyon et traînés devant les tribunaux.

Épisode tragique dans l'histoire d'une famille à laquelle, jusqu'ici, tout avait réussi et qui était devenue la cible privilégiée d'une épuration expéditive, au goût malsain de règlement de compte politique. Fils d'un fabricant de satin, spécialisé également dans le gaufrage des tissus, Marius Berliet était un de ces canuts qui travaillait à façon pour les soyeux lyonnais. Il le serait sans doute resté sans une passion dévorante pour la mécanique. C'est à la Croix-Rousse, rue d'Enfer, dans un local voisin de son atelier de canut qu'il bricole en 1894 son premier moteur. Marius Berliet a alors vingt-huit ans. Un an plus tard, il construit sa voiture qu'il baptise joliment « la pantoufle ». Dès l'origine, il fait partie de ces pionniers qui pressentent tous les bouleversements que l'automobile entraînera dans la vie des hommes.



Il troque son atelier de canut pour un vaste local aménagé dans le quartier de Lyon-Montplaisir, à quelques centaines de mètres des usines Lumière. Avec seulement deux compagnons, il se lance dans la fabrication de nouveaux types de moteurs révolutionnaires à deux et quatre temps. C'est une entreprise qui reste artisanale, et même si voitures et moteurs se vendent bien, Marius Berliet n'a pas l'argent nécessaire pour franchir le cap industriel.

Le salut financier viendra en 1905 d'une société américaine, l'American Locomotive Company qui lui achète le brevet de l'un de ses moteurs pour la somme astronomique, à l'époque, de 500 000 francs-or. En signe de gratitude, les camions Berliet arboreront à l'avant de leur capot, la silhouette stylisée d'une locomotive. Parallèlement à la production de voitures qui se font remarquer dans l'univers balbutiant de l'industrie automobile en gagnant de nombreuses courses, à telle enseigne que le président Armand Fallières se rendra, le 3 décembre 1910, au 12^e salon de l'automobile dans une Berliet, l'industriel lyonnais s'est lancé dans la fabrication de camions. Très vite, ceux-ci intéressent l'armée. En 1912, après un stage aux États-Unis, Marius Berliet qui n'a pour tout bagage qu'un maigre certificat d'études, introduit le taylorisme, autrement dit la production à la chaîne dans l'usine de Montplaisir. L'artisan est devenu un industriel. Un industriel qui fournit à l'armée, durant toute la Première Guerre mondiale, des dizaines de milliers de camions, comme le très robuste CBA, qui vont monter au front, notamment à Verdun, le long de la « voie sacrée ». C'est pour répondre aux commandes militaires qu'il installe une nouvelle usine sur un grand terrain, aux portes de Lyon, à cheval sur les communes de Vénissieux et de Saint-Priest. Au début des années 20, les usines Berliet emploient près de 5000 ouvriers. S'ils sont mieux payés qu'ailleurs, s'ils disposent, dans le droit fil du paternalisme de l'époque, de crèche, d'une cité d'écoles, d'une ferme avec des jardins ouvriers, Marius Berliet fait partie de ces patrons autocrates, exerçant un pouvoir sans partage. Dès mars 1936, avant même que n'éclatent les grandes grèves dans le sillage de l'arrivée au pouvoir du Front populaire,

les usines de Montplaisir et de Vénissieux sont paralysées par un mouvement très dur.

Marius Berliet y répondra par une intransigeance brutale en licenciant une quarantaine de « meneurs », en décidant le lock-out et en refusant jusqu'au bout de négocier avec la CGT. « Il est hors de question pour moi de traiter avec des délégués accompagnés de personnes politiques extérieures à l'entreprise qui puisent leurs revendications chez les Soviets », écrit-il.

Cette intransigeance laissera beaucoup de rancœur. En effet comment ne pas voir dans l'arrestation, au moment de la Libération, d'un industriel emblématique comme Marius Berliet une forme de revanche ? N'a-t-elle pas été décidée par le commissaire de la République, Yves Farge, grand résistant mais aussi compagnon de route du parti communiste. Assez curieusement, Yves Farge s'appuiera sur une loi de Vichy pour procéder, le 3 septembre 1944, à la nomination de l'administrateur séquestre des usines Berliet. Il s'agira de Marcel Mosnier, un membre de son cabinet, ancien trotskyste. Or, pour que la mise sous séquestre soit effective, que les usines Berliet puissent se transformer en ce laboratoire de la révolution sociale dont rêve la CGT et qui repose sur l'autogestion, il faut que la société soit légalement privée de ses dirigeants. Il est donc impératif de faire incarcérer Marius Berliet et ses quatre fils. Le patriarche le sera à Montluc. Leur procès pour faits de collaboration durera près de deux ans. Tous seront condamnés à de lourdes peines de prison et



à la dégradation nationale. L'usine Berliet deviendra la plus importante expérience d'autogestion ouvrière de l'après-guerre avant que l'arrêt du Conseil d'État du 22 juillet 1949 y mette un terme en annulant pour excès de pouvoir la désignation de l'administrateur provisoire et ne rétablisse dans leurs droits l'industriel et ses fils.

Marius Berliet ne pourra savourer le bonheur que lui aurait procuré cette décision. Interdit de séjour à Lyon, il est mort à Cannes d'un cancer généralisé, le 17 avril 1949.

Ce n'est qu'en 1951, que ses fils reviendront au sein de l'entreprise. Paul Berliet en deviendra le directeur général adjoint en 1954 et le président en 1962 et fera de ce groupe une puissante multinationale qui emploie 24 000 salariés lorsqu'elle devient Renault Véhicules Industriels en 1978. Au regard de l'Histoire, la seule question qui vaille est de savoir si Marius Berliet méritait une telle indignité. Certes, le constructeur de poids lourds a livré des pièces détachées et des véhicules aux Allemands. Mais dans ce secteur stratégique, il sera soumis au chantage perpétuel des autorités d'occupation qui conditionnaient toute fourniture de matières premières et d'énergie pour faire tourner l'usine à la livraison de produits finis. La justice avait aussi ignoré tous les attermolements et les ruses que Marius Berliet avait déployées pour échapper à la contrainte allemande. Comme beaucoup d'autres, Marius Berliet n'a sans doute été coupable que d'avoir voulu maintenir coûte que coûte l'activité de l'entreprise qu'il avait créée. Il l'a payé au prix fort.



La Saga des Mérieux

1894 UN EMPIRE EN BONNE SANTÉ

Ceux qui affectionnent les frissons rétrospectifs de l'Histoire doivent savoir qu'il aurait suffi que le père de Marcel Mérieux prêle à son fils les quinze mille francs que ce dernier lui demandait pour ouvrir avec Louis Pasteur un laboratoire à Paris, pour que Lyon soit privé à jamais de l'une de ses plus belles réussites industrielles.

Dans cette famille de la fin du XIX^e siècle appartenant à la haute bourgeoisie de la soie, sûre d'elle-même et de ses valeurs, Marcel, jeune étudiant faisait figure d'original. N'avait-il pas choisi ce singulier métier de chimiste présentant une thèse tout à fait remarquable sur les colorants ? Thèse qui lui avait valu d'être appelé auprès de Pasteur, les colorants servant alors à identifier les microbes. De surcroît, Marcel Mérieux poussait la singularité d'être un excellent musicien capable de donner des concerts d'orgue et, comme il le démontrera plus tard, de composer des opéras. Autrement dit, c'était un artiste. Et les artistes ont toujours inspiré une méfiance instinctive à cette bourgeoisie industrielle lyonnaise, à une époque où il n'était pas de bon ton de fricoter avec les avant-gardes.

C'était en 1894. À Paris, Marcel Mérieux venait tout juste de fêter ses vingt-quatre ans. Il faisait alors « paillasse commune » avec le docteur Roux, un des plus proches collaborateurs de Pasteur. Ensemble, ils travaillaient sur le tétanos, terrible maladie qui tuait la plupart de ceux qu'elle frappait. On venait de lui trouver une première parade en inoculant aux patients un sérum tiré d'un cheval immunisé. Impossible de savoir si Marcel Mérieux avait conscience de participer à cette aventure encore balbutiante de l'immunologie – en Allemagne, Behring venait de découvrir le sérum contre la diphtérie – qui allait bouleverser l'histoire de l'humanité. Mais sans doute avait-il suffisamment d'intuition et de confiance dans sa vocation pour s'entêter. Son père lui ayant refusé l'argent pour s'associer à Paris avec Pasteur, qu'à cela ne tienne, il décida de se lancer à Lyon dans la fabrication d'un premier sérum antistreptococcique destiné à sauver les femmes atteintes de fièvre puerpérale.

Pour produire son vaccin, il fut obligé de s'associer avec un vétérinaire seul habilité à saigner les chevaux. Il s'appelaient Henri Carré qui donnera plus tard son nom à un virus. Ils créent dans le quartier de Vaise ce qu'ils baptiseront pompeusement l'Institut bactériologique de Lyon. Mais, curieusement, et pour des raisons assez incompréhensibles, les sérums produits se vendront mal et, très vite, les deux associés seront amenés à se séparer sur un constat d'échec.

Seul, mais loin d'être découragé, Marcel Mérieux ne va pas tarder à fonder dans les combles de l'Hôtel-Dieu un nouveau laboratoire auquel il donne, avec le culot de la jeunesse, son nom. Acte de naissance officiel en 1897 de l'Institut Mérieux. Pourtant, à cette époque, les travaux de l'institut paraissent bien modestes. Ce sont d'abord des analyses effectuées pour le compte de médecins lyonnais afin de détecter la diphtérie chez les enfants, la fabrication de tuberculine qui sert alors à dépister la tuberculose chez les bovins et des sérums.

La culture des microbes réclame des milieux organiques, sérums ou liquides d'ascite. Pour se simplifier la vie et sans doute faire quelques économies, Marcel Mérieux aura l'idée de ponctionner le ventre de son unique employé, un brave homme illettré auquel un fort penchant pour la bouteille a procuré un abdomen imposant riche en ascite et qui va se prêter à la ponction régulière avec une bonne grâce fataliste.

Le virus de la recherche

Même si l'entreprise conserve une dimension artisanale évidente, elle est suffisamment prospère pour éprouver le besoin de s'étendre. Peu avant la guerre de 14, le jeune chercheur s'installe avec paillasses et éprouvettes dans l'hôtel particulier que son frère a fait construire rue Bourgelat et qui deviendra l'épicentre de l'empire Mérieux.

De même, acquiert-il à la fin du conflit une vaste ferme à Marcy-l'Étoile, à l'ouest de Lyon, pour accueillir les animaux nécessaires à la préparation de sérums ainsi que les laboratoires qui les préparent, jetant les bases d'une dimension industrielle qu'il ne connaîtra pas. En effet, son fils, Charles, a vingt-neuf ans en 1937 et achève laborieusement des études de médecine lorsqu'à la disparition de son père, il prend sa succession. Très tôt, le jeune garçon a été immergé dans la culture du laboratoire. N'a-t-il pas collé les étiquettes sur les éprouvettes ? N'a-t-il pas été préposé à la veine jugulaire pour aider son père à saigner les chevaux ?

De même, avec lui, il ramène de Marcy-l'Étoile les précieux ballons de sang, accomplissant pendant le trajet de véritables prouesses pour empêcher qu'il se coagule en faisant glisser des poids à l'intérieur des flacons tout en évitant qu'ils se brisent.

Rien en apparence qui puisse laisser supposer que le jeune Charles sera un jour capable de transformer cette modeste entreprise artisanale en multinationale de la santé animale et humaine. Rien, sinon la même ténacité et la même détermination devant l'obstacle et aussi une insatiable curiosité qu'il nourrira de nombreux voyages. C'est d'eux qu'il tirera de précieux enseignements pour moderniser les méthodes de production de l'Institut.

Des pays scandinaves, il ramènera l'utilisation des centrifugeuses pour éviter la coagulation du sang. D'une mission aux États-Unis en mars 1945, le traitement industriel du sang ou encore la seringue jetable qu'il utilisera le premier en France pour le vaccin antitétanique produit par l'Institut. De même, Charles Mérieux avait rencontré avant-guerre, aux Pays-Bas, le savant Frenckel, père de la culture des virus in-vitro. Il s'en souviendra en 1947 quand il s'agira de produire en grande quantité un vaccin à l'IFFA, l'Institut français de la fièvre aphteuse qu'il vient de lancer dans le quartier de Gerland, avec l'appui précieux d'Édouard Herriot. Le maire de Lyon lui aurait donné un seul et unique conseil « voyez grand ».

Charles Mérieux le suivra au pied de la lettre et bien au-delà puisque les activités de l'Institut vont s'étendre au monde entier. Mais dès cette époque, Charles n'est plus le souverain en titre. À partir de 1967,

Alain Mérieux, troisième du nom, s'était progressivement installé aux commandes du groupe.

À l'été 1974, il se trouve par hasard au Brésil, quand se déclare à Sao Paulo une violente épidémie de méningite qui fait 40 000 morts en quelques jours. Aussitôt, Charles Mérieux relève le défi complètement fou de fabriquer plusieurs dizaines de millions de doses de vaccins. Grâce à un pont aérien entre Lyon et Sao Paulo, dix millions d'habitants de la ville seront vaccinés en cinq jours. Quatre-vingt-dix millions de Brésiliens en neuf mois.

L'épidémie sera enrayée, le nom des Mérieux célébré au firmament de la mémoire collective brésilienne et la fortune du groupe confortablement arrondie... Charles Mérieux évoquera toujours avec beaucoup d'émotion dans sa voix de caisse claire et son sourire d'éternel enfant cet épisode qui fut aussi la première opération de communication planétaire. Deux ans plus tard, Rhône-Poulenc prendra le contrôle de l'Institut et Charles lancera la fondation Marcel Mérieux, mais c'est une autre histoire.

Comme souvent, chez tous ceux qui ont des intuitions géniales, les rêves de Charles Mérieux avaient les pieds sur terre.



étonnantes
histoires

L'assassinat de Sadi Carnot

1894 SOUS LES COUPS DE L'ANARCHIE

*Le 28 juin 1894, la pâle lueur
d'un jour finissant arrache
des reflets dorés à la façade
du Palais du Commerce de Lyon.*

Une salve d'applaudissements et la Marseillaise retentissent pour saluer l'homme qui va mourir. Sadi Carnot, la démarche alourdie, la barbe fleurissante, en chapeau haut de forme et habit de cérémonie, monte dans le landau qui doit le conduire au Grand Théâtre, l'actuel opéra, pour une soirée de gala. Le président vient de participer à un de ces banquets interminables dont une troisième république jouisseuse et ventripotente a le secret. Un millier de convives ont dégusté dans la torpeur républicaine la truite saumonée, les écrevisses à la nage, le filet de bœuf sauce madère et avant les desserts, la poularde de Bresse rôtie et le faisan truffé. Fermez le ban. Sous les acclamations, le cortège présidentiel s'apprête à s'ébranler.



Sadi Carnot, irréprochable président d'une troisième république engluée dans les scandales, est venu inaugurer l'exposition universelle qui amène de l'argent au commerce, vertu sonnante et trébuchante qui a toujours été appréciée entre Rhône et Saône. Dans les rues de la ville, les illuminations sont resplendissantes, l'accueil de la population délirant. Rien ne prédestinait le petit-fils de Lazare Carnot, général d'empire et artisan de quelques-unes des plus belles victoires de Bonaparte, fils du saint-simonien Hyppolite Carnot, ministre de l'instruction publique en 1848, à devenir président de la République. Ingénieur de formation, il se serait volontiers contenté de construire des quais de gare comme à Annecy ou des lignes de chemin de fer comme celles de la Roche-sur-Foron. Il fallut la guerre avec la Prusse pour qu'il devienne préfet. À peine l'armistice signé qui consacre la perte de l'Alsace et de la Lorraine, il donne sa démission. Mais à son « ambition défendante »,

il sera élu député. Ses compétences et sa probité en feront un ministre des Travaux publics puis des Finances, remarquable. Pour redorer le blason d'une république corrompue, ébranlée par les attentats anarchistes à répétition, c'est lui que les députés choisiront pour succéder au sulfureux Jules Grévy victime de l'affaire des décorations. À l'Élysée, madame Sadi Carnot s'ennuie dans ce palais des courants d'air.

Elle vient d'arracher à son président de mari la promesse qu'il ne se représentera pas pour un nouveau septennat. Peut-on parler d'intuition féminine ? Elle confie à une de ses amis « ce voyage à Lyon me fait peur. » Elle pense aux menaces écrites avec du sang après l'exécution d'Auguste Vaillant.

Cet anarchiste désespéré n'a pas voulu tuer. Avant de lancer sa bombe dans l'hémicycle, il l'a remplie de caboches, c'est-à-dire de clous et non de balles.

Le 9 décembre 1893, l'attentat fera quelques dizaines de blessés parmi les députés. Le président Carnot refusera sa grâce. C'est ce que les anarchistes ne lui pardonneront pas. « C'est l'épopée de la violence qui commence sous nos yeux » dira Zola de sa voix chuintante. En effet il ne se passera pas une semaine sans qu'éclate une nouvelle bombe.



Le témoin en lorgnon

Qu'aperçoit madame Bouthat, la femme du coiffeur de la place de la Bourse, quand elle enfle ses lorgnons pour mieux voir les personnalités ? Un homme qui se hisse sur le marchepied du landau pour remettre un billet au président de la République. C'est un regard où se lit la plus totale incompréhension que vient de lancer Sadi Carnot à son meurtrier. Geronimo Santo Caserio est âgé de vingt-et-un ans. Il est le fils d'un batelier de Lombardie. Il a émigré en France et est devenu ouvrier boulanger. Cet ancien enfant de chœur a utilisé une de ces dagues à la lame triangulaire qui faisait fureur sous les Borgia pour expédier le président de la République *ad patres*. Quand une tache de sang apparaît à côté du grand cordon de la Légion d'honneur, dans la voiture, on comprend enfin ce qui vient de se passer et les chevaux partent au galop vers la préfecture. Caserio a frappé de bas en haut, le président mourra dans d'atroces souffrances vers minuit. Quand la nouvelle est connue, les magasins italiens sont mis à sac. Rue d'Austerlitz à Lyon, une épicière milanaise, voyant son magasin brûler, meurt d'apoplexie. Le café Casati, rue de la République, ne se releva jamais de cette nuit d'émeute. À Marseille, le Bourgogne qui vient d'accoster, avec à son bord sept cents émigrants italiens, en partance pour l'Amérique du sud, doit précipitamment larguer les amarres pour éviter la colère de la foule. Il faudra à peine dix minutes de délibération au jury de la cour d'assises de Lyon pour condamner Caserio à mort. L'anarchiste italien sera exécuté le 16 août 1894 devant la prison Saint-Paul.

Un orage épouvantable venait d'éclater. Malgré les coups de tonnerre, on entendra les applaudissements du public quand le couperet de la guillotine tombera. Paradoxalement, cette exécution sera en quelque sorte le chant du cygne de l'anarchie en France, du moins sous sa forme la plus désespérée.



Caserio - assassin de Carnot



Exposition de Lyon, 1894
Bibliothèque municipale de Lyon
[AffG0075]



étonnantes
histoires

L'Exposition universelle

1894 LES COLONIES S'INVITENT À LYON

Premier exemple de décentralisation des grandes Expositions universelles en France, l'Exposition universelle, internationale et coloniale de 1894 à Lyon marque la place que la seconde ville de France occupe à l'époque dans le monde des affaires avec les colonies d'Afrique et d'Indochine ainsi que l'histoire séculaire de son commerce avec la Chine et le Japon.

En effet les liens commerciaux développés entre Lyon et l'Asie avec la fameuse route de la soie, et cette industrie si importante à Lyon ont fait sa réputation internationale.

Nées au XIX^e siècle, les Expositions étaient l'occasion, pour un pays, de montrer la splendeur de son industrie, de ses arts et de sa culture. L'Exposition de Paris était encore dans toutes les mémoires. À Lyon, l'Exposition fut construite dans le Parc de la Tête d'Or, créé en 1856 par le paysagiste Denis Bülher, un immense parc de 117 hectares au cœur du nouveau quartier des Brotteaux, avec, en son centre, un lac de 17 hectares. Le palais principal dresse sa masse de 55 mètres de haut sous la coupole sur une surface de 45 751 m². L'architecture de fer lui donne une grande légèreté malgré ses 2 250 tonnes... Tous les soirs, l'électricité illumine les pavillons et le parc. L'Exposition présente des palais coloniaux, répliques de constructions existantes : le Palais de l'Algérie, inspiré par le palais de Mustapha, résidence d'été du gouverneur de l'Algérie, le Palais de Tunisie, une reproduction de la mosquée de Souk-el-Bey, à Tunis, le Palais du Roi d'Annam, financé par la municipalité d'Hanoï pour abriter les merveilles de l'Annam et du Tonkin. Non loin du palais, un village annamite avec ses cases en pailotes. Des familles indigènes y fabriquent sous les yeux des visiteurs, des tissus et objets de leur pays. Lyon a tenté d'imposer pendant près de quarante ans son statut de capitale coloniale en s'appuyant sur son rôle majeur dans l'expansion coloniale française, rivalisant avec Bordeaux, Marseille et Paris. Les deux Expositions coloniales de 1894 et de 1914 affichent clairement les ambitions ultramarines de la ville sans vraiment y parvenir. De cette période faste ne restent que quelques photos des frères Lumière. Ils n'avaient pas encore inventé le cinématographe.



étonnantes
histoires

Les frères Lumière

1895 PREMIERS PAS SUR GRAND ÉCRAN

Au seuil de la Belle Époque qui balbutie et minaude sur les grands boulevards tout en proclamant son ardent désir de vivre, les frères Lumière rêvaient d'inventer le cinéma.

« **S**erait-on inventeur si on ne savait pas espérer ? » dira plus tard Louis, le plus jeune des deux frères. Leur père Antoine avait ouvert un premier studio de photographie qui vivota à Besançon où les deux enfants étaient nés. Est-ce pour fuir des créanciers pendus à ses basques ou uniquement par ambition qu'Antoine monte à Lyon après la défaite de Sedan qui marque la fin de la guerre de 1870 ? Difficile de répondre, toujours est-il que c'était la bonne idée.

Bon vivant, jovial, belle voix de baryton qui lui permet de pousser la chansonnette, aimant trouver le compliment qui fait mouche, Antoine attire et séduit toute la clientèle d'une bourgeoisie aisée qui dispose de solides moyens dans une cité en pleine expansion. Elle se presse dans son nouveau studio de la rue de La Barre en plein cœur de Lyon. Il utilise alors comme tous les autres photographes des plaques dites « au collodion humide », un procédé lourd et complexe.

Après 1880, l'invention des « plaques sèches » fait franchir à la technique photographique une étape décisive. Le petit atelier qui les fabriquait en Belgique fut rapidement débordé. Antoine Lumière pensa qu'il pouvait les fabriquer lui-même et loua dans ce but un ancien hangar dans le quartier de Montplaisir. Il est aidé de ses deux fils qui multiplient les inventions pour les perfectionner. Le petit atelier prend rapidement une dimension industrielle, bien qu'il frôlât à plusieurs reprises la faillite. Mais la plaque étiquette bleue extra rapide au gélatino-bromure d'argent, assurera la fortune à la famille Lumière. Heureuse époque où il n'y avait ni impôt sur le revenu, ni sur les sociétés qui

favorisera l'essor d'un capitalisme dynastique qui fera la puissance industrielle de la France. En 1894, les usines Lumière employaient trois cents ouvrières, avec chignon obligatoire pour éviter que les cheveux ne trempent dans l'émulsion, et ouvriers qui fabriquaient 15 millions de plaques par an et consommaient un wagon de verre tous les trois jours. Dès le milieu de l'année 1870, l'idée d'une photographie animée était dans l'air du temps. Muybridge, aux États-Unis, avait réussi à reproduire le mouvement des chevaux au galop en utilisant toute une série d'appareils photographiques qui se déclenchaient au passage de l'animal.

C'est aussi pour capter le mouvement des animaux qu'Étienne-Jules Marey inventa son fusil photographique. Puis il y eut Thomas Edison avec son kinétoscope dont la première eut lieu en avril 1894 sur Broadway qui utilise une pellicule en celluloïd perforée de 35 mm. Simplement, le kinétoscope ne peut offrir qu'à un seul et unique spectateur l'illusion du mouvement. L'appareil de Thomas Edison permettait de voir, mais pas de projeter. La nuance est de taille. Elle atteste de tout le génie des frères Lumière, surtout celui de Louis en l'occurrence, unique inventeur en réalité du cinématographe. Ils étaient informés des travaux d'Edison. D'ailleurs, lors d'un de ses voyages à Paris, Auguste Lumière découvrit sur les grands

boulevards son kinétoscope. Il fit mieux, il en acheta un exemplaire qu'il ramena à Lyon avec une série de films.

Le principal problème à résoudre était de trouver un système d'entraînement du film qui permette à la fois d'obtenir une luminosité suffisante pour la projection et un temps de substitution de l'image uniforme.

C'est la machine à coudre, inventée en 1829 par Barthélémy Thimonnier, mort dans la misère, que ses héritiers fabriquaient industriellement dans le quartier de Vaise à Lyon, qui vint au secours de Louis. « J'étais un peu souffrant et j'avais gardé le lit » racontera-t-il, « une nuit, la solution se présenta clairement à mon esprit. Elle consistait à adopter aux conditions de la prise de vue le mécanisme connu

sous le nom de pied de biche qui dans la machine à coudre entraîne et immobilise le tissu sous l'aiguille. Ces griffes s'enfonçaient au sommet de la course dans les perforations de la pellicule, entraînant celle-ci, puis se retiraient, laissant alors la pellicule immobile pendant la remontée du système d'entraînement. »



D'autres innovations seront encore nécessaires mais l'essentiel du chemin était fait. Il suffira désormais aux frères Lumière et à leurs opérateurs de tourner la manivelle de l'appareil de prise de vue ou du projecteur, les deux étant identiques, comme le musicien tourne la manivelle de son orgue de barbarie, pour sortir la civilisation de l'image des limbes. Le cinéma était né. La première véritable projection publique se déroulera le 11 juin 1895 à Lyon lors du congrès des Sociétés françaises de photographie. Celle qui aura lieu le 28 décembre 1895 dans les sous-sols du Grand Café sur le boulevard des Capucines à Paris sera la première séance payante.

Au programme, *La Sortie des usines Lumière*, *La Leçon de voltige*, *L'Arroseur arrosé*. Succès immédiat et foudroyant. C'était selon le mot de Fontenelle « la nature même prise sur le fait ». S'il appartiendra à d'autres de transformer une technique en art, les Lumière auront été les premiers à inventer le reportage cinématographique, en envoyant leur opérateur Alexandre Promio aux quatre coins du monde qui imagina le premier travelling de l'histoire du cinéma en posant son appareil sur une gondole pour filmer le Grand Canal à Venise. De même, les frères Lumière réaliseront le premier péplum, un court métrage qui met en scène l'empereur Néron essayant des poisons sur des esclaves.



Herriot, le radical

1905 LA FOI DU BÂTISSEUR

Qui aurait pu imaginer que ce boursier d'origine modeste, né en région champenoise, devienne l'une des figures emblématiques de Lyon et consacre à la ville près d'un demi-siècle.



Herriot à Gerland ©Le Progrès

Intelligent et travailleur, Édouard Herriot intègre l'École normale supérieure et passe avec succès une agrégation de Lettres classiques. En 1896, il est nommé professeur de rhétorique au lycée Ampère à Lyon.

À l'époque, Lyon est une ville prospère. L'industrie automobile, la chimie, la soierie sont en plein développement et l'activité bancaire est florissante. Le Crédit lyonnais est alors la première banque du monde. Sur le plan politique, Lyon est un fief de la gauche. Quand Herriot arrive à Lyon, c'est le radical Antoine Gailleton qui dirige la ville. Mais des difficultés financières liées à la construction d'un nouveau quartier, le quartier Grolée dont le coût s'avérera exorbitant va lui coûter sa mairie. Lui succède le socialiste Victor Augagneur.

C'est alors qu'Édouard Herriot fait ses premières armes en politique. En 1901, il adhère au parti Radical et dès 1904 il est élu conseiller municipal. C'est Victor Augagneur qui va lui donner sa chance car il souhaite s'appuyer sur ce jeune homme intelligent et travailleur. Il a remarqué ses talents d'orateur, son sens du contact et sa grande culture littéraire.

Même s'il n'est pas lyonnais, Herriot s'intègre très vite à Lyon. La démission de Victor Augagneur est une véritable surprise dans les milieux politiques d'autant qu'avant de quitter Lyon, il désigne Édouard Herriot pour lui succéder, inaugurant une tradition locale où les maires en place adouberont leur successeur. Dix ans seulement après son

arrivée à Lyon, il devient maire de la ville le 3 novembre 1905, ascension politique fulgurante grandement facilitée par son mariage en 1899 avec la très jolie Blanche Rebatel, qui n'est autre que la fille du président du Conseil général du Rhône. Il est vrai qu'avec sa gouaille, son coup de fourchette et aussi son orgueil, Edouard Herriot a été très vite considéré par les Lyonnais comme un des leurs.

Ce sera d'abord un grand bâtisseur, avec incontestablement davantage de bonheur que son successeur Louis Pradel qui a massacré la place Carnot avec l'échangeur de Perrache, et qui avait décidé de raser les quartiers historiques de Saint-Jean, Saint-Georges et Saint-Paul, sauvés in extremis par André Malraux. Ils seront inscrits par l'UNESCO en 1998 au Patrimoine de l'Humanité.

Durant une bonne vingtaine d'années, Edouard Herriot va doter Lyon de grands équipements, de nouvelles infrastructures avec l'aide de l'un de ses conseillers qui va jouer un rôle déterminant, l'architecte Tony Garnier. De 1905 à 1940, Herriot va faire construire une quarantaine d'établissements scolaires, orphelinats, internats, école de commerce, école de tissage, lycée du Parc, conservatoire de musique. Par l'éducation, il pense que l'on peut transformer les gens, c'est sa grande idée. Il fait ériger aussi de nombreux bâtiments culturels, sportifs ou sociaux, l'hôpital Grange-Blanche, le Palais de la Foire, la Bourse du travail, le stade de Gerland et toute une série de ponts, le pont Wilson et le pont Pointcaré. Il sera une première fois ministre en 1916 sous le gouvernement d'Aristide



Briand. Patron du parti Radical depuis 1919, il deviendra une première fois président du Conseil en 1924. Une rondeur non dénuée de ruse mais toujours empreinte d'une grande intelligence seront en quelque sorte la marque d'un parcours placé sous le double signe d'une carrière locale et nationale. En effet, il continue d'administrer Lyon depuis son bureau parisien et chaque fin de semaine, il arrive à Lyon par le train, reçoit pendant deux jours à la mairie et repart le lundi à Paris. Il est très aimé dans les milieux populaires où on l'a baptisé « Doudou ». C'est aussi un grand séducteur. Au moment de la débâcle, Herriot est président

de la Chambre des députés. Il déclare Lyon « ville ouverte », peu avant la campagne de juin 40, pour éviter sa destruction. Dès le 20 septembre, il sera suspendu de ses fonctions de maire par le gouvernement de Vichy. Arrêté en 1942, il sera interné dans l'est de l'Allemagne et libéré par l'armée soviétique en mai 1945.

Rentré à Lyon, il sera réélu sans interruption maire de la ville jusqu'en 1957. Mais sa plus grande fierté aura été d'être élu à l'Académie française en 1947. Le vieux maire de Lyon décède le 26 mars 1957 à l'hôpital de Saint-Genis-Laval, d'un simple refroidissement. Disparition entourée d'une ultime polémique. En effet, le cardinal Gerlier, qui avait donné au mourant le sacrement de l'absolution, est venu dire une messe pour le défunt à l'hôpital Sainte-Eugénie. Une messe pour un anticlérical notoire ? Les Lyonnais soupçonnèrent longtemps sa famille d'avoir arraché au mourant cette ultime concession.



étonnantes
histoires

Jules Bonnot

1910 PRÉLUDE POUR UN MASSACRE

*Son amour-propre dut-il en souffrir,
et en général les anciens truands
sont chatouilleux sur ce point,
Edmond Vidal dit « Monmon »,
à la tête du gang des Lyonnais
jusqu'à l'arrestation de toute la bande,
le 19 décembre 1974, sur ordre
du commissaire Richard,
n'est jamais qu'un lointain
descendant de Jules Bonnot.*

En effet, si Jules Bonnot, petit homme renfermé aux yeux jaunes, au nez retroussé au-dessus d'une courte moustache tirant sur le roux, est tout à l'opposé de la personnalité ouverte et généreuse du gitan Edmond Vidal, étrangement, par une de ces coïncidences qu'affectionne l'Histoire, à plus de soixante années d'écart, l'un et l'autre évoqueront la politique pour justifier leurs dérives. Pour l'anarchiste, Jules Bonnot qui vient d'ouvrir son atelier de mécanique, route de Vienne à Lyon, « la reprise individuelle » autrement dit le vol, n'est jamais qu'une façon légitime d'accéder aux plaisirs que dispense la vie.

De son côté, maître Joannes Ambre, lors du procès du gang des Lyonnais qui s'ouvre devant la cour d'Assises du Rhône le 20 juin 1977, prendra un malin plaisir, à grands renforts de sous-entendus limpides, à invoquer le contexte politique pour que les jurés absolvent au moins partiellement ses clients. Ne prétend-on pas que le hold-up du siècle commis contre l'Hôtel des Postes de Strasbourg commis en 1971 qui a rapporté 12 millions de francs à ses auteurs qu'on soupçonne être le gang des Lyonnais, aurait d'abord servi à financer un parti politique de droite ? Hasard troublant, Jeannot Augé, collabo pendant la guerre, reconverti hâtivement dans l'héroïsme résistant après avoir abattu



deux jeunes allemands, est non seulement le responsable du SAC (Service d'action civique) pour toute la région Rhône-Alpes mais entretient aussi des liens suffisamment étroits avec Edmond Vidal pour que l'hypothèse à défaut d'être vraiment prouvée soit tout à fait plausible. Edmond Vidal à droite, Jules Bonnot à gauche, les deux plateaux d'une balance qui n'a rien à voir avec celle de la Justice, sont en quelque sorte équilibrés.

Né dans le Doubs, le 14 octobre 1876, Jules Bonnot entre à 14 ans aux chemins de fer de Bellegarde avant de se faire renvoyer à cause de son engagement syndical et politique. Il est déjà repéré comme meneur. Ce qui ne l'empêche pas, grâce à des dons en mécanique remarquables, de se faire embaucher dans l'usine que Marius Berliet vient d'ouvrir dans le quartier Montplaisir à Lyon.

Là encore, ses convictions politiques lui attirent les foudres du patron. Une nouvelle fois, il est renvoyé. Il commence à multiplier les cambriolages qui lui permettent de financer l'ouverture de son atelier de mécanique, route de Vienne.

Si le jour, il maquille motos et voitures volées, la nuit, Jules Bonnot part avec son complice du moment surnommé Platano, à l'assaut des coffres-forts de la riche bourgeoisie lyonnaise.

Dès la fin de 1910, c'est dans une magnifique De Dion-Bouton, volée évidemment, que Platano et Jules Bonnot effectuent leur casse. Ses trésors d'affection, Jules Bonnot les prodigue à Marie Thollon, la femme du gardien du cimetière de la Guillotière.

Souvent, le soir, ils se promènent en amoureux, entre les allées bordées de tombes. La tendresse de Bonnot s'arrête là où le portefeuille commence.

Le « monte-en-l'air » monte à Paris

Quittant Lyon à bord d'une voiture volée pour monter à Paris en compagnie de Platano qui vient de toucher un héritage de 30 000 francs, il n'hésita pas à abattre son complice. « Un accident de Browning » se justifiera-t-il devant les anarchistes qui l'accueillent à Belleville. Plus tard, les policiers retrouveront les 30 000 francs chez madame Thollon, soigneusement dissimulés sous les lattes du parquet.

C'est à bord d'une Delaunay-Belleville que Bonnot accompagné de Raymond la Science et Octave Garnier pose la première pierre de sa légende en attaquant le 21 décembre 1911, Ernest Caby, le garçon payeur de la Société Générale de la rue Ordener. Maigre butin, 5526 francs et des titres pratiquement impossibles à négocier. Alors que policiers et



gendarmes se déplacent à vélo, à cheval ou alors plus prosaïquement à pied, Jules Bonnot vient d'inventer le grand banditisme en automobile. La Delaunay-Belleville avait certes plus belle allure que la Renault Estafette qu'un jour d'août 1971, les gendarmes de Bourg-en-Bresse découvrent dans un chemin, avec à son bord des armes de tous calibres, des munitions, des postiches et des cagoules qui auraient été utilisés par le gang des Lyonnais. Réfugié à Choisy-le-Roi, dans une des maisonnettes du Nid rouge, un lotissement construit par un milliardaire anarchiste, Jules Bonnot, au terme d'une guignolade tragique, l'assaut étant conduit par le préfet Lépine en personne, devant une foule qui gonfle à vue d'œil, sera grièvement blessé en tentant de se donner la mort. Il décédera peu après à l'Hôtel-Dieu. C'était le dimanche 27 avril 1912.

Soixante-cinq ans plus tard, le destin se montrera infiniment plus clément envers Monmon Vidal. Au terme d'une instruction menée par le juge François Renaud qui sera abattu devant son domicile dans la nuit du 2 au 3 juillet 1975, meurtre jamais élucidé, Edmond Vidal comparaitra devant la Cour d'Assises du Rhône, en juin et juillet 1977. Il sera condamné à 10 ans de réclusion, en effectuera 5, alors que l'avocat général réclamait la perpétuité pour les 14 vols à mains armées retenus. Certains ne manquèrent pas de voir la main invisible de la politique dans cette relative clémence.



Alexis Carrel

1912 LE PÈRE DU CŒUR ARTIFICIEL

*Peu de gens savent que l'inventeur du cœur artificiel est un Lyonnais : Alexis Carrel né le 28 juin 1873 à Sainte-Foy-lès-Lyon, chirurgien et biologiste réputé, mais qui a suscité la plus violente polémique de ces dernières années avec son livre *L'Homme, cet inconnu*.*

Dès le début de ses études de médecine, il se fait remarquer par ses aptitudes originales. La théorie ne l'intéresse pas ; ce qui le passionne, c'est la chirurgie expérimentale. Il va alors expérimenter ses fameuses sutures de vaisseaux à l'aiguille. En effet, à l'époque, on savait recoudre les plaies mais pas les vaisseaux sanguins. Alexis Carrel a l'idée ingénieuse d'utiliser des aiguilles de brodeuse beaucoup plus fines. Il va d'ailleurs se faire embaucher comme apprenti auprès d'une brodeuse célèbre de Lyon, qui lui apprend à faire des nœuds de plus en plus fins. En 1902, à l'âge de 29 ans, il publie son premier article dans *Le Lyon médical*, où il explique sa technique opératoire pour la transplantation des viscères. Cet article aura un retentissement mondial.

En 1904, estimant ne pas être suffisamment reconnu pour ses travaux, il décide de s'expatrier et part aux États-Unis. En 1906, il rencontre le directeur de l'institut Rockefeller qui a entendu parler de lui. C'est la chance de sa vie. Installé dans de superbes laboratoires, il va pouvoir poursuivre ses recherches sur les sutures artérielles et veineuses puis sur les greffes de vaisseaux et les transplantations d'organes. Un jour, il parvient à sauver un nourrisson en train de mourir d'une hémorragie. Il réussit à lui suturer une artère de son frère. C'est une grande première. En 1912, il reçoit en reconnaissance de ses travaux, le prix Nobel de médecine. C'est la première fois que ce prix est attribué à un Français. Quand il revient en France, Alexis Carrel est mondialement connu. Pendant la guerre de 1914, il est affecté au service de santé des armées.

En poste à l'Hôtel-Dieu à Lyon, il va obtenir des résultats décisifs en matière de désinfection des plaies. En effet, beaucoup de blessés de la guerre meurent à la suite d'infections et de gangrène. Avec le chimiste anglais Henry Drysdale Dakin, il met au point un liquide antiseptique utilisé pour le lavage des plaies et des muqueuses qui, avant le développement des antibiotiques, sauvera la vie de nombreux blessés de guerre. Pour ses découvertes, il est décoré de la Légion d'honneur. Après la guerre, il retourne aux États-Unis où il fait la connaissance de Charles Lindbergh qui, outre ses dons de pilote, est un génie de la mécanique. Avec lui, Carrel met au point un cœur artificiel qui ouvrira la voie à toutes les recherches dans ce domaine. En 1935, il publie *L'Homme, cet inconnu*, qui fut l'objet de multiples traductions et rééditions, et dont le succès mondial dure jusqu'aux années 1950.

Dans son livre, estimant que « la sélection naturelle n'a pas joué son rôle depuis longtemps » et que « beaucoup d'individus inférieurs ont été conservés grâce aux efforts de l'hygiène et de



la médecine », il plaide pour un eugénisme que l'on qualifie aujourd'hui de négatif, c'est-à-dire l'élimination pure et simple d'humains qu'il estime indésirables à son projet de « restauration de l'homme dans l'harmonie de ses activités physiologiques et mentales » dans le but de « changer l'univers ». Un génie égaré dans des théories dangereuses ? Les avis restent encore aujourd'hui partagés.

Carrel à Vichy

En 1941, il rencontre le maréchal Pétain qui le nomme « régent » de la Fondation française et le charge « d'étudier les mesures les plus propres à sauvegarder, améliorer et développer la population française dans toutes ses activités ». Fonctionnant de manière autonome, la Fondation fut notamment à l'origine de la loi instaurant la médecine du travail, le certificat pré-nuptial (loi du 16 décembre 1942) et le livret scolaire. Avec un budget de 40 millions de francs, la Fondation dispose de moyens équivalents à ceux du CNRS de l'époque. En 1943, plus de 260 chercheurs travaillaient dans cette institution. En 1944, Carrel refuse le poste d'ambassadeur de France à Berne, invoquant sa santé défaillante. À la Libération de Paris, Carrel est cloué chez lui par une grave attaque cardiaque. Il est une des toutes premières personnalités visées par le Gouvernement provisoire de la République française (GPRF). Il est suspendu de ses fonctions le

21 août 1944 et la Fondation est dissoute. Mais il comptait de nombreux soutiens américains et Eisenhower reçut l'ordre de « ne pas laisser toucher à Carrel ». Il meurt le matin du 5 novembre à son domicile du 54, avenue de Breteuil.

Après un temps d'oubli, le rôle et la personnalité d'Alexis Carrel furent à nouveau objets de polémiques. Alexis Carrel fut accusé d'avoir été complice des théories nationales-socialistes à cause de ses thèses eugénistes, de ses liens avec Philippe Pétain et avec Charles Lindbergh soupçonné d'antisémitisme.

À la suite de pétitions, la faculté de médecine de l'université Lyon I Alexis-Carrel – faisant partie de l'université Claude-Bernard – fut rebaptisée en 1996 René-Théophile-Hyacinthe Laennec et plusieurs rues de municipalités portant son nom furent débaptisées.

Alors, Alexis Carrel, un génie égaré dans des théories dangereuses ? Les avis restent encore aujourd'hui partagés.

Tony Garnier

1914 L'INVENTEUR DE L'URBANISME MODERNE

En 1905, Édouard Herriot qui vient d'être élu maire de Lyon à 33 ans fait appel à un jeune architecte lyonnais, Tony Garnier, grand prix de Rome, pour doter la ville de nouvelles infrastructures.



La complicité entre ces deux hommes sera immédiate et va donner naissance à une politique de grands travaux qui vont façonner la ville pendant trente ans. Hôpital de Grange-Blanche devenu l'hôpital Édouard Herriot, abattoirs de La Mouche et Grande Halle aux bestiaux, stade de Gerland et quartier des États-Unis, autant de réalisations symboliques du génie de l'architecte. En cette période, Lyon vit alors une fantastique mue industrielle. Les frères Lumière ont inventé le cinéma. En 1902, le capitaine Ferber réussit à Lyon le premier décollage sur un planeur de son invention. En 1905, Marius Berliet vend à American Locomotive Company la licence de son moteur automobile, ce qui lui permet d'acquérir 400 ha de terrains industriels dans la banlieue est de la ville. À la même époque, la famille Gillet développe les ateliers qui vont donner naissance à un important complexe chimique dans la vallée du Rhône. L'institut Mérieux et La Chimique de Gerland voient le jour. Une parfaite adéquation s'établit entre ce fabuleux dynamisme industriel et les concepts architecturaux de Tony Garnier.

Dans son mémoire final du grand prix de Rome, Tony Garnier a développé le projet urbanistique révolutionnaire d'une ville idéale basée sur la séparation entre zone industrielle et fonctions urbaines.

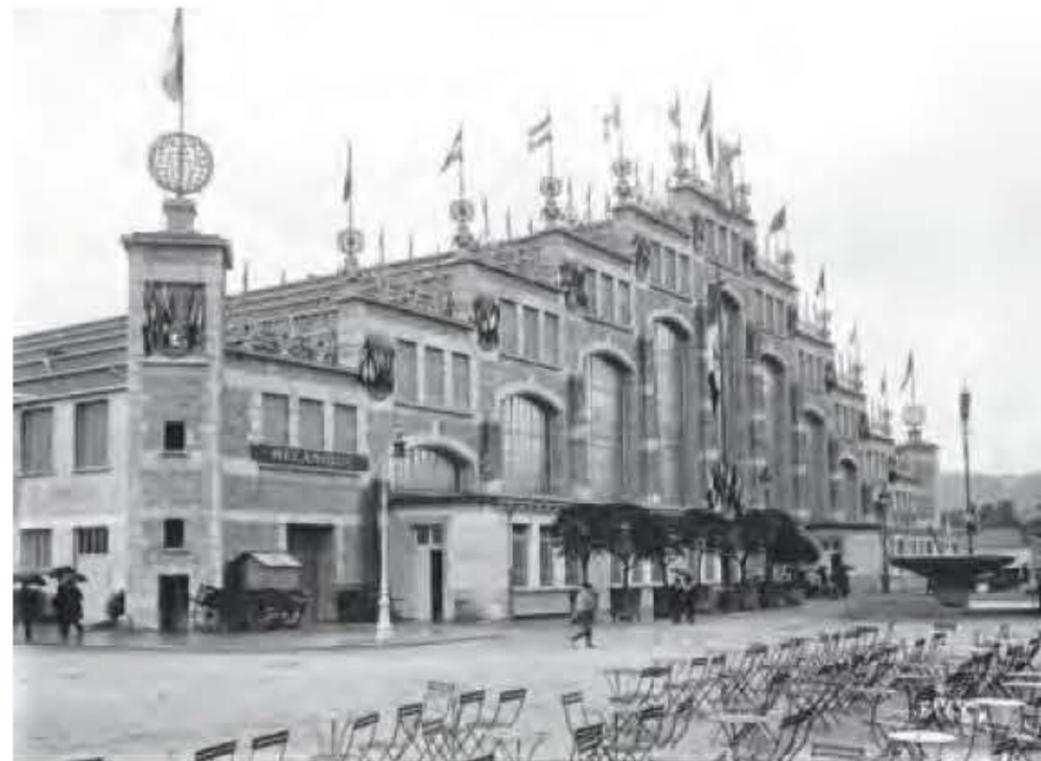
Une cité ouverte à la lumière

Cette Cité industrielle de 35 000 habitants entièrement en béton armé et verre suscite le mépris des académiciens du jury et de ses confrères français à son retour. Mais l'architecte lyonnais va pouvoir, grâce à Édouard Herriot, mettre en œuvre ses idées à Lyon. Ses principes architecturaux, refus de tout gigantisme, préférence pour l'habitat individuel ouvert sur la nature, petits immeubles collectifs avec toitures en terrasse, simplicité et sobriété des lignes et développement de la technique du béton armé et des structures métalliques, se retrouvent dans ses réalisations au style identifiable au premier coup d'œil et qui n'a pas pris une ride, – tels l'hôpital Herriot ou la cité des États-Unis – elles sont conçues comme une cité en miniature, dans le sillage des grandes utopies socialistes du XIX^e siècle. Elles s'appuient sur le principe des cités-jardins qui sont réalisées à la même époque en Europe et aux États-Unis.

Ses maîtres mots sont fonctionnalisme, espace, lumière et verdure. Mais le chef-d'œuvre de Tony Garnier et le plus connu reste la Grande Halle, qui est considérée comme une véritable prouesse technique avec sa charpente métallique d'un seul tenant, sans pilier central.

La construction des abattoirs et de la Grande Halle, d'abord marché aux bestiaux, se termine en 1914. Pendant la guerre, elle est réquisitionnée par l'armée et transformée en usine d'armement.

Après la fermeture des abattoirs transférés à Corbas, la Halle et sa voûte métallique ainsi que ses deux pavillons d'entrée au nord et son arche monumentale qui couvre un espace de 1,7 ha équivalent à deux terrains



de football, vont être sauvés de la démolition et inscrits à l'inventaire des Monuments historiques en 1975.

La rénovation de la Halle dans les années 2000, aujourd'hui Halle Tony Garnier, a permis d'en faire une des plus grandes salles de spectacle de France avec une capacité de 17 000 places. Une salle de spectacle modulable en fonction du nombre de spectateurs, dont les gradins et la scène peuvent être aménagés selon différentes configurations ou être escamotés entièrement en sous-sol, projetant ainsi Tony Garnier dans l'architecture du XXI^e siècle.

Paris-Rhône

1915 UNE AVENTURE INDUSTRIELLE

*La société Paris-Rhône
aurait-elle vu le jour sans
la Première Guerre mondiale ?*

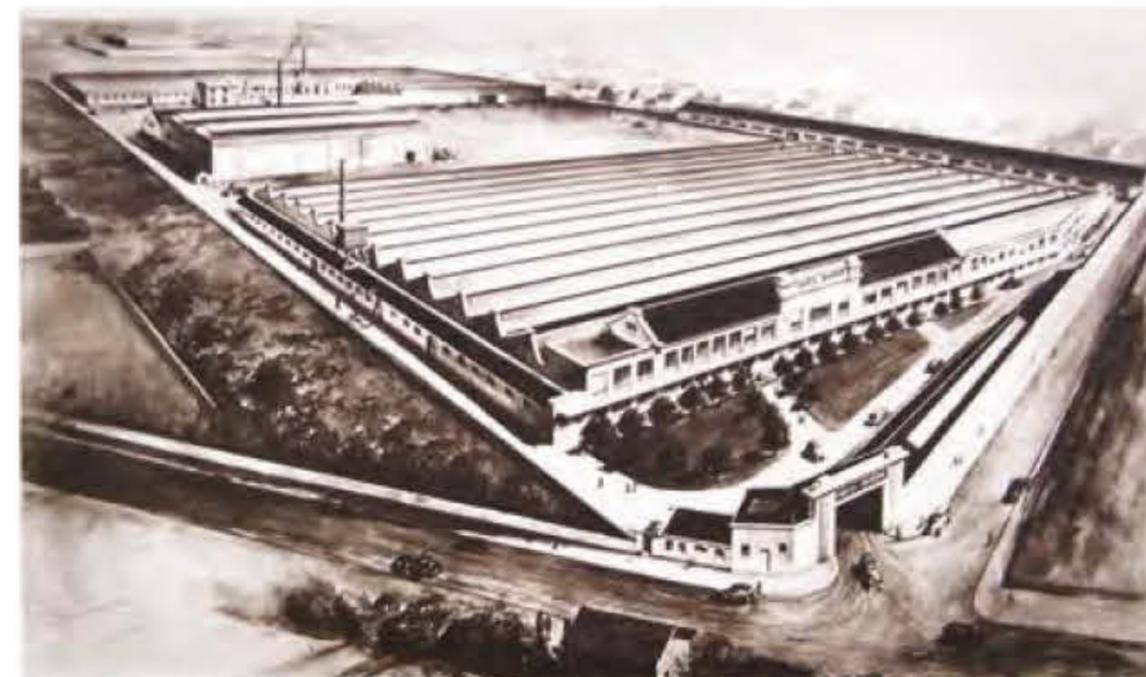
On peut en douter car sous l'impulsion d'Émile Girardeau, la Compagnie Industrielle de Paris et du Rhône fut créée en 1915 pour exécuter en sous-traitance les commandes de la Société française radio-électrique des Services de la radiotélégraphie militaire.

Les hostilités ont favorisé le développement spectaculaire de l'entreprise.

D'abord installée dans un petit atelier à Villeurbanne, elle s'agrandit très vite et devient en 1916 la Société de Paris et du Rhône qui édifie une nouvelle usine à Lyon. Elle ne fabrique alors que des postes portatifs de campagne, des petits transformateurs et des alternateurs pour les avions.

En 1918, son effectif est de 800 personnes. L'invention du dynamoteur qui assurait à la fois la charge de la batterie et le démarrage du moteur facilite la reconversion de l'entreprise vers l'industrie automobile et son avenir. Elle devient rapidement le fournisseur de tous les grands constructeurs automobiles français, Panhard, Berliet, Talbot, Bugatti ou Renault.

L'entreprise se diversifie vers l'électroménager dès le milieu des années 20 avec la fabrication en 1925 de son célèbre aspirateur Aspirom, lancé, ce qui était novateur pour l'époque, par une campagne de réclame, on ne disait pas encore publicité, où on voyait un groom hilare se servir de l'appareil. Dès 1945, l'après-guerre qui consacre le règne des appareils ménagers est une période faste pour



Vue des Usines de Constructions Électriques, de Fonderie et d'Isolants de la SOCIÉTÉ PARIS-RHÔNE



le groupe. Parallèlement, la production d'alternateurs dès 1962 consolide en apparence sa division automobile. Paris-Rhône connaît alors son apogée dans les années 1970. C'est pourtant à partir de cette époque que le groupe, trop faible financièrement, donne ses premiers signes de faiblesse.

L'année 1976 est marquée par les accords de rapprochement entre Paris-Rhône, Cibié et Ferodo tandis que l'électroménager du groupe est

absorbé par SEV en 1977. C'est aussi le début de la délocalisation d'une partie de la production en Tunisie avant que le secteur électroménager du groupe ne soit cédé à Electrolux en 1982. Paris-Rhône disparaît en 1989. Toutes ses productions sont parties vers d'autres cieux. C'est la fin d'une belle aventure industrielle lyonnaise. Elle portait en elle tous les signes avant-coureurs du déclin de l'industrie française.

La catastrophe de Fourvière

1930 LA COLÈRE DE LA TERRE

*En ce début de novembre,
Lyon entre dans l'hiver et se prépare à
commémorer l'armistice.
Mais déjà quelques signes
avant-coureurs de la catastrophe
de Fourvière apparaissent...*



Le 10 novembre 1930, Rémy Méjat, adjoint technique de la ville de Lyon empruntant la montée du Chemin-Neuf est intrigué par des filets d'eau ruisselant du mur. Quelques mètres plus haut, les terrasses de l'hôpital des Chazeaux présentent déjà des affaissements. L'administrateur de l'hôpital signale les faits à M. Chalumeau, ingénieur en chef de la ville. Ce dernier se déplace sur les lieux le 12 novembre au matin et fait prendre quelques mesures, car entre temps, la façade d'un bâtiment annexe des Chazeaux commence à se bomber sous la pression de l'eau. Certaines salles de l'hôpital sont évacuées, la circulation des poids lourds est interdite dans le Chemin-Neuf. Chalumeau prévoit aussi des consolidations sur les murs. Les événements qui se déroulent la nuit suivante ne lui en laissent pas le temps.

Dans la nuit du 13 novembre 1930, vers 0h50, un premier glissement de terrain prive le quartier d'électricité et fait converger sur les lieux de nombreux sauveteurs. Une heure plus tard, une seconde coulée plus forte encore ensevelit pompiers et gardiens de la paix qui sont en train d'œuvrer sur site. Elle détruit tout le bâtiment de l'Hôtel du petit Versailles, en même temps qu'une partie des immeubles voisins, du couvent des Dames de Sion, occupé par des femmes âgées, une école maternelle et des ateliers d'artisans. Enfin, un peu avant 3 heures, un ultime effondrement achève la destruction de ce qui existait encore. 19 pompiers, 4 gardiens de la paix, 17 habitants des immeubles détruits des 6, 8, 10 de la rue Tramassac sont les victimes de ce tragique événement.



La catastrophe de LYON-SAINT JEAN - La trouée faite rue Tramassac pour découvrir les corps des pompiers

La colline de Fourvière, dernière avancée du Massif central, domine la Saône par un abrupt de 290 mètres. Elle avait été construite sans que le drainage du versant fut maîtrisé. Cette nuit-là, les terrains gorgés d'eau se sont effondrés. La crainte de nouveaux éboulements entraîne rapidement la réalisation de vastes travaux d'aménagement.

Dès 1931, des études sont confiées à des ingénieurs afin de mettre en place un système de drainage des eaux d'infiltration et de consolider les terres sur les lieux de l'éboulement et aux alentours. À l'occasion du 25^e anniversaire de la catastrophe, un monument est érigé en 1955.



RESTAURANT DE LA "MÈRE GUY"

35, Quai Jean-Jacques-Rousseau, Lyon-Mulatière

DANS SES CAVES :

Réserve de Champagne Perrier-Jouët et de Cognac Otard Dupuy

étonnantes
histoires

Les mères de la cuisine lyonnaise

1933 LA BONHOMMIE AU PIANO

*Tout le monde a entendu parler
des « Mères de Lyon ».*

*Le mot suggère une belle rondeur
de poitrine, une verdeur
de la langue et le fumet divin
qui s'échappe du fourneau.*

La cause est entendue. La Mère lyonnaise forge une cuisine qui maternelle le ventre, enchante le palais, cajole l'œil. Il y a controverse sur l'origine du nom. Il est vraisemblable qu'il emprunte au compagnonnage sa tendresse rugueuse quand les Mères logeaient et nourrissaient l'aristocratie ouvrière qui accomplissait son tour de France. Le nom de « Mère » apparaît pour la première fois en 1759 quand il fleurit sur l'enseigne de la Mère Guy qui tient guinguette au bord du Rhône où des bandes de joyeux drilles et quelques mauvais garçons viennent y déguster sa matelote d'anguille. Nom et recette que reprendra sa petite fille en 1859. Dès le début du XX^e siècle, un florilège de patronymes blasonne cette haute noblesse du poêlon. Il y aura la Mère Filloux qui embauchera celle qui allait devenir la plus connue d'entre elles, Eugénie Brazier.

Puis la Mère Brigousse que ses têttons de Vénus, grosses quenelles soufflées en forme de seins, rendirent célèbre, la Mère Vittet, Léa du restaurant de La Voûte qui faisait son marché, une pancarte accrochée à son chariot, proclamant que la dame était faible mais forte en gueule ou encore la Grande Marcelle, icône mal léchée mais à la gouaille si tendre. Quelques-unes de ces mères firent leur apprentissage dans les cuisines de ces riches industriels lyonnais qui aimaient la bonne chère, le bon vin et le secret avant de s'émanciper pour se mettre à leur compte et ouvrir ce qui n'était au départ qu'un modeste caboulot où le tablier de sapeur tutoyait le boudin aux pommes ou la cervelle de canut. Après, le talent fit la différence.

Eugénie Brazier

© Creative commons Bibliothèque municipale de Lyon



Deux étoiles pour une toque

Le secret de la Mère Brazier qu'elle partage d'ailleurs avec d'autres Mères : toujours exiger une qualité de produits de haut vol, au besoin en tyrannisant les fournisseurs. Histoire de soulager ses jambes lourdes et de respirer le grand air, elle écoute ses médecins et s'offre en 1928 pour une bouchée de pain, une baraque en bois, sans confort, ni eau ni gaz ni électricité au col de La Luère, à une vingtaine de kilomètres de Lyon. Ce sera son deuxième restaurant.

En mars 1933, coup de tonnerre dans la galaxie de la gastronomie française, deux restaurants sous une même toque obtiennent les trois étoiles de la consécration suprême du guide Michelin. Celui de la rue Royale et celui du col de La Luère. Pierre Mendès-France et le général de Gaulle s'arrêteront dans ce dernier.

Ce fut le cursus d'Eugénie Brazier. Tout avait pourtant mal commencé pour elle, même si aujourd'hui une rue porte son nom à Lyon. C'était du Zola dans la marmite. Enceinte sans être mariée, elle est mise à la porte de la ferme familiale dans l'Ain par son père. Elle sait à peine lire et écrire. Elle trouve un emploi de servante à Lyon chez les Milliat, célèbres fabricants de pâtes. C'est presque par accident que la gamine est appelée en cuisine. Elle s'y serait fait la main sur le gratin de macaronis et la côte de bœuf à la moelle. Désormais toute l'existence d'Eugénie se passera derrière les fourneaux. Quelquefois avoir un amant peut se révéler bénéfique. Son « Jules », chauffeur de grande livrée qui habite avec son épouse rue Royale à Lyon, voudrait que sa maîtresse se rapproche de lui. Hasard heureux, une épicerie-comptoir est à vendre au 12 de la rue. Le 10 avril 1921, Eugénie Brazier s'y installe. Les débuts sont difficiles. Après le service du soir, elle doit aller laver les serviettes de son minuscule restaurant à la fontaine qui fait l'angle de la rue Royale et de la rue Marceau qui deviendra la rue Brazier, avant de les repasser elle-même le lendemain matin. Elle doit économiser sou après sou pour acheter des verres, des assiettes, des nappes.

Mais bientôt la renommée de ses fonds d'artichaut au foie gras, de sa volaille demi-deuil, piquée de lamelles de truffe attirent les gourmets de tout poil dont le maire de Lyon, Édouard Herriot. C'en est fini du temps des vaches maigres.



Eugénie Brazier © Creative commons Bibliothèque municipale de Lyon

La renommée de la mère Brazier dépasse désormais les frontières. Son fils, Gaston qui a épousé Carmen qu'Eugénie a embauchée comme serveuse, « parce qu'elle conduisait elle-même son automobile », officie rue Royale.

C'est un partage de territoire. Mais très vite les relations se tendent entre la mère et le fils. La brouille durera. Mais pouvait-il en être autrement avec ces deux caractères de silex ? Gaston, le premier, partira faire la cuisine aux anges en mars 1974. Sa mère le rejoindra trois ans plus tard. Personne ne saura jamais si là-haut, la mère et le fils se sont enfin réconciliés. « Ma grand-mère était une vraie femme de la campagne, triste, dure et sans tendresse », dira Jacotte, sa petite fille qui perpétuera la dynastie des Brazier, rue Royale. Elle ajoutera « ma grand-mère ne savait s'exprimer qu'en gueulant. » Une telle énergie que le jeune Bocuse, qui a vingt ans et qui fera ses premiers pas au col de La Luère, n'hésitera pas à détourner une chanson de Charles Trenet pour chanter « La Mère qu'on voit gueuler au col de La Luère... »

Toute une époque, qui a la saveur mélancolique des jours évanouis.



Bertrand Tavernier
© Creative commons Siebbi

étonnantes
histoires

Bertrand Tavernier

1941 LE CINÉASTE DE LA RÉVOLTE

Défier l'ombre écrasante du père en faisant irruption dans la salle à manger familiale pour réciter des poèmes aux invités aurait dû en bonne logique prédisposer Bertrand Tavernier au métier d'acteur.

Pourtant l'enfant qui refusait autrefois le sommeil, préférera faire des films plutôt que de les interpréter. Aujourd'hui, il est l'un des plus grands réalisateurs français.

Quelques repères dans une œuvre foisonnante et contrastée le confirment : *Que la fête commence*, César du meilleur réalisateur et du meilleur scénario en 1976, *Le Juge et l'Assassin* qui au terme d'un face à face étourdissant entre le juge Philippe Noiret et l'assassin Michel Galabru impose une réflexion sur les excès répressifs de la loi et condamne sans appel la peine de mort. Ce sont les côtés les plus sombres du colonialisme qui se retrouvent dans la ligne de mire de *Coup de torchon* sorti en 1981.

Même si le message alourdit parfois le propos, Bertrand Tavernier s'est toujours revendiqué comme un cinéaste engagé dans son époque. Cela ne l'empêche pas de passer avec une évidente délectation et toujours avec la même réussite d'un genre à un autre, d'un film historique comme *La princesse de Montpensier* à un film plus intimiste comme *Un dimanche à la campagne* ou carrément à une comédie grinçante comme *Quai d'Orsay*.

Bertrand Tavernier est né à Lyon en 1941 où son père René s'est réfugié pour fuir l'Occupation. Il fera ses premiers pas d'enfant dans le quartier de Montchat si proche de celui de Montplaisir,

celui-là même où les frères Lumière ont tourné leur premier film. Comment ne pas voir dans cette malice de la géographie comme un ferment de prédestination ? Même s'il ne découvre le cinéma que pendant un séjour en sanatorium. Passion de cinéphile qui ne le quittera plus et que ne va cesser de nourrir un savoir encyclopédique.

Un savoir encyclopédique qui se manifestera de la façon la plus éclatante avec la publication en collaboration avec Jean-Pierre Coursodon de *50 ans de cinéma américain* qui constitue la référence absolue en matière de connaissances du cinéma d'outre-Atlantique.

Autre hasard singulier, Bertrand Tavernier, monté à Paris, aura comme camarade de lycée Volker Schlöndorff qui va l'entraîner à la cinémathèque de la rue d'Ulm. René Tavernier, le père de Bertrand, accueillera le jeune lycéen allemand dans la famille. Poète, écrivain, journaliste, René Tavernier fut aussi pendant la guerre un authentique résistant.

Ses rapports avec son fils seront souvent tumultueux et sources des premières blessures de l'enfant que l'éloignement en pension ne feront qu'approfondir. Paradoxe fréquent, ce père à la fois lointain et à la personnalité tonitruante va nourrir en filigrane toute une partie de l'œuvre du cinéaste d'une vraie mélancolie. Comme Lyon d'ailleurs

avec sa lumière, ses fleuves, ses quais de Saône, ses quartiers anciens traversés de mystérieuses traboules. À commencer par *L'Horloger de Saint-Paul*, son premier long métrage. Tourné en 1973, prix Louis-Delluc et Ours d'argent à Berlin, le film porte en lui l'empreinte de la ville.

Philippe Noiret au générique

Un Lyon pétri d'humanité où, dans la chaleur de l'amitié, on devise à l'infini sur la marche du monde, autour d'un pot de Beaujolais dans un de ces bouchons qui fleurissent entre Rhône et Saône. Monde paisible et fraternel que l'irruption soudaine de la police va menacer. C'est Philippe Noiret – père de substitution – qui a imposé Bertrand Tavernier à la production. Celui-ci avait collaboré auparavant à plusieurs grandes revues cinématographiques, travaillé comme attaché de presse auprès du producteur Georges de Beauregard, été l'assistant de Jean-Pierre Melville et avait réalisé plusieurs courts-métrages. Lyon encore, dans *Une semaine de vacances*, Laurence - Nathalie Baye - jeune professeur de CES en conflit avec ses élèves, vient se cogner contre la lumière à la fois opaque et fluide de la ville. À l'entrée du cinéma Le Canut, une affiche de *Remorques*, le film le plus désespéré de Jean Grémillon, répond comme en écho à sa dépression.

Dans les films de Bertrand Tavernier, la présence de Lyon se transforme souvent en piège comme cette image de Laurence, filmée de dos, accoudée à la passerelle Saint-Vincent et qui regarde fascinée l'eau frissonnante de la Saône. Jusqu'à penser au suicide ?

Dans *Autour de minuit*, un hymne vibrant à la musique de jazz, Lyon apparaît en quelque sorte comme le contrepoint affectif de New-York. C'est la ville des racines. Lyon a une telle importance dans son œuvre que Bertrand Tavernier lui a consacré un film à part entière, *Lyon, le regard intérieur*, un film intimiste, élégiaque qui commence au moment de la libération de la ville en août 44 et qui vient sans cesse buter sur la lancinante désespérance du temps qui passe. « Dans les moments de doute, de remise en question ou d'angoisse, j'éprouve souvent le besoin de revenir me promener à Lyon, de revenir filmer Lyon », écrit Bertrand Tavernier.

L'Horloger de Saint-Paul
© StudioCanal



Une école lyonnaise, le Sansisme

1948 L'ÉCOLE DE LA LIBERTÉ

Au lendemain de la dernière guerre, Montparnasse avec ses cafés, ses ragots de village, ses ateliers d'artistes a perdu beaucoup de ce pouvoir de séduction qui avait attiré toute une bohème désargentée venue d'Europe et qui dans l'incandescence du génie de quelques-uns d'entre eux, réinventait la peinture.

Passage à vide momentané d'un Paris qui se relève à peine des pillages de l'Occupation. Il ne durera pas. Il sera néanmoins suffisant pour qu'un groupe d'une dizaine d'étudiants, fraîchement sortis de l'école des Beaux-Arts de Lyon lancent entre Rhône et Saône, avec une désinvolture joyeuse, leur propre mouvement, le Sansisme. Le nom a été trouvé par le plus facétieux, Philibert Charrin, au cours d'un de ces mâchons à la lyonnaise, sanctifié de pots de Beaujolais ou de Côtes-du-Rhône. C'était peut-être « chez Bébert » ou à « La Bardane », bouchons du vieux Lyon, aujourd'hui disparus. C'était la règle, lorsqu'un chanceux avait vendu une toile, il invitait les copains à déjeuner. « On discutait ferme en descendant chaque jour de la Croix-Rousse par le chemin de la Belle Allemande » se souvient Jean Fusaro. Nostalgie inéluctable face à leurs 20 ans quand tous partageaient la même passion capable de les faire voyager debout, sept heures aller, sept heures retour dans le train qui les emmenait à Paris pour voir à l'Orangerie l'exposition Van Gogh de 1947.

Sans isme, précisément pour ne pas s'enfermer entre les barreaux d'une prison esthétique. Ni excommunication, ni anathème, dans ce petit groupe dominé par un trio d'artistes aussi dissemblables que le tonitruant André Cottavoz, le délicat Jacques Truphémus et le secret Jean Fusaro et pourtant si proches. Il compte des peintres comme James Bansac, Paul Clair, Micheline Colin-Flory. Si chacun, à l'intérieur du groupe, conserve son entière liberté, tous partagent la même idée de la peinture. Elle est enracinée dans une certaine sensualité de la couleur et de la forme. Une peinture, en quelque sorte soumise au sujet, à charge pour chacun d'inventer son propre rapport à la lumière dans un cousinage assumé avec un peintre comme Bonnard.

En ce sens, le Sansisme n'a rien d'une révolution radicale. D'ailleurs quelle pourrait bien en être la pertinence alors que Malevitch a depuis près de trente ans repoussé jusqu'à l'extrême les limites de l'abstraction en peignant son Carré blanc sur fond blanc, Picabia en prince dadaïste a dynamité toute forme d'asservissement au réel en peignant son Enfant carburateur ou son Œil Cacodylate et que le Nu de Marcel Duchamp n'en finit pas de descendre son escalier. Sans oublier l'ombre écrasante de Picasso qui s'empare avec une délectation jubilatoire de tout ce qui traîne dans l'air du temps pour lui insuffler la force de son génie protéiforme.

Pour le Sansisme, il est impossible de rivaliser avec la fascinante personnalité de tous ces monstres. Alors, sagement, ses membres s'en tiendront à une Nouvelle figuration. Cette modestie sera la source d'un authentique malentendu car, au moins pour trois d'entre eux, le temps a reconnu un véritable talent. C'est la force quasi abstraite des tableaux d'André Cottavoz, le jeu subtil avec la lumière de Jacques Truphémus qui dissous ses Rues de Lyon ou son Port de Dieppe au matin dans ses vibrations



incertaines et tendres. Quant à Jean Fusaro, ses personnages sont comme des silhouettes qu'un vent espiègle embrase, « Jean Fusaro chorégraphie l'instant », proclamera joliment

son ami Jean Carrière, prix Goncourt 1972 pour L'épervier de Maheux. Ses tableaux ressemblent en fait à une chanson de Trenet. Sur les toiles du peintre on rencontre des tours Eiffel qui sautent à pieds joints dans la Seine, des bateaux ivres qui ont des fourmis sous la quille, des ciels d'orage qui partent à la recherche d'arcs-en-ciel imaginaires. Dans les toiles de Jean Fusaro, tout est fragile. Tout est grâce. Tout est fugue. Or l'apparente légèreté du peintre traîne une sourde mélancolie de gorges sèches avant que son pinceau ne vienne la masquer d'un éclat de vermillon, d'une note de Véronèse : Jean Fusaro s'excuse.

D'une certaine façon, alors qu'aujourd'hui la peinture se vit en trompe-l'œil comme en trompe-l'âme et se repaît de fausses valeurs, celle des Sansistes continue d'éblouir et de fasciner car elle reste étonnamment vivante, parce que hors mode c'est-à-dire hors du temps.



étonnantes
histoires

Les bouchons lyonnais

1950 UNE MUSIQUE TENDRE AU PALAIS

*Dans un bouchon, on communique
autour de la table recouverte
d'une nappe à carreaux rouges et
blancs, on sanctifie la bonne humeur
qui émane du fourneau, on fustige
les étriqués du ventre et du cœur.*

S'il y a divergence sur l'origine du mot, les uns prétendant qu'il viendrait du bouchon de paille qui servait autrefois à bouchonner les chevaux dans les écuries des auberges, d'autres, qu'il tirerait simplement son nom du minuscule appendice de liège qui bouche le pot de Beaujolais ou de Côtes, les derniers enfin affirmant qu'il serait lié à une tradition des anciens cabaretiers qui signalaient leur établissement par une botte de branchages accrochée à leur porte, le « bousche », en vieux français faisceau de branches, tout le monde s'accorde au moins sur un point : un bouchon lyonnais n'a rien à voir avec un banal restaurant. Qu'a-t-il donc de si différent ? Eh ! Tout simplement l'âme.

Et cette histoire d'âme n'est pas une simple figure de style calligraphiée par d'habiles publicitaires à l'intérieur des guides gastronomiques. C'est une affaire beaucoup plus sérieuse.

Le bouchon se reconnaît à la façon de la patronne ou du patron, parfois un vieux grognard du poêlon, au fumet d'une cuisine généreuse et populaire et à un décor, mélange de vieux objets tout droit sortis d'un grenier de grand-mère. Parfois, c'est l'ancêtre même du patron qui figure sur la photo jaunie accrochée derrière le comptoir. Un décor qui vous donne immédiatement la sensation d'être ici chez vous.

Le bouchon a ses lettres de noblesse

Elles sont faites de boudin aux pommes, de tablier de sapeur, de gras-double et de pieds de cochon. Ah, la salade de lentilles au cervelas de La Meunière, le filet de harengs, pommes à l'huile du Garret, ou encore la terrine de sanglier du Café des Fédérations ! Le bouchon est une musique



tendre au palais qui déroule ses arpèges du plaisir de vivre pianissimo. Les pisse-froid de la papille n'ont rien à y faire. D'ailleurs le grand Gargantua lui-même ne s'y régala-t-il pas déjà d'un « grand planté de tripes ».

La légende raconte que la tête du bon géant aurait eu le tournis devant la ronde des quenelles sauce Nantua, des fraises de bœuf marinées au vin blanc, des cervelles de canut, des gâteaux de foie de volaille blonds comme des blés en été, des gratins de cardon à la moelle d'hiver, des saucissons briochés ou des tartes aux pralines.

Dans les bouchons, « le piano » a toujours su jouer crescendo. Aujourd'hui, ils ont même leur association avec label épinglé sur la bavette du tablier bleu ou noir du patron afin de séparer les authentiques bouchons de leur pâle copie, autrement dit séparer le bon grain de l'ivraie. Même un jour de grand' soif, Gnafron, le compère de Guignol, ne s'y serait pas laissé prendre !

Quenelles sauce Nantua



L'ordre du clou

1950 AGAPES ET CANULARS AU MENU

*Lyon regorge de secrets.
Lyon est une ville mystérieuse
mais c'est aussi une ville
où l'on apprécie l'humour.*

« L'ordre du clou n'est autre qu'une académie à direction collégiale que j'ai créée en 1950 dans la cave de la Brasserie de la Couronne, en vue de la promotion de l'humour lyonnais au-delà des limites de l'association des humoristes lyonnais. [...] » Voici ce qu'en disait son fondateur Félix Benoît (1917-1995) historien lyonnais, en 1981 dans son ouvrage *L'humour lyonnais*. Bon vivant et personnalité haute en couleur, il a fondé la République de l'Île Barbe (dont il se proclama gouverneur) et l'Institut des sciences clavologiques. [du latin *clavum* : clou et *logos* : science.] Citons l'une de ses répliques fameuses : « Pour que le vin fasse du bien aux femmes, faut que ce soient les hommes qui le boivent ».

Fondée en 1950, cette association réunit des amateurs d'humour lyonnais et autres joyeux drilles qui pratiquent ici la pataphysique, cette science des solutions imaginaires, inventée par Alfred Jarry, qui s'est donnée comme ligne philosophique de ne rien prendre au sérieux.

Les membres du clou, qui se réunissent dans une cave du Vieux-Lyon au décor inquiétant, sont les auteurs de quelques canulars célèbres comme la construction, à Oullins, d'un passage clouté pour chat domestique avec panneau signalétique et inauguration officielle par le Préfet. Une précision : pour être intégré dans l'ordre du clou, chaque nouveau membre doit se présenter muni... d'un clou. Tout un programme qui est pratiqué périodiquement par ses membres au plus profond de



Félix Benoît © Creative commons Bibliothèque municipale de Lyon

cette cave voûtée du 16 de la rue du Bœuf au décor qui en inquiéterait plus d'un. Agapes et canulars sont de mise. Pour intégrer cette docte confrérie à direction collégiale unilatérale et empreinte de la Plaisante Sagesse Lyonnaise, il faut malheureusement attendre le décès de l'un de ses membres, comme à l'académie justement. Il ne peut en effet n'y avoir que cent membres. Un peu comme un cent de clous !



Marcel Achard ordre du clou
© Creative commons Bibliothèque municipale de Lyon.

Il en va ainsi du rayonnement interplanétaire de cet ordre et de cet Institut pour la promotion aux quatre coins de la planète des arts, des lettres, mais aussi des sciences, en particulier celle de planter des clous à la mode de chez nous sans se taper sur les doigts.

Maryse Bastié

1952 UNE FUNAMBULE DU DESTIN

*Elle a multiplié les records
et obtenu plus de citations
que n'importe quelle femme
de son époque.*



Mais, ironie du destin, elle trouva la mort à 54 ans, le 6 juillet 1952, dans le crash d'un Noratlas à bord duquel elle voyageait en tant que simple passagère et qui s'écrasa sur le terrain d'aviation de Bron près de Lyon. Là-même où quelques heures plus tôt elle avait participé à un meeting aérien et fait une démonstration du prototype Nord 2501. Fin tragique d'une femme exceptionnelle après une remarquable carrière de pilote. Capitaine de l'armée de l'air, elle totalisait plus de 3 000 heures de vol.

Née le 27 février 1898 à Limoges, au sein d'une famille de condition très modeste et orpheline de père à l'âge de 11 ans, la petite Marie-Louise est obligée de travailler très jeune. Adolescente, elle est ouvrière dans une usine de chaussures comme piqueuse sur cuir. Rien qui puisse à l'évidence présager d'un destin hors normes. Si elle se marie une première fois et a un fils qui meurt tout jeune de la typhoïde, elle divorce rapidement. Double coup de foudre pour son filleul de guerre, le lieutenant pilote Louis Bastié avec lequel elle se remarie et pour l'aviation. C'est en effet à ses côtés qu'elle effectue ses premiers vols et qu'elle découvre sa nouvelle passion. Le 29 septembre 1925, elle obtient son brevet de pilote. Une semaine après, elle réussit l'incroyable exploit de passer avec son avion sous les câbles du pont transbordeur de Bordeaux. Mais sa vie reste marquée du sceau de la tragédie puisque l'année suivante, son mari trouve la mort dans un accident d'avion. Loin de se décourager, Maryse Bastié devient monitrice de pilotage : l'aventure durera six mois et s'arrêtera avec la fermeture de l'école. Montée à Paris, elle donne des baptêmes de l'air et devient une pionnière de la publicité aérienne qu'on vient de découvrir. C'est alors qu'elle décide d'acheter son propre avion, un Caudron C109 avec un moteur de 40 CV. Comme elle n'a pas d'argent pour le faire voler, le pilote

Drouhin va l'aider à financer sa passion. Le 13 juillet 1928, il lui offre le poste de premier pilote. Elle va alors enchaîner les records.

Premier record féminin homologué de distance [1 058 kilomètres] à Treptow, en Poméranie. En 1929, nouveau record de France féminin de durée de vol de 10 h 30 puis record international féminin de durée avec 26 h 44. Ce record lui est repris le 2 mai 1930 par Léna Bernstein (35 h 45).

Bien décidée à le récupérer, elle décolle le soir du 2 septembre 1930 et se pose le 4 après 37 h 55 de vol. Elle avait lutté jusqu'à l'épuisement contre le froid et le manque de sommeil. Elle établit ensuite un record de distance avec 2 976 km sur le parcours Paris - Uring (URSS). Elle reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur et le Harmon Trophy américain, décerné pour la première fois à une Française.

En 1935 elle crée, à Orly, l'école « Maryse Bastié aviation ». Encouragée par Mermoz, elle s'attaque à la traversée de l'atlantique sud. Un mois à peine après la disparition de Mermoz, le 30 décembre 1936, elle traverse l'atlantique de Dakar à Natal, en 12 h 5, seule à bord d'un Caudron-simoun. Jusqu'en 1939, elle parcourt également le monde comme ambassadrice de plusieurs constructeurs aéronautiques.

Lors de l'offensive allemande de mai 1940, elle offre ses services à la Croix-Rouge, notamment en tant qu'infirmière auprès des prisonniers français regroupés au camp de Drancy. Sous couvert de son activité à la Croix-Rouge, elle est membre du Réseau Darius et recueille des renseignements sur l'occupant. Son passé aéronautique et son action dans la Résistance lui valent d'être nommée lieutenant dans l'armée de l'air où elle s'engage en novembre 1944. Elle est employée au service d'information du cabinet du ministre, puis au commandement des écoles. Démobilisée en avril 1946, puis autorisée à titre exceptionnel à réintégrer l'armée de l'air en mai 1947, elle est nommée Commandeur de la Légion d'honneur et affectée au cabinet du ministre jusqu'à la résiliation de son contrat en 1948. Courage, audace et obstination, elle aura pleinement vécu sa passion jusqu'à son vol ultime. Féministe avant la lettre, elle s'est battue pour le droit de vote des femmes aux côtés d'Hélène Boucher. Pas sûr que les jeunes filles d'aujourd'hui qui se pressent dans toutes les écoles qui portent son nom sachent ce qu'elles lui doivent.

étonnantes
histoires

Positif

1952 UNE BIBLE POUR LE CINÉMA

Mai 2002, Festival de Cannes.
Imaginez une revue du cinéma
montant les marches mythiques
sous les flashes des photographes,
accueillie comme une star
par un président en smoking
et nœud papillon.

Même si vous savez qu'au cinéma, art de l'illusion par excellence, tout est possible, vous vous frottez les yeux. Or, vous ne rêvez pas. Invitée d'honneur de cette 55^e édition qui verra cette année-là le triomphe du film de Roman Polanski, *Le Pianiste*, qui remportera la palme d'or, la revue *Positif*. On en célébrait le 50^e anniversaire.

Célébration non seulement à Cannes, mais aussi à la Mostra de Venise, au Museum d'art moderne de New York, au National Film Theater de Londres, ou à la Cinémathèque royale de Belgique. Hommage quasi universel donc rendu à *Positif* qui est à la fois la Bible, le *vade-mecum*, les Tables de la Loi d'un cinéma audacieux, ardemment intelligent, sensible, créatif. Bien sûr, à l'intérieur de la revue, qui au besoin ne recule pas devant le canular, où on exécute un film prétentieux avec un humour de potache – preuve qu'ici on sait prendre une distance salutaire par rapport à ses propres jugements – on se trompe parfois. Mais toujours en toute bonne foi et rarement. On réhabilite aussi comme *L'auberge rouge*, le film de Claude Autant-Lara.

À *Positif*, on a pris parti « bec et plume » avant tout le monde, pour des cinéastes comme Bresson, Houston, Tati, Wells, Buñuel, Rossellini. Autant dire que la revue n'a pas peu contribué à établir le cinéma dans ses habits neufs de 7^e art. En 1952, il était encore nécessaire de convaincre les sceptiques. Mais si la revue a depuis longtemps succombé au chant des sirènes parisiennes, qui sait qu'elle est née à Lyon ?

Née de l'amour immodéré pour le cinéma de quelques khâgneux de haut vol réunis autour de Bernard Chardère, frêle garçon à lunettes et duffle-coat, grand pourvoyeur devant le Dieu 7^e art d'idées neuves. Autour de lui, André Ottavi, seul Lyonnais authentique, Guy Jacob et Louis Piollet ont constitué le noyau dur de la revue. Ces quatre rats de cinémathèque étaient capables de faire plusieurs fois par semaine le mur du lycée du Parc pour se ruer dans les cinémas de Lyon : L'Eldorado, Le Pathé Palace, Le Royal, transformé depuis en pizzeria.

L'Alhambra... sans doute plus volontiers encore au Normandy car, avant le grand film, il arrivait qu'une effeuilleuse projetât sur la scène ses courbes affriolantes.

Un soir, il y eut effeuillage et aussitôt après, la projection de *Potemkine*. Le contraste entre la poitrine opulente de la demoiselle en service ce soir-là et le landau dévalant les marches du grand escalier d'Odessa laissa des traces indélébiles dans les mémoires. À une époque où les revues apparaissaient avec la fréquence de l'acné sur les joues des adolescents



et disparaissaient tout aussi vite, *Positif* a eu comme premier grand mérite de durer et dure encore puisque la revue s'achemine, comme dans un lent travelling qui parcourt les années, vers son numéro 1000. Sa naissance a été le fruit d'une lente maturation après d'interminables discussions autour d'un pot de Beaujolais, de fréquents coups de gueule et surtout d'une farouche volonté de prouver qu'on pouvait « penser » le cinéma ailleurs qu'à Paris.

Bernard Chardère a eu l'intuition de replacer la singularité du cinéma dans l'environnement critique des autres arts, méthode qu'il appliquera dès le premier numéro pour apporter son soutien inconditionnel à Los Olvidados.

Positif présente aussi la particularité de ne dépendre d'aucun groupe de presse mais d'éditeurs indépendants ce qui lui laisse une totale liberté de ton. Pour se lancer dans l'aventure de *Positif*, Bernard Chardère, André Ottavi, Guy Jacob et Louis Piollet n'avaient en mai 1952 que l'argent de poche de leurs rêves.



Dessin de Joël Lagarde

Le chiffonnier de Dieu

*Tout a commencé par un cri.
D'une certaine façon comme la vie.
Mais ce cri-là est d'abord un cri
de colère. Il va résonner pendant
longtemps dans les consciences
faisant ouvrir les portefeuilles
comme les âmes.*

Il est un peu plus de 13 heures ce premier février 1954, lorsque, soutane en tornade sous son blouson de cuir déjà légendaire, visage plus ascétique que jamais enchâssé dans un collier de barbe noire, l'abbé Pierre surgit dans les studios de Radio Luxembourg. Au micro, le message est bref : « Mes amis, au secours ! Une femme vient de mourir gelée sur un trottoir du boulevard Sébastopol serrant sur sa poitrine son arrêté d'expulsion... ». Cette nuit-là, il faisait moins vingt à Paris, record de froid qui figea souvent le mercure en ce terrible hiver de 1954. L'appel sera entendu au-delà de toute espérance. Dès 13 heures 30, le hall de l'hôtel Rochester, rue de la Boétie, que l'abbé Pierre a désigné dans sa hâte, sans avertir sa propriétaire, comme quartier général de la bonté, est déjà envahi par plusieurs mètres cubes de couvertures et de vêtements. On fait la queue pour y déposer argent et bijoux. L'acteur Michel Simon apportera un million de francs en billets de 10 000. L'abbé Pierre qui ne va jamais au cinéma, ne le reconnaîtra pas. L'appel rapportera 500 millions de francs en dons dont 2 millions offerts par Charlie Chaplin qui dira à cette occasion : « Je ne les donne pas, je les rends. Ils appartiennent au vagabond que j'ai été et que j'ai incarné. »

Et dès que la nuit tombe, des dizaines de voitures, y compris des paniers à salade, maraudent dans Paris pour arracher aux bouches de chaleur des centaines de sans-logis qui s'apprêtaient à passer une nouvelle nuit de glace. Pas seulement des clochards attirés mais au contraire, une majorité d'ouvriers, de

femmes aussi qui ne peuvent se loger avec leur maigre salaire alors que le prix des loyers explose dopé par les Américains qui, avec leurs étalons or - dollars, se sont rués dès la Libération sur tout ce qui se vend ou se loue à Paris.

Cette première nuit, les sans-abris auront droit à un bol de soupe, à un peu de chaleur humaine et passeront la nuit dans quatre stations de métro désaffectées que l'abbé Pierre, en bousculant l'Administration, a réussi à faire ouvrir ou dans l'immense tente que les chiffonniers d'Emmaüs ont dressé rue Sainte-Geneviève, à deux pas de la Sorbonne.

Ce n'est pas le premier février 1954 qu'Henry Grouès dit l'abbé Pierre a découvert les problèmes de logement des plus déshérités, de tous les cabossés de la vie qu'il a commencé à recueillir dans les centres Emmaüs qui fleurissent autour de Paris. À Neuilly-Plaisance, à Neuilly-sur-Marne, les biffins d'Emmaüs, les videurs de greniers ou de caves, avec l'argent qu'ils retirent de leurs expéditions, commencent à ériger de petites maisons pour empêcher que des femmes avec leurs enfants dorment dans des trous



L'abbé Pierre en 1955

creusés dans la terre recouverts de bâches. Emmaüs, du nom de ce petit village de Palestine où les apôtres ont repris espoir après avoir rencontré le Christ ressuscité qui leur a rappelé La Loi d'Amour.

Auparavant, le député MRP, l'ancien résistant bardé de décorations, qui n'avait pas hésité à faire franchir la frontière suisse à des Juifs, en leur faisant traverser les Alpes au milieu des glaciers, avait tenté de convaincre le monde politique de l'urgence des problèmes de logement. On dit que la foi est capable de soulever des montagnes. C'est beaucoup plus difficile quand il s'agit de faire bouger des ministres, des élus ou encore l'Administration. L'abbé Pierre, élu député pour la première fois à Nancy en 1945, en fera l'amère expérience. Il a alors 34 ans. Mais les hommes politiques le décevront souvent. Même s'il trouvera auprès de certains comme Maurice Lemaire, le ministre du Logement et de la Reconstruction ou Léo Hamon l'appui nécessaire pour remporter ses futurs combats.

Chez Henry Grouès, la générosité, l'amour de l'autre ne sont pas vertus de génération spontanée. En effet, son père déjà s'occupait des plus pauvres

égarés dans les rues de Lyon où il allait à leur rencontre accompagné de son fils. Il les nourrissait, les lavait comme Marie-Madeleine les pieds du Seigneur.

Henry Grouès est né le 5 août 1912 à Lyon dans le quartier de la Croix-Rousse, au sein d'une famille très catholique. Son père, Antoine Grouès s'embarque pour le Mexique à 22 ans pour chercher fortune dans le commerce du drap. Les Mexicains le surnommeront Le Mangeur de Bon Dieu. Il y distribue l'amour aux plus faibles, aux mourants. Sa devise ressemble déjà à celle de son fils Henry « Servir en premier les plus souffrants ». Il quitte le Mexique en juin 1904. Il rencontre à Tarare une jeune fille de 25 ans, Eulalie Perra, issue d'une riche famille de fabricants de tulle. Lui en a presque quarante. Par un beau dimanche de juillet 1905, les cloches sonnent à pleine volée à Tarare. Un premier enfant naît, puis un second. Henry sera le troisième dans cette famille qui en comptera huit. Elle déménagera pour s'installer dans le quartier d'Ainay, rue Sala, au cœur de cette haute bourgeoisie lyonnaise discrète et catholique.

Henry grandira dans ce petit royaume où les parents apprennent à leurs enfants à aimer. Le futur abbé Pierre est un mélange étonnant de gravité et

d'espièglerie. Il va fortifier sa foi au milieu des scouts. Un moment, tenté par la contemplation, il entre dans l'ordre des capucins, de loin le plus sévère, le plus rigoureux. On s'y flagelle les mollets avec des chaînes. Tête rasée, robe de bure, pieds nus dans des sandales, l'abbé Pierre découvre que « le capucin est le prince des bougres. » Le 24 août 1938, Henry Grouès s'allongera face à l'autel sur les dalles du collège des jésuites Sainte-Hélène à Lyon pour être ordonné prêtre.

Mais l'appel du grand large, fut-il divin, l'amène à rompre avec les capucins. Ce sera l'aventure de la Communauté d'Emmaüs née de la rencontre improbable d'un prêtre, député par accident, avec Georges, un ancien bagnard qui venait de rater son suicide et que l'abbé Pierre avait sauvé. Devenu pèlerin, l'abbé Pierre qui célébrera la messe lors de l'enterrement de Coluche à Montrouge, portera le message de cœur et de générosité d'Emmaüs aux quatre coins du monde. Une œuvre qui survit, à travers sa fondation, à celui qui disparaît le 22 janvier 2007 à quatre-vingt-quinze ans.





Michel Juvet

1954 LE SORCIER DU SOMMEIL

*Une nuit, le professeur
Michel Juvet qui se baptise
lui-même du joli néologisme
d'oniologue, fit un rêve,
« devenir lyonnais ».*

Son vœu fut exaucé au-delà de toutes ses espérances puisque pendant plusieurs décennies, il enseigna à l'université Claude Bernard de Lyon et initia plusieurs générations d'étudiants aux sciences du sommeil. Surtout, c'est lui qui en 1959 identifia une de ses phases cruciales, le sommeil paradoxal. Ces travaux lui valurent immédiatement une avalanche de récompenses internationales et une notoriété mondiale, à telle enseigne que c'est à lui que la Nasa faisait appel pour étudier le sommeil des astronautes pendant les vols spatiaux.

En fait, tout prédestinait Michel Juvet à devenir un savant de premier ordre. Fils d'un médecin jurassien, son père ne l'encourageait-il pas à multiplier les expériences scientifiques en compagnie de son frère, alors qu'il avait tout juste dix ans ? Après des études secondaires au lycée Rouget de-L'Isle à Lons-le-Saunier, il s'engagea dans la marine au moment où éclatait la Seconde Guerre mondiale. Le jeune marin devait rester longtemps traumatisé par le sabordage de la flotte à Toulon.

À la fin de la guerre, il commença ses études de médecine à Lyon et devint interne des hôpitaux en 1951. À ce moment-là, il rêvait encore de se diriger vers l'ethnologie. Il s'inscrivait alors en faculté de Lettres pour s'orienter dans cette voie. Il ne savait pas encore qu'il allait consacrer plus de cinquante années de sa vie à l'étude du sommeil. Le sujet est d'importance quand on sait que l'homme passe près d'un tiers de sa vie à dormir tandis que le monde moderne ne cesse d'engendrer quantité de troubles qui ne peuvent se soigner qu'à coup de somnifères. Ils sont absolument indispensables

pour 10% des Français alors que 15 à 20% en prennent régulièrement. La rencontre décisive entre Michel Juvet et le sommeil remonte aux deux années capitales de 1954 et 1955 pendant lesquelles il travailla aux États-Unis, avec plusieurs équipes de neurophysiologistes. À cette époque, le cas troublant de deux sœurs jumelles, séparées à leur naissance, et qui, lorsqu'elles se sont retrouvées quarante ans plus tard portaient des coiffures, des bijoux et des vêtements identiques interpelait la communauté scientifique.

En clair cela signifiait qu'en dépit de la séparation et de vies totalement différentes, leur individualité psychologique était restée la même, ce que Kant avait appelé l'hérédité psychologique, démentant une des théories du marxisme qui pensait qu'il suffisait de changer la société pour changer l'Homme.

L'apport majeur du professeur Michel Juvet fut de découvrir le rôle joué par les rêves dans cette programmation psychologique qui intervient pendant le sommeil paradoxal.

Tout se passe en fait comme si le rêve délivrait des messages génétiques - on est très loin de Freud et de ses interprétations assez fantaisistes du rêve - afin que nous gardions la même identité psychologique, que nous soyons le même au réveil que la veille. Le timide restera timide, l'agressif, agressif, l'expansif, expansif. Le sommeil paradoxal qui est aussi différent de l'état d'éveil que l'éveil l'est du sommeil, se produit par cycles de vingt minutes qui reviennent cinq fois par nuit. Ces différentes phases observées grâce à l'électrophysiologie se caractérisent à la fois par une atonie musculaire profonde et par une activité cérébrale intense, marquée par de rapides et complexes mouvements des yeux, dont la « grammaire » reste encore à déchiffrer même si Michel Juvet a constaté qu'elle était identique chez les jumeaux.

C'est aussi pendant le sommeil paradoxal que se produisent les rêves dont on se souvient. Parmi les innombrables expériences qui ont permis à Michel Juvet d'étayer sa thèse révolutionnaire, il y a par exemple celle menée sur le chat dont il a réussi, avec ses équipes, à localiser « la fossette bleue », un point de quelques millimètres de diamètre de son cerveau qui, lorsqu'on le supprime, empêche le chat de rêver mais pas de dormir.



Michel Juvet © Creative commons Bibliothèque municipale de Lyon

De même, réveillé au moment où se déclenche sa phase de sommeil paradoxal, le chat finit par perdre l'instinct de chasser la souris. Chaque phase de sommeil paradoxal est accompagnée d'érections nocturnes aussi bien chez l'homme que chez d'autres mammifères comme le rat. Elles restent un mystère entier. D'autant qu'elles apparaissent aussi bien chez le nourrisson que chez le vieillard ou l'homme adulte et qu'elles n'ont aucun rapport avec les rêves. Pour Michel Juvet, il est probable que cette fonction programmatrice du rêve aide l'enfant à développer ses circuits de neurones nécessaires à l'érection et qu'elle les entretient chez l'adulte. Le cerveau, pendant le sommeil paradoxal, s'attellerait donc à la tâche, ô combien impérieuse pour l'espèce, de reprogrammer le désir. Autant dire que le cerveau, avec ses cent milliards de neurones consommant à eux seuls 20% de l'énergie totale du corps pour seulement 2% de son poids, conserve sa part de mystère en dépit des découvertes fondamentales de Michel Juvet.

Mystère qu'à 87 ans, le célèbre neurobiologiste décédé en octobre 2017 essayait encore de percer, quitte à prendre quelques « pilules » de son cru pour s'empêcher de dormir, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes quand on est un sorcier du sommeil.



Paul Bocuse

1958 LA TOQUE DANS LES ÉTOILES

Il avait ce port de tête impérial de ceux qui fréquentent les sommets, impression accentuée par l'immense toque blanche qui surmontait un visage qu'on aurait dit sculpté dans la cire et que l'âge avait épaissi.

Parfois, le sourcil se lève en signe d'interrogation ou d'agacement. Le sourire quelquefois mécanique est là, la poignée de main ferme et chaleureuse aussi, et pourtant le regard donne par moments l'impression de glisser sur son interlocuteur sans vraiment le voir comme si Paul Bocuse, que l'hyperbole louangeuse a consacré cuisinier du siècle, gardait en permanence un œil dans les étoiles. Cet œil qui reste vif en dépit de l'âge pétille jusqu'à devenir malicieux lorsqu'il accroche la silhouette sensuelle d'une jeune femme ou plonge dans le décolleté vertigineux d'une autre tandis que de son ample écriture, il lui dédicace le menu de l'auberge du Pont de Collonges qui propose quelques-uns de ses faits d'armes. Faits d'armes qui s'inscrivent dans la permanence de la cuisine française : la soupe aux truffes noires VGE créée pour rendre la politesse à l'ancien président de la République qui le faisait chevalier de la Légion d'honneur, le 25 février 1975. Pour en apprécier les voluptueux arômes, on brise le dôme de sa croûte aussi dorée que la volaille de Bresse en train de rôtir dans la cheminée, avec la même émotion que si on entrait en religion.

Puis il y a sa nage de homard en gelée, son rouget en écailles de pommes de terre décoré d'un filet de bordelaise réduite ou encore son loup en croûte. Tout indique que l'homme a traversé toutes ses années de gloire en demeurant un incorrigible Don Juan des fourneaux, un séducteur des papilles. Paul Bocuse, décédé le 20 janvier 2018, est né en 1926 à Collonges-au-Mont-d'Or dans la maison familiale qui abrite encore aujourd'hui son restaurant. Au temps de son père Georges, ce n'était qu'une modeste auberge-guinguette des bords de Saône, mais déjà réputée pour sa cuisine. Elle fut agrandie au fil de la réussite pour se transformer en un décor d'opérette aussi frais et naïf que l'enfance. Paul Bocuse est en fait le descendant d'une longue lignée de cuisiniers dont la trace remonterait au XVII^e siècle.

L'adolescent était turbulent, hardi et un tantinet bagarreur. Il n'avait que la route à traverser pour se livrer à sa passion de la pêche. En 1941, âgé de quinze ans, il entre comme apprenti chez Claude Maret, au restaurant de la Soierie à Lyon. En compagnie de ce dernier, il affute son œil sur les étals des marchés. Marchés qui deviennent très vite noirs, transgressions d'une époque qui exigent ces petits accommodements avec les lois de Vichy, si on veut trouver de quoi garnir les assiettes des clients. « J'aurais pu devenir un voyou si je n'avais pas eu la cuisine », confiera un jour Paul Bocuse. En 1944, il vient tout juste de fêter ses dix-huit ans quand il s'engage dans l'armée de Libération du général de Gaulle. Il est incorporé dans la première Division française libre. Blessé en Alsace, il est soigné par les Américains qui lui tatouent un coq gaulois sur l'épaule gauche, bressan comme il se doit. Il paraît que chaque matin, le gallinacé bien à l'abri sous le col tricolore de la veste blanche du célèbre chef, chante la gloire de la cuisine française.

En 1945, c'est en vélo que Paul Bocuse escalade le col de la Luère afin de poursuivre son apprentissage chez Eugénie Brazier, célèbre Mère lyonnaise au caractère aussi trempé que la fonte de ses fourneaux, trois étoiles au Michelin en 1933. Ses coups de gueule n'impressionnent guère le jeune Bocuse qui, en plus de la cuisine, doit entretenir le jardin potager, traire les vaches, faire la lessive et le repassage et aussi trouver le temps de lutiner quelques serveuses. Ensuite, son talent ira mijoter à Paris chez Lucas Carton, puis à Charbonnière-les-Bains, avant de vraiment s'épanouir à l'issue de huit années passées chez Fernand Point, à la fois son mentor et un père de substitution qui règne alors sur la Pyramide, son célèbre restaurant à Vienne.



Le vent en poupe !

Après ces mises en bouche, Paul Bocuse revient définitivement à Collonges en 1958, sûr de lui et de son talent. Il obtient aussitôt sa première étoile au guide Michelin avec son père qui disparaît l'année suivante. Deuxième étoile en 1962, troisième en 1965, l'ascension est fulgurante et le mythe Bocuse s'installe dans la galaxie du guide Michelin.

Parallèlement, Paul Bocuse se révèle être un homme d'affaires redoutable, très dur, murmurent ses concurrents, et un génie de la communication. En fait, c'est lui qui le premier, la télévision aidant, a transformé le cuisinier en star. Bien des années plus tard, il donnera même son nom à un concours gastronomique qui élit chaque année le meilleur cuisinier du monde, couronné par un Bocuse d'or. D'ailleurs il y a longtemps que Paul Bocuse transforme tout ce qu'il touche en or. En inventant le concept de brasserie de grand chef, c'est un véritable empire qu'il a bâti, certes enraciné dans Lyon avec ses Brasseries dans le sud, le nord, l'ouest et l'est qui scintillent aux quatre points cardinaux de la ville, mais aussi en Floride et au Japon. Souvent, il arrivait à Paul Bocuse de se demander à quoi pouvait bien penser sa statue de cire au musée Grévin. À son enfance dont l'écho se prolonge comme par magie dans la musique de ses vieux limonaires de l'abbaye ?

À quelques centaines de mètres du restaurant Paul Bocuse, l'abbaye achetée en 1958 est devenue ce qui se fait de mieux en matière de banquets de mariage et de réceptions prestigieuses.

Cardin à Satolas

1975 UN AÉROPORT HAUTE-COUTURE

*Le Petit Prince aurait pu demander
à l'aviateur rencontré
dans le désert du Sahara
« dessine-moi un aéroport ».*

Et cet aéroport aurait pu ressembler à Lyon-Saint Exupéry, dont les ailes se déploient en une architecture audacieuse visible à plusieurs kilomètres à la ronde. Dénommé Lyon-Satolas à sa création, du nom d'un lieu-dit figurant sur les cartes d'état-major, il a été rebaptisé Lyon-Saint Exupéry le 29 juin 2000, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance à Lyon du célèbre écrivain, poète et aviateur. Satolas est inauguré le 12 avril 1975 par Valéry Giscard d'Estaing. Il se classe aujourd'hui au troisième rang des aéroports français derrière ceux de Paris et Nice avec 11,8 millions de passagers en 2019.

C'est en 1977 que Satolas franchit le cap symbolique des deux millions de passagers. Pour fêter ce deuxième anniversaire, un événement original et de forte portée médiatique y est alors organisé, la présentation de la collection haute couture de Pierre Cardin. Pour la première fois en France, un grand couturier présentait sa nouvelle collection à la presse internationale ailleurs qu'à Paris. Ce fut un épisode au retentissement mondial qui associait la tradition séculaire de la soierie lyonnaise et la renommée de sa gastronomie puisque Paul Bocuse et Alain Chapel avaient préparé le repas offert aux deux cents journalistes de la presse internationale. Repas servi dans le cadre prestigieux du musée des Tissus.

Une ville comme Lyon, célèbre pour son industrie de la soie qui en assura la prospérité, se devait d'aller à la rencontre d'un grand créateur. Pendant plusieurs jours, une partie de l'aérogare fermée



au trafic a été le théâtre d'un incessant va-et-vient de techniciens, menuisiers, électriciens et peintres qui se sont succédés pour reconstituer un véritable salon de haute couture avec podium, cabines d'essayage, éclairage et sonorisation, le tout dans une unité de ton propre à mettre en valeur les couleurs chaudes et intenses de la collection hiver du grand couturier.

Les journalistes du monde entier, acheminés depuis Paris dans un Airbus spécialement affrété pour l'occasion, ont pu ainsi assister au défilé de la collection réalisée en grande partie avec des soieries lyonnaises fabriquées par les plus grands noms de cette industrie, Bucol, Bianchini-Ferrier, Brochier. Volants, plissés, mousselines de soie et de crêpe pour les tenues de soirée, mais aussi manteaux confortables aux coloris chaleureux, gros pulls autant de modèles qui ont séduit la presse. Satolas prenait ainsi son envol...

La malédiction des Mérieux

1975 DESTINS BRISÉS

En apparence, Antigone est punie pour avoir défié Créon et les lois de la cité de Thèbes.

Mais aux yeux des dieux, elle est d'abord coupable d'orgueil, de démesure ou hybris, l'un des ressorts majeurs de la tragédie grecque. Et quand les hommes défient les dieux, ceux-ci se vengent. Deux mille cinq-cents ans plus tard, on peut se demander quel est le dieu mystérieux qu'ont bien pu défier les Mérieux pour transformer le destin exceptionnel d'une dynastie en tragédie. Jusqu'à la troisième génération, tout avait souri à cette vieille famille lyonnaise. Réussite trop éblouissante ? Trop vertigineuse et à la fois trop policée ? Toujours est-il que le 9 décembre 1975, l'enlèvement du petit Christophe sur le chemin de l'école de la Rédemption sonnait comme un coup de semonce du destin auquel la famille n'a peut-être pas accordé suffisamment d'attention à l'époque. Il est vrai qu'après le versement d'une rançon record de vingt millions de francs, le drame connaissait un dénouement heureux. Il aura néanmoins fallu l'intervention autoritaire de Jacques Chirac alors premier ministre pour contraindre son ministre de l'intérieur, Michel Poniatowski, à accepter le principe du paiement de la rançon. Le vendredi 12 décembre, l'enfant sera libéré, sain et sauf. À neuf ans, il rentrera crânement sonner à la porte de ses parents en disant simplement « C'est moi ». La moitié de la rançon sera même récupérée, un des ravisseurs arrêtés, Louis Guillaud, dit « la Carpe », un autre abattu par la police, Jean-Pierre Marin, lors d'une intervention mouvementée. Quant aux deux autres, ils seront identifiés, pour l'un d'eux, grâce à la cicatrice qu'il avait au cou mais faute de preuves, ils ne seront jamais confondus. C'est le 17 juillet 1996 que la famille Mérieux allait être frappée en plein cœur, cette fois. New-York, écrasée de chaleur. Rodolphe Mérieux, avec ce charme indicible que portent en eux ceux à qui tout réussit, arrive à l'aéroport JFK. Il a tout son temps. Ses parents ne l'attendent que le lendemain à Lyon. À vingt-sept ans, il sait déjà qu'il est pressenti pour reprendre les rênes du groupe familial de biotechnologie. Il est brillant, blagueur, heureux de vivre.

Tandis qu'il flâne, l'idée lui traverse l'esprit de faire une surprise à ses parents et de rentrer plus tôt que prévu. Il réussit à embarquer sur le vol TWA 800 précédant le sien. Le Boeing 747 de la compagnie américaine s'abîmera en mer quelques instants plus tard, après avoir explosé en vol. Rodolphe Mérieux figure parmi les 230 victimes.

Carrure de rugbyman, timidité quasi malade, sans doute une des séquelles d'un enlèvement dont il n'a jamais réussi à effacer l'empreinte douloureuse mais souvenir qu'il chassait d'un froncement de sourcils dès que l'on avait la maladresse de l'évoquer devant lui, jusqu'ici, Christophe Mérieux a grandi dans la discrétion. L'effacement. Il est devenu un grand médecin, soucieux d'humanitaire.

À trente-huit ans, il entrait dans le vif de la lumière, cette fameuse lumière qui attire sur vous le regard des dieux. Il vient de prendre la tête du bio pôle, un ensemble destiné à fédérer tous les acteurs de la biotechnologie et s'apprête à être adoubé à la présidence de Bio-Mérieux, entreprise planétaire, spécialisée dans le diagnostic in vitro. Ainsi, il aurait pris la succession de son père Alain et en quelque sorte remplacer son frère Rodolphe.



Malédiction TWA © Wikipedia Alain Durand

Un an plus tard, il aura suffi d'un banal bain dans la piscine de la propriété de la famille au Montellier dans la Dombes, le soir du 14 juillet 2006, pour que le destin frappe à nouveau. Christophe, 39 ans, vient de se noyer à la suite d'un arrêt cardiaque sans doute lié à la canicule. Pour Alain et Chantal Mérieux, née Berliet, on peut aisément imaginer que c'est le coup de grâce. Une de ces douleurs qui transforment les hommes en ombres d'eux-mêmes sous le regard des dieux.

L'œil rond et incrédule de Patrick Dewaere se posa une nouvelle fois sur la jeune femme qui continuait tranquillement de briser la croûte de sa soupe aux truffes VGE sans se rendre compte de rien.

Entre deux cuillerées, elle poursuivait un monologue qui n'avait rien d'intérieur. Le célèbre acteur donna dans le vide quelques-uns de ces fameux coups de menton qui restent un peu sur le grand écran l'empreinte originelle de son immense talent. L'erreur de casting était flagrante. Il s'imaginait dîner chez Bocuse avec au moins une Louise Michel du trottoir, une Vénus rouge des hôtels de passe ; Il n'avait devant lui qu'une petite bourgeoise hantée par la baisse des taux d'intérêt du livret de la Caisse d'épargne. Une femme à glisser quelques billets de banque entre deux piles de drap. Pour un peu, il l'aurait imaginé avec un tricot entre les mains.

Où était donc passée la flamboyante rebelle qui, le 2 juin 1975, entraînait derrière elle une petite centaine de prostituées pour occuper l'église Saint-Nizier ? Coup de tonnerre dans le ciel bien-pensant de Lyon qui résonna bien au-delà de la ville puisqu'il enflamma tout un pays et dépassa même quelques frontières. Micros, caméras, encre stupéfaite et fertile des stylos, la France de Giscard feignait de découvrir que parfois, sur ses trottoirs, il y avait non seulement des crottes de chien mais aussi des jeunes femmes que la police harcelait à coups de procès-verbaux « pour atteinte de nature à provoquer la

débauche », dixit l'article 34 du Code pénal, un Code qui n'a jamais eu le sens du ridicule. Le mythe d'Ulla était né. Quand elle montait en chaire pour haranguer ses consœurs, sa voix portait.

On prétendit même que le confessionnal qui pourtant en avait entendu d'autres, se voilait la face. Comme une traînée de poudre, d'autres églises sont occupées à Paris, à Lille, à Bordeaux par des jeunes femmes qui cachent leurs charmes en attendant de les vendre derrière des masques vénitiens afin de préserver un anonymat précieux.

À Lyon, Ulla et ses disciples - ne sommes-nous pas dans une église-prétendent qu'elles ne sortiront du chœur et du transept qu'à condition que soit levées les peines de prison auxquelles venaient d'être condamnées quatre d'entre elles.

Condamnations qui servirent de détonateur à la rébellion. Huit jours plus tard, soit le 10 juin exactement, elles seront expulsées de l'église Saint-Nizier à l'aube « manu militari ». Qu'auront-elles obtenu ? Rien.

Est-ce à dire que le mouvement aura été inutile ? Pas sûr. Il reste toujours quelque chose d'un mythe. En apparence, rien ne prédestinait la petite Marie-Claude, née dans une famille bourgeoise et aisée de la Croix-Rousse à devenir une « pierreuse ». Enfance roudoudou et poupées chiffon au milieu de six frères et sœurs.

Ne sera-t-elle pas cheftaine de louveteaux dans la paroisse Saint-Augustin la plus collet monté de la ville ? Pour l'heure, c'est une petite oie blanche qui prie ou qui rêve dans les vapeurs enivrantes de l'encens. L'oie blanche se mariera à 17 ans pour fuir une mère rigide, sévère, étouffante. Un mari transparent la conduit vierge à l'autel. Un comble, elle le sera encore cinq ans plus tard, au moment du divorce prononcé précisément pour non consommation de ce qui fut en tous points un mariage de dupes. Alors, la jolie Marie-Claude a-t-elle voulu rattraper le temps perdu en basculant dans la prostitution ? Ou alors l'attrait des diamants qui, de tous temps, a fait vaciller la vertu, a-t-il joué un rôle primordial dans ce changement de vocation ? Seul Dieu peut répondre. Ulla-Marie-Claude, Marie-Claude-Ulla, dualité d'une vie au cours de laquelle se sont multipliés les malentendus du genre de celui qui égarait Patrick Dewaere, un soir, autour d'un loup en croûte. Mais aujourd'hui, à qui pense vraiment une Marie-Claude aux traits alourdis par l'âge, en contemplant les chevaux qu'elle élève, en train de disparaître doucement dans les premières brumes de l'automne ?

À l'amazone en cuissardes blanches et crinière blonde ou à la petite fille en jupe bleu marine, socquettes blanches et souliers vernis que, les jours de « vogue » à la Croix-Rousse, la musique d'un vieux limonaire émouvait jusqu'aux larmes...



Siparex

1977 RÉVOLUTION DANS LE FINANCEMENT DES ENTREPRISES

À l'échelle de l'évolution
des grands cycles économiques,
1977, c'était hier.

Pourtant, on imagine mal ce que la création de Siparex à Lyon, le 23 décembre de cette année-là, avait de révolutionnaire dans le mode de financement des entreprises françaises. En particulier des PME droguées à l'endettement, qui, à la différence des groupes cotés en bourse, ne pouvaient faire appel à l'épargne publique et procéder à des augmentations de capital pour financer leur croissance.

Siparex les délivrait en quelque sorte de la toute-puissance de leur banquier. En échange d'une participation minoritaire dans leur capital, la toute nouvelle société lyonnaise apportait aux entreprises régionales d'abord, françaises et étrangères par la suite, les fonds propres dont elles avaient besoin.

Cette année-là, Siparex faisait entrer dans l'opinion publique française la notion de capital-risque si familière aux pays anglo-saxons, car il y a toujours un risque à participer au développement d'une entreprise. À l'époque, l'écrasante majorité des entreprises moyennes se contentaient en France, lorsqu'elles avaient besoin d'acheter une nouvelle machine ou d'implanter une filiale à l'étranger, de se présenter au guichet de leur banque et de se faire ouvrir une nouvelle ligne de crédit. L'argent qu'on remboursait plus ou moins en monnaie de singe grâce à une inflation forte, coulait à flots. Le crédit anesthésiant tout sens critique, personne ne se rendait compte, ou ne voulait se rendre compte, que l'entreprise se livrait ainsi pieds et poings liés au bon vouloir de son banquier en cas de retournement de conjoncture. En effet, à la différence des entreprises allemandes qui ont su créer grâce à une politique fiscale intelligente un capitalisme familial, les entreprises françaises ont toujours eu des fonds propres insuffisants.



Bertrand Rambaud président de Siparex

Et des fonds propres insuffisants, c'est une aliénation de leur liberté. Il existait bien des SDR, sociétés de développement régional, dont la vocation était en théorie assez similaire à celle de Siparex. Mais dépendant de la puissance publique, elles étaient incapables de répondre aux impératifs d'une économie moderne en marche, leur proximité avec les milieux politiques locaux les amenant à financer en pure perte des canards boiteux.

À l'origine de Siparex, il y avait eu un rapport établi à la demande du ministère des Finances par Gilles Brac de la Perrière, président de la Société Lyonnaise de Banque. À la différence de tant d'autres, le rapport Fonds propres qui préconisait une véritable décentralisation financière ne resta pas enterré au fond d'un tiroir, mais il malmenait tellement l'ordre établi qu'il déclencha aussitôt une sourde hostilité des milieux financiers en général et des banquiers en particulier.

Avant même d'être portée sur les fonts baptismaux, l'existence de Siparex était déjà menacée. Tout comme la société lyonnaise de capital-risque devra affronter un peu plus tard les réticences des chefs d'entreprise peu soucieux de voir un actionnaire extérieur se mêler de leurs affaires et remettre en cause leur mode de gestion.

Pour vaincre toutes ces réticences, la société qui allait devenir Siparex a eu la chance de compter sur l'obstination d'un lyonnais de souche, issu d'une famille de juristes et d'industriels locaux, Dominique Nouvellet. Énarque, il participait à la naissance de Siparex au sein de la direction du Trésor. Il en deviendra le premier directeur, quittant le cocon douillet de la haute Administration pour se jeter dans ce qui apparaissait alors comme une aventure aléatoire.

Risque à la française

Pour Dominique Nouvellet, le plus dur commençait, à savoir réunir suffisamment de fonds pour permettre à la société de capital-risque de prendre ses premières participations. Mais dans sa recherche de capitaux, Siparex a pu compter sur une certaine solidarité lyonnaise puisque figureront parmi ses premiers actionnaires des groupes industriels comme Rhône-Poulenc dont Jean Montet qui deviendra le premier président de Siparex, était le vice-président ou comme Groupama, groupe d'assurance mutualiste, né à Lyon.

L'appui d'un homme comme François Michelin qui apportera sa vision originale d'industriel, se révéla également déterminante. Pour la petite histoire, la première société dans laquelle Siparex investissait, était la SAT, une entreprise savoyarde qui fabriquait des machines d'emballage. Aujourd'hui, en devenant la première entreprise indépendante de capital-risque en France avec plus de deux milliards de capitaux sous gestion, Siparex n'a pas non plus perdu ses racines lyonnaises. En effet, un autre lyonnais, Bertrand Rambaud a succédé à Dominique Nouvellet en août 2009.

Issu d'une très ancienne lignée de soyeux et d'ecclésiastiques dont l'arrière-grand-père fondait le journal *Le nouvelliste* à la fin du XIX^e siècle, le discret Bertrand Rambaud a un caractère aux antipodes de celui du flamboyant Dominique Nouvellet, ce qui ne l'empêche pas de connaître la même réussite.

La fresque des Lyonnais
Conçue et réalisée par © CitéCréation
Site rue de la Martinière,
angle quai Saint-Vincent, Lyon 1^{er}
Crédit-Photo : © Michel Djaoui et Éric Bemath



étonnantes
histoires

CitéCréation

1978 L'HISTOIRE FAIT LE MUR

*Pour un peu, la scène semblerait sortie
tout droit d'un film muet.*

*L'homme descend en toute hâte
de sa voiture, jette un regard distrait
sur la façade de la Banque populaire,
avant de se précipiter à l'intérieur...*

Et de heurter le mur d'un trompe-l'œil. Jurons. Rires sous cape des paisibles joueurs de boules. « Encore un qui s'est fait avoir ! », jubile l'un d'eux. À la Croix-Rousse, le mur des Canuts ne semble avoir d'autre vocation que de tromper son monde. L'émerveillement vient ensuite. Il est l'un des quelque cent murs peints qui ornent les façades muettes de grands immeubles de Lyon et de sa banlieue.

Comme tous les autres, il est l'œuvre des peintres muralistes CitéCréation. À près de six siècles de distance, ceux-ci ont repris à leur compte la tradition des grands maîtres de la fresque comme Cimabue, Giotto ou encore le Tiepolo à Venise. Mais ni vierges, ni Christ, ni anges sur les murs peints des peintres muralistes CitéCréation. Leur mystique est celle de la rue et de la mémoire des villes où ils dressent leur échafaudage, source d'un dialogue mystérieux avec le passé. En y regardant d'un peu plus près, leur art plonge aussi ses racines dans les peintures rupestres des grottes de Lascaux, d'Altamira ou Chauvet en Ardèche. Il s'agissait alors de créer à la fois une entente obscure avec le monde effrayant qui entourait l'homme primitif et de chercher dans une forme d'abstraction miraculeuse à laisser une trace de son passage sur la Terre.

L'aventure de CitéCréation commence en octobre 1978 à Lyon quand une dizaine d'étudiants, en rupture de ban avec l'école des Beaux-Arts, décident de créer un atelier dédié à l'art de la fresque.

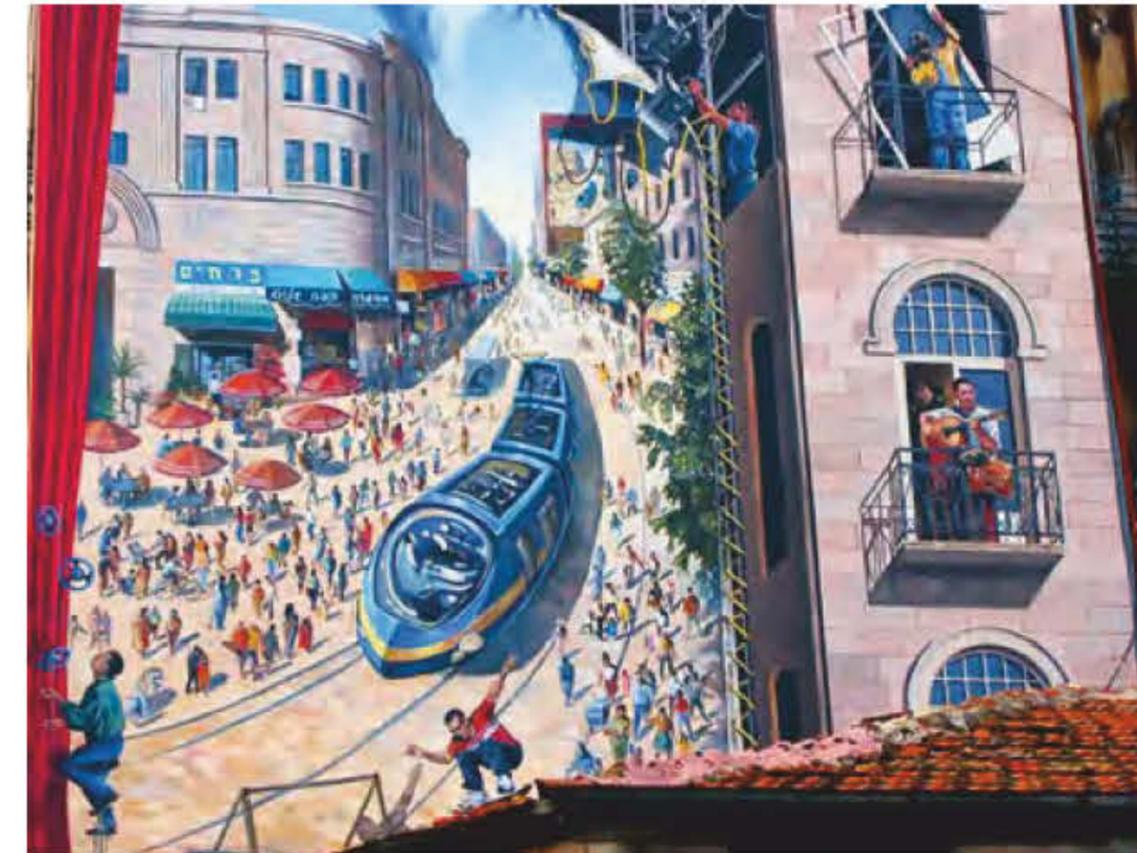
La démarche est originale, elle s'avèrera pertinente. Leur mouvement est d'abord une réaction agacée à l'enseignement officiel de leurs professeurs. À l'époque, ceux-ci ne jurent que par le Minimal Art né aux États-Unis au début des années 60. Donald Judd ou Robert Morris, qui eux-mêmes ont voulu prendre le contre-pied des débordements subjectifs de l'expressionnisme abstrait, n'ont d'autre but que de réduire au minimum l'intervention de l'artiste sur l'œuvre.

Leur démarche va au contraire renouer avec le plaisir originel et sensuel, primitif ou naïf diront leurs contempteurs, de la couleur et de la forme, autrement dit de la figuration. Les fresques de CitéCréation vont d'abord raconter une histoire visible et colorée. Du Maximal Art en quelque sorte qui va fasciner un immense public à la fois populaire et éclairé. Et surtout, à une époque qui ne jure que par le narcissisme de la signature, qui magnifie l'égotisme, les murs peints retrouvent l'anonymat des bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge. N'y est jamais apposée que la signature collective, CitéCréation.

Elle a ouvert son premier atelier montée de la Grande Côte, à quelques dizaines de mètres de l'école des Beaux-Arts, comme un ultime défi. Tous les éléments qui marqueront par la suite ses réalisations sont déjà

contenus dans son premier mur peint : le talent des designers à l'évidence mais aussi le souci d'associer l'œuvre à la vie réelle, d'en transformer la présence singulière en un musée ouvert sur le grand large de la cité. Ainsi, dès 1979 à Oullins, un millier d'Oullinois répartis par groupes, vont travailler à raconter la mémoire de leur ville qui sera interprétée par les peintres muralistes CitéCréation. La fresque sera fêtée en 1981 dans le quartier de la Renaissance. Elle célébrera symboliquement autour du cri d'un nourrisson la métamorphose de l'ancienne Maison du peuple et de l'ancienne coopérative des ateliers SNCF en théâtre, précisément le théâtre de la Renaissance. CitéCréation a d'abord dû affronter le scepticisme général. Les bonnes âmes lui prédisaient l'échec avec la régularité d'un métronome, marquant les temps de la partition.

Aujourd'hui, CitéCréation s'est implantée dans le monde entier avec des filiales au Québec où la fresque des Québécois reçoit près de deux millions et demi de visiteurs par an, à Berlin, à Jérusalem ou encore à Shanghai. Elle tire soixante-dix pour cent de ses revenus de l'étranger et emploie une centaine d'artistes. En fait, on peut estimer à quelques dizaines de millions le nombre de visiteurs que les huit cents fresques peintes dans vingt-quatre pays différents attirent chaque année. La plus grande d'entre elles, un mur peint de cinq mille mètres carrés dans le



CitéCréation
© Wikipedia Wikipedia Hmbr

quartier Wuning à Shanghai séduit tous les jeunes mariés qui viennent se faire photographier devant la représentation d'un Paris idyllique et théâtral. Ici c'est du dernier chic de pérenniser un souvenir intime en l'associant à l'art de la fresque.

Sa technique qui emprunte à la fois aux arts de la rue du Mexique et aux grands maîtres de la Renaissance est restée la même à travers les âges :

des dessins agrandis sur calques, reproduits sur les murs selon le système du poncif et des peintures utilisant des pigments à l'eau, les seuls capables de résister aux atteintes du temps. Elle est désormais enseignée à l'école de peinture murale monumentale que CitéCréation a ouvert en 2011 à Lyon. Comment ne pas voir dans cette volonté de transmission qui était celle des grands artistes de la Renaissance, une forme de consécration qui transcende l'espace et le temps.

Le TGV Paris-Lyon

1981 MÉTRO, BOULOT, DODO, TAILLE XXL

Si on ne voyait pas autant de voyageurs le nez levé vers les panneaux électroniques d'information, figés dans l'attente d'un numéro de quai avant de se transformer en déferlante au moment de l'affichage, la gare de la Part-Dieu ressemblerait à n'importe quelle station du métro parisien aux heures de pointe.



TGV Paris Lyon © Wikipedia Lyria Carmillon

On s'y houspille, on s'y bouscule, on s'y essouffle, on s'y noie tout autant avant d'atteindre le nirvana de l'escalier mécanique. D'ailleurs, le TGV entre Paris et Lyon n'est-il pas devenu au fil du temps une sorte de super métro qui relie la capitale à sa plus lointaine ville de banlieue ? Du métro-boulot-dodo taille XXL en quelque sorte. Au passage, Lyon se dépouillait de ses derniers oripeaux de ville provinciale, troquait ses flâneries mélancoliques contre des frénésies laborieuses. Et au pas de course, s'il vous plaît, entre des tours qui n'ont cessé depuis de vous surveiller du coin de l'œil, de vous écraser de leur morgue bétonnière.

En réalité, il n'y a rien d'étonnant à ce que la gare de la Part-Dieu soit aujourd'hui saturée. Conçue à l'origine pour 30 000 voyageurs/ jour, elle en accueille aujourd'hui plus de 125 000. La Part-Dieu est une gare au bord de la crise de nerfs. D'où la mue à la japonaise qu'on lui promet avec la création d'une deuxième gare, souterraine cette fois, avec cinémas, commerces et multitude de services, cette nouvelle structure devenant une ville dans la ville. Un chantier pharaonique qui est en train de bouleverser la physionomie du quartier et qui s'étalera sur deux décennies au moins et qui coûtera... Chut, de ça on ne parle pas.

De fait, le développement de la gare de la Part-Dieu n'a fait que s'inscrire dans le sillage du phénoménal succès de la ligne Paris-Lyon à grande vitesse. Inaugurée le 22 septembre 1981 et mise en service cinq jours plus tard pour le grand public, Le TGV mettait alors deux heures quarante pour effectuer le trajet. C'est seulement en 1983 que sa durée sera ramenée à deux heures. La première année, il transportait 1 300 000 voyageurs contre plus de 8 000 000 trente ans plus tard

Un TGV, c'est un monde clos, une société miniature repliée sur elle-même, avec ses angoisses, ses coups de gueule, ses arnaqueurs, ses rêves. Une société qui secrète, le temps d'un voyage, ses propres règles. On y travaille. On y lit. On s'y laisse bercer par le rythme lancinant des boggies. On y dort. On y roucoule. On y célèbre aussi des anniversaires comme, en ce 5 octobre 1995, celui de Claude-Marie Boucaud qui fêtait ses cent ans. Privilège insigne pour ce cheminot, retraité en 1946, il pouvait souffler ses cent bougies dans la cabine du TGV 9757 qui reliait Lyon à Paris. Il réalisait ainsi un de ses vieux rêves, lui qui n'avait jamais dépassé les 80 kilomètres/heure avec son antique locomotive MZ1405 qui reliait au milieu des années trente Annemasse au Jura sur la célèbre ligne des Carpates. Et lorsque Claude-Marie Boucaud, posait le pied sur les quais de la gare de Lyon, son émotion était palpable. En effet, c'était la première fois que l'ancien poilu revoyait Paris depuis son retour du Chemin des Dames en 1917.

Parfois, dans le TGV on apprend aussi la patience quand, par exemple, votre rame s'arrête en rase campagne parce qu'une chèvre égarée sur la voie est en train de brouter tranquillement les traverses. Il arrive même qu'on y morde la vie à pleines dents comme cette dame qui s'enferma un jour dans les toilettes pour mettre au monde le plus naturellement possible un petit Lucas, pendant que ses trois autres enfants, tranquilles à leur place, jouaient avec leurs crayons de couleur. Il paraît que le contrôleur, ému jusqu'aux larmes, en oublia de réclamer son billet à ce passager clandestin des plus attendrissants. Plus tard, personne ne put trancher pour savoir quelle était la «nationalité» du nouveau-né. Lyonnais ou Parisien ?

Quant à l'accouchement du TGV proprement dit, il fut long et difficile. C'est le 1^{er} août 1966 que la SNCF lançait officiellement l'étude d'une liaison à grande vitesse, projet qui ne sera adopté que lors du comité interministériel du 25 mars 1971. À l'époque, le TGV était en concurrence avec l'Aérotrain. C'est le président Georges Pompidou qui tranchera en sa faveur et le Premier ministre Pierre Messmer qui décidera d'engager la construction d'une première ligne entre Paris et Lyon.

Dans sa version originelle, le TGV devait être mû par une turbine à gaz plus performante mais le choix fut remis en question lors de la crise pétrolière de 1973 qui servit d'alibi aux partisans de la traction électrique. Alibi, car l'énergie ne représentait alors que 5% du coût total de la traction. En fait, le choix fut davantage politique qu'économique. Les premiers essais débutèrent en Alsace le 4 avril 1972 avec le prototype TGV 001 construit par Alstom et dessiné avec son long nez renifleur par le Français Jacques Cooper. Le 001 battait d'emblée le record du monde avec une vitesse de 318 km/h. Les travaux de construction de la nouvelle ligne débutaient en 1976 sur un tracé de 389 km et s'achevaient par la pose des voies en 1980. D'un coût astronomique, il mit à mal la trésorerie de la SNCF qui le finançait entièrement, surtout par emprunts sur le marché international en yens et en dollars, des monnaies très fluctuantes par rapport au franc, ce qui entraînera une explosion de l'endettement de la Société nationale. Néanmoins, la saga du TGV était lancée.

L'institut Lumière

1982 LA MÉMOIRE DU CINÉMA

Il y a du Don Quichotte chez ces trois-là qui, la passion aidant, n'ont pas hésité à rompre quelques lances contre les moulins à vent de l'indifférence lyonnaise.

Personne ne dira jamais assez ce qu'il a fallu d'obstination à Bernard Chardère, le doyen, le père fondateur, à Bertrand Tavernier, célèbre pour ses coups de gueule en 35 mm et à Thierry Frémaux, ci-devant même des Minguettes et présentement délégué général du Festival de Cannes, pour créer l'Institut Lumière et surtout pour le faire vivre. Pourtant, on aurait pu penser qu'une ville possédant un patrimoine aussi précieux et universel que la naissance du cinéma, aurait eu l'intelligence et la fierté d'en faire la pierre angulaire de son rayonnement mondial. Erreur de casting.

De réunions en réunions, de promesses vagues en réponses dilatoires, l'Institut Lumière a bien failli rester à jamais un de ces mauvais scénarios qui encombrant les étagères des majors hollywoodiennes. Fondu enchaîné. Milieu des années 70. Comme un décor d'Alexandre Trauner qui aurait trempé son imagination dans l'Art nouveau, se dresse au milieu d'un terrain devenu vague l'imposante demeure qu'Antoine Lumière, le père de Louis et d'Auguste a fait construire entre 1899 et 1902 dans le quartier Montplaisir, à deux enjambées de ses usines. Malgré ses boiseries splendides, son escalier monumental en bois sculpté, son jardin d'hiver, sa verrière, la maison des Lumières qu'on continue d'appeler château en signe de déférence n'est plus qu'un trompe-l'œil.

Elle est à l'abandon, livrée aux rats et aux clochards qui se rêvent rupins le temps d'une escale vineuse. Elle est aussi guettée par des promoteurs qui rêvent de la raser.

Bernard Chardère, avec l'appui de Michel Guy, alors secrétaire d'État à la Culture, profitant de ce que la province devient un temps à la mode, va réussir à y implanter la Fondation nationale de la photographie qui sera inaugurée en 1978.

Le château Lumière aura été sauvé in extremis. La Fondation accueillera des expositions de grands photographes comme William Klein ou Robert Doisneau et présentera une fabuleuse collection d'appareils photographiques anciens. Succès foudroyant. La Fondation accueillera plus de 100 000 visiteurs en trois ans. Succès tellement foudroyant d'ailleurs qu'on décide de la faire émigrer à Paris. Elle se transformera en Centre national de la photographie. Comme au jeu de l'oie, retour à la case départ. À Lyon, désillusions et frustrations sont tirées sur papier argentin.

La création en 1982 par Bernard Chardère de l'Institut Lumière qui aura pour vocation la conservation de l'immense patrimoine des Lumières et la multiplication des activités artistiques autour du cinéma et de rencontres avec des réalisateurs ou des acteurs prestigieux comme Michel Piccoli, Sydney Lumet, André Téchiné ou Juliette Binoche pansera quelques blessures d'amour-propre. Tout naturellement, Bertrand Tavernier en deviendra le président et Thierry Frémaux qui fut d'abord bénévole, le directeur artistique.

C'est dans le silence assourdissant d'une indifférence quasi générale, que les trois hommes vont s'atteler à la tâche herculéenne de préparer le centenaire du cinéma. À plusieurs reprises, l'Institut a été menacé dans sa substance même. Une première fois en 1986 par une réduction drastique de ses subventions, la seconde, deux ans plus tard, lorsqu'il est question de construire des immeubles modernes autour du château Lumière et une troisième fois en 1989.



Villa Lumière © Wikipedia/Selbymay

De l'extérieur, il est difficile d'imaginer un tel acharnement à réduire l'influence d'un Institut qui dispose d'un fonds unique au monde, composé entre autres de 1405 films Lumière restaurés au Centre national de la Cinématographie. En décernant depuis 2005 le prix Jacques-Deray du film policier, en créant en 2009 à la fois un festival ouvert au grand public et un prix Lumière pour récompenser l'œuvre d'un cinéaste, on peut légitimement penser que l'Institut Lumière est définitivement tiré d'affaire. Cependant, il aura fallu près d'un siècle pour que Lyon se réconcilie avec sa mémoire cinématographique. Il est vrai que l'exemple venait de haut puisque Louis Lumière, qui n'a jamais vraiment cru à l'avenir de son invention, l'appelait « le petit moulin ».

Le procès Barbie

1985 UN EXEMPLE POUR L'HISTOIRE

Certains se demandent, ce 11 mai 1985, à quoi peut bien penser Klaus Barbie, visage amaigri mais hautain, regard dur et méprisant, parfois traversé d'éclats de haine, quand il pénètre dans l'enceinte de la cour d'assises du Rhône.



E prouve-t-il de la honte ? De la crainte ? Du remords ? Inimaginable de la part de l'ancien chef de la Gestapo de Lyon. D'ailleurs, il est là sans y être. La plupart du temps, il se contente de répondre par un banal « nichts zu sagen » – rien à dire – aux questions des magistrats, comme si en une ultime esquisse il cherchait encore à fuir son passé. De surcroît, jugeant son arrestation illégale, il refusera la plupart du temps de comparaître aux audiences, laissant le champ libre à son défenseur, maître Jacques Vergès, pour instruire non pas le procès d'un criminel de guerre mais celui de la France collaborationniste. Ce dernier réussira même le prodige de transformer les débats en un procès dont le héros n'est plus l'accusé mais l'avocat. Ils dureront sept semaines. Le procès s'achèvera le 4 juillet

1987 par la condamnation de Klaus Altmann-Barbie à la réclusion à la perpétuité pour crime contre l'humanité.

Évidemment, quand Beate et Serge Klarsfeld, aux termes d'une traque de plusieurs années avaient enfin obtenu que le chef de la Gestapo lyonnaise soit livré à la justice, le verdict était couru d'avance. Comment aurait-il pu en être autrement lorsqu'on juge un monstre ? Même si le monstre en question, à soixante-quatorze ans, affiche une fragilité hésitante de vieillard traqué. D'ailleurs, certains auront redouté jusqu'au bout que le monstre inspire une certaine pitié. Mais avant que ne s'ouvre ce procès hors norme, tellement hors norme que Robert Badinter, le garde des Sceaux de l'époque, autorisera qu'il soit

filmé, les anciens résistants eux-mêmes ont paru un moment divisés sur l'opportunité de raviver toutes ces plaies, plus de quarante ans après les faits. D'autant que depuis le 5 février 1983, date à laquelle son client a été symboliquement incarcéré à la prison du fort Montluc, celle là-même où tant de ses victimes ont été torturées, Jacques Vergès ne s'est pas privé de promettre des révélations fracassantes susceptibles de porter atteinte à l'honneur de la Résistance.

D'où un certain flottement dans ses rangs. Comme le suggère le défenseur de Klaus Barbie, quelques-uns de ses membres les plus éminents auraient même espéré en secret que la justice soit suffisamment lente pour que son client disparaisse avant l'ouverture de son procès. Et puis, il y a tout le mystère des bien étranges et encombrantes protections, à commencer par celle des États-Unis et de la CIA dont a profité Klaus Barbie depuis son exfiltration en 1946. De même a-t-il profité de la complicité de plusieurs états d'Amérique du sud, dont la Bolivie, sous le nom de Klaus Altmann. Il s'y est illustré dans le trafic d'armes et de drogue au profit de plusieurs dictatures sud-américaines, collaborant avec l'armée bolivienne pour traquer les opposants au régime. On ne se refait pas...

Si, en fin de compte, la Bolivie acceptera de l'extrader, ce n'est qu'après maintes tergiversations, et après avoir reçu la promesse d'une aide au développement. Peut-être Klaus Barbie a-t-il pensé jusqu'à la fin que son savoir-faire en matière de renseignements, de tortures et de déportation des Juifs, rodé au Pays-Bas dès 1940, lui assurerait une sorte de sauf-conduit.

Un procès qui déchaîne les passions

À Lyon, la ténacité des parties civiles saura opposer aux allégations pleines de sous-entendus de Jacques Vergès une détermination sans faille. Ce procès se déroulera afin de permettre au moins aux nouvelles générations de comprendre les mécanismes du nazisme. « C'est du moins ce que j'espère, écrira Simone Veil, mais je ne peux m'empêcher d'en douter. Quels sont en fait les vrais défis posés par le phénomène hitlérien, sinon de comprendre comment de bons pères de famille ont accepté de participer sans véritable réaction à cette œuvre de mort. » Devant la cour d'assises de Lyon, c'est de cela qu'il s'agit. Comprendre les mécanismes de crimes aussi froidement conçus et exécutés. Rien qu'à Lyon, comme le rappellera l'accusation, Klaus Barbie a été jugé pour 4342 meurtres, pour la déportation de 7 591 Juifs, pour l'arrestation de 14 311 résistants. Sans tenir compte de son rôle que l'instruction a permis de mettre en évidence dans la rafle de la rue Sainte-Catherine ou dans la déportation des 44 enfants juifs d'Izieu.

Ce bilan tragique couronné par l'arrestation de Jean Moulin à Caluire n'aurait pu être obtenu sans les lettres de dénonciation adressées chaque jour par de « bons lyonnais » à la Gestapo et à ses serviteurs zélés de la milice. Jacques Vergès ne se privera pas de le rappeler tout au long des débats avec une évidente jubilation. Mais de fracassantes révélations, point, même concernant l'identité de celui ou de ceux qui ont trahi Jean Moulin. À ce moment-là, la mémoire de son tortionnaire est apparue fort opportunément défaillante. « Nichts zu sagen », devant les hommes et devant l'Histoire. Klaus Barbie atteint d'un cancer généralisé décédera à Lyon le 15 septembre 1991.



étonnantes
histoires

La Croix-Rousse

1999 UNE COLLINE DE LÉGENDE

*Que la Croix-Rousse
n'ait pas été épargnée
par la fièvre bétonnière
est une évidence.*

Qu'elle conserve néanmoins un charme indéfinissable qui n'appartient qu'à la geste villageoise d'autrefois, en est une autre. C'est ce qui en fait une cité dans la cité. Ailleurs, on est lyonnais, ici on est d'abord croix-roussien. On le révèle avec une pointe de fierté dans la voix qui n'est pas celle d'appartenir à une élite sociale mais plutôt à un état d'esprit.

La Croix-Rousse, ce sont d'abord des bistrotts où le patron accroche ses souvenirs en noir et blanc aux murs de la grande salle avant de poser un pot de Côte ou de Beaujolais au milieu de la table pour faire glisser la tripaille. Elle a aussi ses artisans, insigne privilège d'un vrai quartier qui a su préserver ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, son âme. Tant est grande la tentation d'accoler au mot quartier celui de noblesse qu'on ne peut qu'y louer cette persistance du travail de la main, à une époque où tout est uniformisation, standardisation. La Croix-Rousse a sa chapellerie, ses luthiers sur les pentes, ses ébénistes, son restaurateur de faïence et même un maître horloger du nom de François Simon-Fustier qui répare dans son antre, au milieu de compagnons qu'il a formés, les outrages que le temps a fait subir aux pendules et aux horloges. Parfois même comme un pèlerin, il emporte mandrin, roule-goupille et drill jusqu'à Vaux-le-Vicomte où il veille sur les précieux mécanismes de l'horloge qui depuis le surintendant Fouquet, rythme la vie du château. La perfection est dans le détail. La Croix-Rousse conserve un marché unique et un nombre impressionnant de petits commerçants. Elle a même sa librairie dont l'enseigne *Vivement dimanche* proclame comme un acte de foi le bonheur intense de la lecture. Et puis, il y a aussi cette odeur entêtante de marrons grillés qui envahit son boulevard à l'automne au moment de la Vogue.

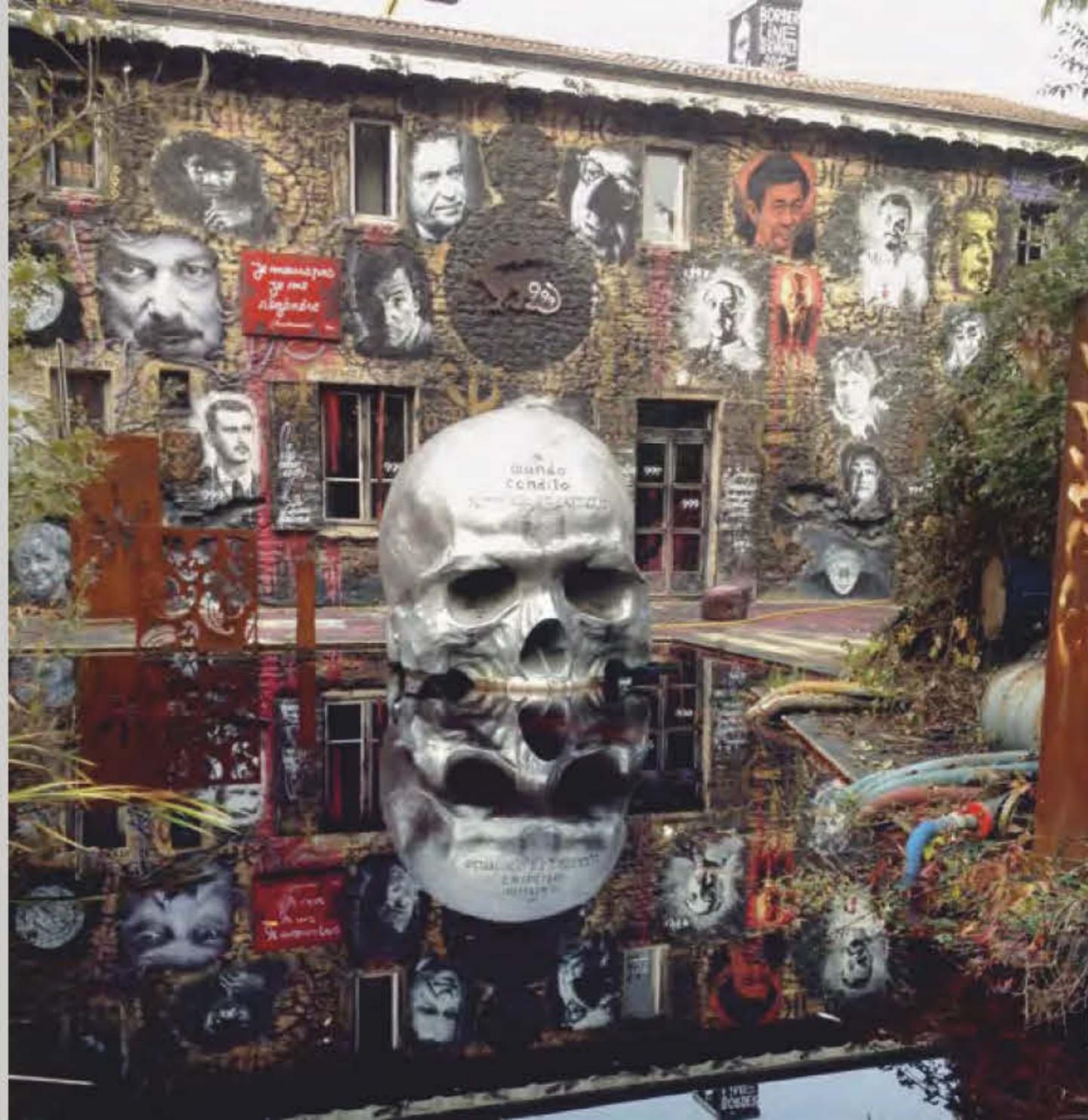


Si on n'entend plus les balles des tirs forains claquer au fond des baraques en cassant quelques pipes en terre au passage, c'est que la fête, elle aussi, a évolué vers le clinquant et l'aseptisé. Mais qu'elle ait perdu la musique de ses orgues de Barbarie, égaré en chemin les « gratteurs de tête » de son train fantôme, elle a au moins le mérite de toujours exister. Comme on le rappelle ici, avec un brin de gouaille populaire, « peu de villes peuvent en dire autant ». Et aujourd'hui que les attractions s'inventent des peurs bleues qui défient jusqu'au sixième étage les hautes fenêtres des anciens ateliers de canuts transformés en lofts pour bohèmes argentés, dans le fond quelle importance ! L'essentiel n'est-il pas que l'esprit de la fête demeure ? La Croix-Rousse résonne des blagues de ses joueurs de boules. De tant de nostalgies aussi dont les ressorts plongent leurs racines dans son histoire. À commencer par l'origine du nom qu'elle tire d'une croix en pierre ocre de Couzon dressée au XVI^e siècle, au carrefour des voies vers la Dombes et vers la Saône. La Croix-Rousse est alors un gros bourg nouvellement créé au-delà des remparts que Louis XII a fait édifier pour défendre Lyon. Cette croix, comme tous les symboles dérangeants, sera détruite et reconstruite à plusieurs reprises. Détruite une première fois en 1562, puis sous la Révolution, et enfin en 1881 par décision de la municipalité très laïque de l'époque. Sa réplique sera finalement érigée en 1994 place Joannès Ambre. Auparavant, il aura fallu le décret impérial du 24 mars 1852 pour que la Croix-Rousse qui compte plus de 30 000 habitants soit rattachée à Lyon. C'est que, bien avant les révoltes des canuts, les habitants de la Croix-Rousse, petit village gaulois avant l'heure, s'étaient taillés une solide réputation d'irréductibles.



N'est-ce pas sur ses pentes, donc hors de l'enceinte de la ville, que l'empereur Auguste décidera de faire édifier l'amphithéâtre des trois Gaules où se réuniront chaque année au mois d'août, à partir de l'an 19, les représentants des quelque trois cents tribus qui composaient alors la Gaule chevelue. Comme quoi on n'est jamais trop prudent !

Fastes et colères rejetés dans les abysses d'une histoire marquée, il faut tout de même le rappeler, par un certain nombre d'innovations sociales comme la naissance du premier conseil des prud'hommes, des premières expériences mutualistes ou des premiers magasins coopératifs, subsiste aujourd'hui une vraie petite ville au pouvoir d'enchantement intact. Avec ses galeries d'art et ses ateliers d'artistes. Avec ses pentes qui s'animent la nuit de l'éclat frondeur de ses cafés théâtres. Encore aujourd'hui, on monte à la Croix-Rousse comme on pénétrerait à l'intérieur des pages du Temps retrouvé.



étonnantes
histoires

La Demeure du Chaos

2000 UNE ALCHEMIE FLAMBOYANTE

À Saint-Romain-au-Mont-d'Or,
à quelques encablures de Lyon, côté
Saône, le visage tourmenté
de Malraux veille sur la Demeure
du chaos comme sur un nouveau
musée imaginaire.

Un musée imaginaire qui ne serait pas confrontation des œuvres à travers l'espace et le temps, mais labyrinthe. Sans véritable fil d'Ariane sauf celui de la démence reçue comme l'onction suprême, ce labyrinthe-là, à travers un dédale de décombres d'acier et de fulgurances esthétiques, conduit au maître des lieux, Thierry Ehrmann. Il est là, scarifié, tatoué, torturé, enfermé dans la prison sulfureuse de son imagination. Enfermé non pas tel le Minotaure par Minos pour cacher ce fruit d'amour contre nature à la vue des hommes, mais au contraire pour proclamer la démesure de sa rébellion. Car la Demeure du chaos qui, selon le *New York Times* est « une des aventures artistiques la plus forte du XXI^e siècle » résulte d'une authentique rébellion, celle incarnée par ce baroudeur du rêve et par son refus de se laisser assécher telle une momie par l'ordre et les conventions.

Au début, il y avait la richesse née d'une intuition de Thierry Ehrmann quand il fonda en 1987 le groupe serveur Artprice, aujourd'hui leader mondial de l'information sur le marché de l'art. Son chiffre d'affaires avoisine les dix millions d'euros. Mais si la richesse perdure, elle a changé de nature comme si elle avait rattrapé ce vieux rêve des alchimistes de transformer le plomb en or. Elle est elle-même devenue une aventure artistique pleine et entière.

À l'origine, la Demeure du Chaos était une de ces vastes propriétés en pierres dorées comme il s'en calfeutre tant derrière les hauts murs de la proverbiale discrétion lyonnaise. Siège d'Artprice, elle

était plantée comme le sceptre de la réussite, au milieu d'un immense parc de verdure. Sous l'impact de la frénésie créatrice de Thierry Ehrmann, elle s'est muée progressivement en œuvre d'art. Il a d'abord été tenté de la transformer en musée où seraient exposées ses propres œuvres et fonctionnant comme une sorte de Villa Médicis de l'Installation qui accueillerait des artistes en résidence.

Ben n'a-t-il pas marqué de son empreinte la Demeure du Chaos ?

Mais comme Saturne a dévoré ses propres enfants, les cinq mille quatre cents œuvres recensées dont neuf-cents sculptures, donnent l'impression d'engloutir peu à peu Thierry Ehrmann. Parmi les œuvres les plus remarquables de ce forcené du chalumeau, un chemin de croix dont chaque station emprunte à toutes les religions des éléments de leur écriture comme pour imposer le recueillement devant l'universalité de la souffrance ou ces sept vanités gigantesques en aluminium qui pleurent des larmes de sang pareilles à un lugubre rappel à l'ordre de l'inéluctabilité de la mort. Car c'est peu dire que ce chantre de la folie consciente et maîtrisée est hanté par la mort. Il la porte sur lui comme une armure glaciale et désespérée.

En ce sens, la Demeure du Chaos n'est-elle pas que la manifestation d'un combat de titans aussi spectaculaire que vain pour tenter de la terrasser ?

Toutes ces œuvres en fusion intime avec la folie du monde, comme cette présence obsédante de la déflagration du 11 septembre 2001, ne fonctionnent-elles pas comme autant de cailloux noirs marquant le chemin d'une impossible rédemption ?

Pendant ce temps, dans les entrailles de la Demeure du Chaos, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, des opérateurs et des opératrices continuent de collecter dans la mémoire des banques de données du groupe serveur toutes les informations qui circulent dans le monde entier sur les transactions du marché de l'art. Ce mouvement perpétuel témoigne de la plus étrange sédimentation qui soit entre deux univers antagonistes, celui des affaires qui crée la richesse et celui des œuvres devenues le reflet mystique de la formidable accélération du temps, une symbiose parfaite de la démence créatrice et de la raison.

Dans ce chaos, la *Materia Prima*, comme disent les alchimistes dont cet ancien élève en théologie de la faculté catholique de Lyon et étudiant en droit convoque parfois les mânes, subsiste toutefois un îlot d'équilibre. C'est celui de l'épouse et des maîtresses concubines qui vivent en parfaite harmonie, ce qui en un certain sens fait de la vie de Thierry Ehrmann sa plus belle œuvre.



Bernard Clavel

2010 L'HOMME DU RHÔNE

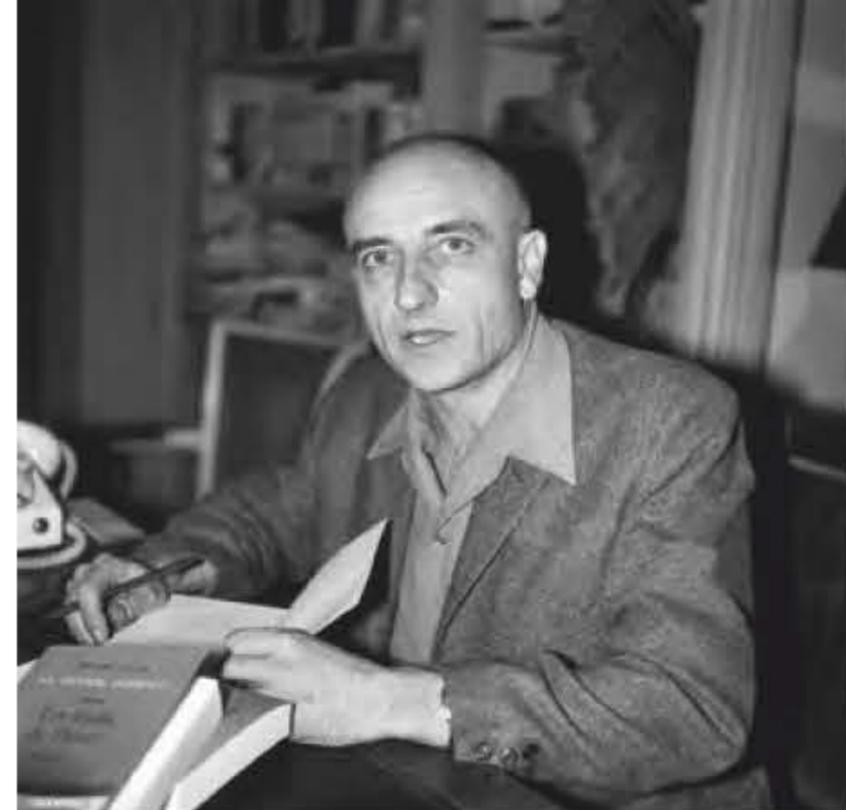
*L'ordre claqué impérieux,
le ton n'admet pas la réplique :
« Josette, donne-moi ma canne,
je vais marcher au bord du Rhône. »
C'est que l'homme a gardé son fichu
caractère taillé en pointe de diamant.*

Cependant, il aurait été bien incapable de faire ne serait-ce qu'un pas sur les berges du fleuve, depuis son accident cérébral du 26 octobre 2003. Bernard Clavel restera cloué sur un fauteuil roulant avec pour tout horizon les couloirs aseptisés et froids de l'institution spécialisée de Marcy-L'Étoile pendant plusieurs mois. Certes le Rhône continuait de couler, mais seulement dans sa tête.

D'une certaine façon, il en a toujours été ainsi. Même si à Lyon, Bernard Clavel a commencé par peindre le Rhône avant de l'écrire, incontestablement, c'est au bord du Rhône que s'est cristallisée sa vocation d'écrivain. Le Rhône, c'est l'irruption brutale d'un imaginaire en état d'ivresse dans le réel. En ce sens, on peut dire que Bernard Clavel bien que né à Lons-le-Saunier en 1923, est pleinement un écrivain lyonnais. D'autant que s'y ajoutent les nombreuses années passées dans la ville qui seront parmi les plus fécondes, le Rhône avec sa puissance et sa hargne faisant écho au tumulte intérieur du grand écrivain que Bernard Clavel est en train de devenir. Comme souvent, l'histoire prend sa source dans la petite enfance. Gamin rêveur, Bernard Clavel accompagne son père chez des cousins qui tiennent un petit bistrot à Beaujolais, cours Lafayette, non loin du Rhône. Inoubliable quête, sur les berges du fleuve, l'enfant part à la recherche du perroquet que le Petit Chose y a perdu. On a beau lui répéter que ce n'est qu'un conte de papier, il s'entête. Pour lui, l'imaginaire a déjà plus de force que le réel. C'est la vraie marque du romancier. Beaucoup plus tard, Bernard Clavel écrira « n'ayant pas de bagage intellectuel, j'avais compté m'exprimer par la peinture. Poursuivi depuis l'adolescence par le désir d'écrire, je n'avais pas eu le courage d'essayer vraiment. Et je suis à peu près certain que sans l'aide du Rhône, je n'aurais jamais tenté l'expérience. C'est à lui que j'ai emprunté la force d'oser. » Tout est dit.

Ce qu'il ose, tandis qu'il travaille d'abord au service Encaissements de la Sécurité sociale de Lyon avant d'y devenir rédacteur juridique, c'est *Vorgine*, son premier roman que Grasset, Gallimard et le Seuil vont refuser, mais que Marcel Rivière, rédacteur en chef du *Progrès*, décide de publier en feuilleton dans son journal. La profonde sincérité de l'homme attire l'amitié comme la fleur de lavande le vol de l'abeille. Plus tard, autour de lui, il y aura Gabriel Chevallier, l'auteur de *Clochemerle*, ou l'écrivain-médecin Jean Reverzy qui lui donneront des conseils mais surtout le reconnaîtront comme un des leurs. Amitié encore de Suzanne Michet, l'animatrice de la revue *Résonances* ou de l'érudite, très influent, Régis Neyret.

Bernard Clavel est arrivé à Lyon en 1945 pour travailler dans une pâtisserie où il enseigne à d'accortes demoiselles qu'il lutine au passage, l'art de faire des dragées, tout en suivant lui-même des cours aux Beaux-Arts. Il écrit aussi beaucoup. *Vorgine*, cet hymne à la colère d'un fleuve, rebaptisé *Pirates du Rhône*, recevra le 18 décembre 1957 le prix Paris-Lyon. C'est sa femme Andrée avec laquelle il s'est installé à Vernaison, sur la rive droite du Rhône, qui a tapé le manuscrit sur une machine à écrire louée pour un mois. Un an avant ce prix, René Julliard a publié *L'ouvrier de la nuit*, un cri jeté sur le papier en quelques jours et quelques nuits, l'histoire d'un homme qui sacrifie tout à sa vocation de peintre. Comment ne pas y voir un autoportrait de l'écrivain, alors qu'entre son travail ingrat à la Sécurité sociale d'où il finira par démissionner en septembre 1956 et l'écriture, Bernard Clavel s'épuise en même temps qu'il épuise des fleuves d'encre. C'est toujours à Lyon que Bernard Clavel, qui exerce un temps le métier de relieur, écrit *L'Espagnol*. La famille, il a maintenant trois enfants, a déménagé quai Romain-Rolland. Bernard Clavel finira par rentrer au *Progrès de Lyon* en novembre 1958, grâce au soutien de Marcel Rivière,



comme journaliste avant de corriger la nuit les articles de ses confrères. En 1961, toujours à Lyon, il entreprend la rédaction du Cycle romanesque de *La Grande patience*, une série qui débute avec *La Maison des autres* et *Celui qui voulait voir la mer*, livres dans lesquels apparaissent ses thèmes majeurs, la révolte contre l'injustice, son pacifisme comme son profond humanisme. Suivant le conseil avisé de Gabriel Chevallier, Bernard Clavel quitte Lyon en 1964 pour monter à Paris. Mais le Rhône hantera toujours son imagination. Près d'une centaine de livres plus tard, il écrit *La Guinguette* publié en 1997. C'est comme un retour aux sources mêmes de son inspiration, puisque ce diamant noir, cette sombre tragédie dans sa bouleversante simplicité se déroule à Vernaison et sonne comme un ultime adieu au Rhône.



étonnantes
histoires

Le Musée des Confluences

2014 UN COÛTEUX NUAGE

Echoué tel un navire de métal et de verre, à la confluence du Rhône et de la Saône, le musée du même nom, s'il traîne derrière lui des années de polémiques, est, avant tout, une curiosité.

Curiosité architecturale d'abord, que d'aucuns n'hésiteront pas à qualifier de monstruosité. L'édifice interpelle, donne matière à réflexion... À commencer par les interrogations sur les raisons d'une des plus importantes dérives financières de l'histoire de la ville, le coût initial estimé à 60 millions d'euros ayant allègrement dépassé les 300 millions à l'arrivée. L'architecture, signée au départ par le cabinet autrichien Coop Himmelb(l)au, donne une apparence de désordre, de déséquilibre. Poutrelles métalliques et panneaux de verre s'entrecroisent, sans aucune logique visible, jusqu'au sommet de ce navire futuriste de 190 mètres de long et 41 mètres de hauteur. Et pourtant, à cet illogisme correspond un cahier des charges précis, basé sur une architecture appelée « déconstructiviste ». La construction du musée des Confluences, s'appuie sur d'importants porte-à-faux autour de trois ensembles : « Socle », « Cristal » et « nuage ». Les concepteurs voulaient exprimer ainsi les contradictions, les dilemmes ou les conflits de la ville, reflets de la société et de la culture actuelle.

Pari gagné semble-t-il.

Curiosité quant à sa vocation et son contenu, ensuite. Héritier du musée Guimet de Lyon, le bâtiment spectaculaire a d'abord souvent été qualifié de coquille vide. Le fil conducteur – raconter l'Homme – est en effet un peu abstrait. Et pourtant dès son ouverture le 20 décembre 2014, presque sobrement comme pour faire oublier son passé tumultueux, le Musée des Confluences s'est imposé comme un

des plus beaux musées publics de France. Découvrir sa magie intérieure se mérite, car il faut oser en franchir les portes imposantes et grimper jusqu'au nuage qui abrite les collections, gare au vertige !

Parcourir les quatre espaces d'exposition est un voyage mais aussi pour le visiteur l'occasion d'un questionnement intérieur, presque philosophique. Qui sommes-nous ? S'interroge t-il en traversant les Origines (les récits du monde) et les Sociétés (le théâtre des hommes) ? Quelle est ma place au sein des Espèces ? Et où allons-nous ? Tente de répondre l'espace Eternités, consacré à la représentation de la mort dans l'histoire des civilisations. Squelettes en tout genre, momies, météorites, insectes divers et variés, scènes animées... Cet apparent chaos regroupant 3 000 objets au total est organisé sur 3 000 m² pour interpeller et émerveiller. Placer ou replacer l'Homme au sein du monde vivant, tel semble être l'objectif des expositions. À ces expositions permanentes, constituées autour des sciences naturelles, mais également de l'ethnographie et d'une collection coloniale, s'ajoutent des expositions temporaires.

La chambre des merveilles

Espaces de créations qui s'animent et se renouvellent au rythme des saisons thématiques, ils favorisent la rencontre des publics. Lieux d'expression libre d'artistes en tout genre, ces rendez-vous culturels et scientifiques sont conçus pour associer spécialistes et amateurs, et proposer des

regards croisés entre les arts et les sciences. L'exposition inaugurale, *Dans la chambre des merveilles*, présentait par exemple une sélection de 800 pièces originales, agencées dans une scénographie intimiste, qui n'était pas sans rappeler les cabinets de curiosités créés au XVII^e siècle. Issus de tant de curiosités infinies et constituées depuis le XVII^e siècle, les trésors du musée ont, dès 1991, posé un problème, celui de leurs conditions de conservation. Un problème résolu par l'aménagement du Centre de conservation et d'étude des collections (CCEC). Bâtiment volontairement discret et non ouvert au public, le CCEC, situé dans le 7^e arrondissement de Lyon, est le coffre-fort du Musée des Confluences. Son toit en coque de bateau renversé, assez rare dans le paysage lyonnais abrite depuis 2002 les collections des sciences naturelles, mais aussi des espaces destinés à la consultation des spécimens et des ateliers de préparations. La double vocation de conservation et de recherche du CCEC s'est aussi traduite dans le programme d'aménagement du bâtiment, par une organisation topographique de locaux identifiée en fonction de leur usage.

Six mois après son ouverture, le musée des Confluences franchissait la barre des 500 000 visiteurs et rêve de s'imposer comme un phare en Europe. Une preuve parmi d'autres que les polémiques n'empêchent pas le succès. Mais une question demeure...

Qui fait les vitres ?

© Romainbehar - architecte Coop Himmelb(l)au





étonnantes
histoires

Groupama Stadium

2016 UN GRAND STADE POUR L'HISTOIRE

*Si les Dieux du stade existent,
nul doute qu'ils portent le maillot
de l'OL, acronyme de
l'Olympique lyonnais,
club mythique de l'agglomération.*



Pour s'en convaincre, il suffit de voir comment Jean-Michel Aulas, son président, a su s'attirer leurs faveurs afin de mener à bien son projet de Grand stade.

Désir mégalomane d'un patron non seulement soucieux de dividendes mais aussi de postérité ? Intuition géniale d'un dirigeant d'entreprise anticipant l'évolution irréversible d'un sport ayant conquis la planète ? Dernier caprice d'un homme ambitieux auquel jusqu'ici tout a réussi et qui voulait se lancer un ultime défi ? Car dans un pays nourri à la subvention publique, c'en était un et de taille de vouloir construire le premier équipement sportif d'importance entièrement financé par des fonds privés en s'inspirant du modèle anglo-saxon où les grands clubs sont propriétaires de leurs infrastructures.

Élégant, fonctionnel, le Grand stade rebaptisé Groupama Stadium illumine désormais les nuits de la plaine de Décines. Il est le premier au monde à être entièrement digitalisé, c'est-à-dire que de sa place on peut aussi bien se faire livrer un plateau-repas qu'un de ces gadgets qu'affectionne la gente supportrice ou commander son billet d'avion. Le Grand stade qui offre 59 000 places, dispose aussi de ses propres équipements de télévision et d'animation. Il aura coûté quatre cent cinquante millions d'euros, pas un euro de plus. Pour Jean-Michel Aulas, il s'agissait aussi d'inventer un nouveau modèle économique qui s'affranchisse des performances purement sportives et de ses inévitables aléas pour en assurer la rentabilité. Une brasserie Paul Bocuse, une galerie marchande, un pôle de loisirs, deux hôtels, des immeubles de bureaux entourent déjà ou entoureront bientôt le Grand stade pour, tel le

Olympique lyonnais
© Wikimedia commons
Zakarie Faibis

Dieu Mercure, lui garantir des revenus récurrents. Seule l'Histoire dira si Jean-Michel Aulas a vu juste.

Or, pour en arriver là, il aura dû mener pendant dix ans un combat homérique contre des opposants surgis d'horizons à la fois politiques, économiques et écologiques qui ont multiplié les recours judiciaires pour faire capoter le projet. Il leur a manqué un cheveu pour y parvenir. En dernier ressort, c'est l'attribution à la France de l'Euro 2016 qui aura permis de balayer les derniers obstacles administratifs, les interventions sonnantes et trébuchantes de la Caisse des Dépôts et Consignation, et de Jérôme Seydoux, deuxième actionnaire de l'OL Groupe, bouclant le financement du projet. En ce 9 janvier 2016, au moment où débutent les chorégraphies et le show musical de l'inauguration sur une pelouse où les joueurs viennent de remporter la victoire, peut-être que Jean-Michel Aulas se revoit dans l'avion de Bernard Tapie qui le ramène à Lyon, en cette fin de 1986.

L'homme d'affaires est alors au sommet de la puissance et de la gloire. Avec sa faconde tonitruante habituelle, il dit en substance à Jean-Michel Aulas, « mon vieux, si tu veux peser dans une ville, ce n'est pas avec ton entreprise mais avec son club de foot. Regarde, moi, à Marseille... » En 1987, Jean-Michel Aulas deviendra président de l'Olympique lyonnais, club endetté qui se morfond alors dans les limbes de la seconde division. Sept ans plus tard, il en fera ce club flamboyant devenu un grand d'Europe. Sans doute, y-a-t-il chez lui un peu de Milon de Crotone qui, six siècles avant notre ère, était le plus grand lutteur de l'Antiquité.



Jean-Michel Aulas
© Wikipedia Xavoun

Parc OL
© Wikimedia commons
Noixdecoc099



α β γ δ ε ζ η θ ι κ λ μ ν ο π ρ σ τ
Éditions du **Signe**

1, rue Alfred Kastler • BP 98094 - Eckbolsheim 67038 Strasbourg Cedex
Tél. 03 88 78 91 91 • info@editionsdusigne.fr
www.editionsdusigne.fr •  Editions du Signe

Directeur de la publication : Martial Debriffe

Assistant de publication : Marc de Jong

Textes : Muriel et Philippe Lemaire

Maquette : Sylvie Tusinski

Photogravure : Eric Herr

© 2020 – ÉDITIONS DU SIGNE – 111724
Tous droits réservés • Reproduction interdite
ISBN : 978-2-7468-3877-2
Dépôt légal 3^e trimestre 2020 - Imprimé en U.E.